15e ANNÉE No 178 1er JUILLET 1928

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50



GRANDS PRIX

de l'Académie française

1928

Grand Prix du Roman

REINE D'ARBIEUX

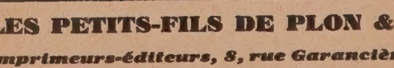
par JEAN BALDE.. .. .. 12 fr.

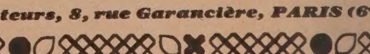
Grand Prix de la Littérature

JEAN-LOUIS VAUDOYER

POUR L'ENSEMBLE DE SON ŒUVRE

Premières amours, roman. .. .. .. 12 fr.
Raymonde Mangematin, roman .. .. 12 fr.
La Reine évanouie, roman.. .. .. .. 12 fr.
Peau d'Ange, roman .. .. 12 fr.
La maîtresse et l'amie, roman .. .. 12 fr.
Les délices de l'Italie, essais .. .. .. 12 fr.









LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XXXI

PARIS

3, RUE DE GRENELLE, 3

1928

DIVERTISSEMENT DE SIEGFRIED

SCÈNE I

Salle du trône dans la Résidence de Gotha

ROBINEAU. — Où est Zelten, Monsieur Muck ?

MUCK. — Notre nouveau Régent discute l'attaque des casernes avec le colonel dans la salle d'Hercule.

ROBINEAU. — Il ferait mieux de discuter la défense du château. On dit que les troupes de Waldorf sont entrées dans la ville.

MUCK. — Allez lui dire cela vous-même.

ROBINEAU. — Par où ? Je me perds dans ce palais.

MUCK. — Rien de plus facile. Prenez à gauche le parvis aux Nègres, au fond le salon d'Andromède, et, dans le cloître de la papesse Jeanne, la galerie rose. Vous la reconnaîtrez : elle est jaune, mais toutes les entrées de serrure sont roses. D'ailleurs je sonne un page pour vous conduire.

ROBINEAU. — Tu te retrouves, toi, ici ?

MUCK. — J'ai été dix ans guide breveté du Palais. C'est pour cela que Zelten m'a nommé son chambellan. Vous pouvez aussi passer par les salles sibériennes, si vous ne craignez pas les parquets en bois d'amarante. Ce sont eux qui glissent le plus, surtout losangés. Le prince Charles les avait fait spécialement poser pour voir tomber les ambassadeurs.

Robineau. — Je te signale qu'on circule dans ton château comme dans un moulin. Quel est ce moine qui bénit tout le monde dans l'escalier ?

Muck. — C'est un envoyé du nonce. Il vient pour l'audience de Zelten. Je ne sais où le loger. Tous mes salons sont pleins. Selon le Protocole, il devrait attendre dans la salle des Nacres.

Robineau. — Ils tardent, tes pages...

Muck. — Ce sont les danseuses de l'Opéra-Comique. D'une coquetterie ! J'ai eu tort de les mettre dans la galerie des Glaces.

Robineau. — Tant pis. Je m'orienterai seul. Je tiens à voir Zelten avant sa chute...

Muck, *criant.* — Vous avez un chemin plus court par l'aquarium de Freia !

Quand Muck se retourne, il voit Ida. Ida est en salopette, cheveux coupés, bracelet sous le bas à la cheville.

SCÈNE II

Muck. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ida. — Ça, c'est un page.

Muck. — Que fais-tu ici ?

Ida. — On m'a embauchée comme page. Je suis sans travail.

Muck. — Va t'habiller ! Demande un travesti à tes camarades.

Ida. — Mes collègues sont en fuite... Elles ont eu peur.

Muck. — Du canon ?

Ida. — Oui. Le canon a fait sortir des souris du plancher... J'apporte des télégrammes pour le Régent. J'ai donné un pourboire au télégraphiste.

Muck. — Les rois ne donnent pas de pourboire.

IDA. — Et on se demande les causes des révolutions !

MUCK. — Quel métier as-tu pour ne pas craindre les souris ?

IDA. — Je suis électricien.

MUCK, *heureux.* — Tu connais l'électricité ?

IDA. — Je suis au mieux avec elle.

MUCK. — Tu arrives à point pour réparer ce téléphone ? Je ne peux arriver à voir ce qu'il a.

IDA, *après un coup d'œil rapide.* — Ce qu'il a ? C'est le timbre de la goupille qui obture le sillon du voltage. Il faut changer le fil et le couler par la basque du virement.

MUCK. — Il n'y a pas de fil dans le château...

IDA. — J'ai ma pelote individuelle.

MUCK. — C'est curieux : tous les prolétaires ont dans leur poche de quoi se brancher sur une force électrique. Un prolétaire, c'est un agent de liaison de l'électricité. Le grand jour, c'est le jour où ils trouveront la bonne dynamo, c'est le Jour Electrique !

Elle tire un fil de sa poche, des outils et se met au travail.

Combien de temps te faut-il ?

IDA. — Une petite heure.

MUCK. — Je te donne cinq minutes.

IDA. — Alors, il faut crever le tableau pour passer le fil.

MUCK, *déclamant.* — L'originalité de cette salle vient de ce que tous les tableaux sont peints sur marbre des Dolomites. *(Il frappe avec sa clef.)* Et du vrai marbre. Tu n'auras jamais d'instrument assez fort. Mais je crois que tu as un joint, là, à la poitrine de la reine Ottilie.

IDA. — Au téton ?

MUCK. — Oui, au tétin d'Ottilie.

IDA. — Je te demande si c'est au téton.

MUCK. — Ici nous disons tétin. Les reines disent mon tétin.

IDA. — Ah ! A qui ?

MUCK. *Il lit les télégrammes.* — Que dit le monde de notre équipée : Paris. Expéditeur : Café Rotonde. Offrons à nouveau tyran vœux les meilleurs. Retire couronne, vieux Zelten, que Jacqueline et Claire baisent front royal... Berlin. Forces Gouvernement sont deux lieues Gotha. Une seule bourgade de Bavière, Oberammergau, la ville des acteurs de la Passion, a pris parti Zelten... Londres : Tailleur Tomasini rappelle respectueusement petite dette Majesté Zelten... Comme il est aisé, à cette simple lecture, de faire un choix entre les capitales de l'Europe.

IDA, *tout en travaillant.* — Tu aimes les rois, toi ?

MUCK. — Oui. Je dois dire que j'ai un caractère affectueux.

IDA. — Moi, je n'ai pas un caractère affectueux, j'aime la République.

MUCK. — Quand on peut avoir les deux à la fois, comme en Allemagne, il ne faut pas se plaindre.

IDA. — Moi, j'aime les présidents, les vice-présidents, les préfets de première, de seconde, de troisième... J'aime l'égalité.

MUCK. — Ce n'est pas tant que j'aime les rois, que j'ai l'impression qu'ils m'aiment. Quand je lis mon histoire de Bavière, j'ai l'impression que cet Othon, ce Maximilien ont un faible pour moi, pour moi spécialement.

IDA. — Moi je déteste les royalistes, les impérialistes, les libéraux : J'aime la fraternité. Voilà. Ton téléphone marche...

Elle sort. Entre Robineau, très nerveux.

ROBINEAU. — Tu as une carte de Gotha pour Zelten ?

MUCK. — Je n'ai que ma carte pour les étrangers en visite.

ROBINEAU. — Très bien. Cela suffira au colonel. Il n'y

a lutte justement que dans les monuments et les musées. Il paraît que nous avons perdu la jeune Pinacothèque, et pris la vieille. On se bat dans l'époque alexandrine.

MUCK. — Je déteste ces combats modernes dans les Musées. Cela brouille tout dans l'esprit des guides ! Que dit le colonel ?

ROBINEAU. — Que nous en avons au plus pour une heure. Tâche de savoir si c'est Siegfried qui a fait proclamer Zelten hors la loi par le Parlement.

MUCK. — Entendu. Dites au régent que ses audiences attendent.

ROBINEAU. — Il est là dans cinq minutes. (*Il sort.*)

SCÈNE III

IDA. — Où est-ce que l'on tue ici ?

MUCK. — Où l'on tue ?

IDA. — Oui, la salle où l'on massacre ?... J'ai là deux soldats qui veulent tuer un condamné à mort.

MUCK. — Condamné à mort par qui ?

IDA. — Par eux. Ils l'ont pris à piller. Où faut-il les mettre pour l'exécution ? Ce sont des soldats très bien. Ils ne voudraient rien abîmer.

MUCK. — Qu'ils attendent le Régent. Mets-les dans la chambre bleue.

IDA. — J'y ai mis le Nonce.

MUCK. — Mets le Nonce dans le Trésor.

Ida qui avait disparu, reparaît aussitôt.

IDA. — C'est lui !

MUCK. — Le Régent ?

IDA. — Non, le trône.

MUCK. — Tu as à annoncer le Régent, tu n'as pas à annoncer le trône. (*Aux déménageurs*) Prenez garde.

LE CHEF DÉMÉNAGEUR. — Nous le connaissons. Voilà la sixième fois depuis deux ans que nous le montons ici. Un trône, c'est le rêve pour des déménageurs de piano comme nous. Bon poids à la tête, pieds légers; quand on le cogne, silence. Des croquemorts s'en tireraient.

MUCK. — Vous ne le mettez pas sur une estrade?

DÉMÉNAGEUR. — Ça ne se fait plus, c'est prétentieux... C'est comme cette dorure, tous les rois les décapent maintenant. Je n'attends pas pour le reprendre?

MUCK. — Pas avant une heure, en tout cas.

SCÈNE IV

IDA *annonce.* — Le Régent.

Zelten entre accompagné de Robineau.

ZELTEN. — Elle me donne un nom de diamant, cette petite. Il faudra que je lui offre une perle.

MUCK. — Votre Altesse a pu dormir?

ZELTEN. — Oui, Muck. Mon premier sommeil de roi. Sans rêves.

MUCK. — Votre Altesse a pu boire un peu de lait?

ZELTEN. — C'est à un tyran que tu parles, Muck, et non à un opéré de l'appendicite... D'ailleurs ça ne va pas très bien, mon ami.

MUCK. — Il paraît que la vieille résiste, mais que la jeune a flanché... Je parle des Pinacothèques.

ZELTEN. — Oui, Muck. C'est un symbole. Dürer me défend. Bœcklin me lâche. Je n'attendais pas moins d'eux.

MUCK. — Essayez toujours le trône.

ZELTEN. — Cela va toujours, un trône. On a pris pour mesure, une fois pour toutes, les fesses les plus vastes du monde.

MUCK. — Vous êtes fatigué. Un trône est un siège après

tout. Si vous ne voulez pas monter sur le trône, du moins asseyez-vous.

Zelten s'assied sur le trône.

ROBINEAU. — Quelle impression cela te fait-il ?

ZELTEN. — Des places-couloir dans les wagons. On voit d'innombrables choses qui passent à toute vitesse, un peu penchées.

ROBINEAU. — Tu remues trop les jambes.

ZELTEN. — Je remue les jambes, en effet. Cela doit enlever de sa majesté au spectacle. Je ne pensais vraiment pas que les jambes de monarques fussent ainsi exposées. Voilà la première impression franche que me donne la tyrannie : d'avoir les jambes à l'air, d'être retiré de cette couche à ras de terre où les hommes plongent jusqu'au nombril. Je comprends enfin les surnoms de l'histoire : Berthe au grand pied, Charles le Cagneux... Pourquoi cet air navré, Robineau ?

ROBINEAU. — Tu m'avais invité pour un sacre, Zelten, et tu me donnes une abdication.

ZELTEN. — Tu n'y perds pas. C'est le plus beau tableau. Depuis que j'ai dû prendre, voilà une demi-heure, la résolution d'abdiquer, je m'en sens plus touché, plus imbibé de saint chrème royal que de mon avènement... Veux-tu que j'abdique en ta faveur ? Cela te posera dans l'Université ?

ROBINEAU. — Pauvre Zelten Premier !

ZELTEN. — Non ! Pauvre Zelten Deuxième.

ROBINEAU. — Ton père a régné ?

ZELTEN. — Zelten Premier faisait un peu parvenu. J'ai pensé alors à un des amis de mon enfance, avec lequel j'avais fait le projet de conquérir le trône. Il est mort à douze ans, m'ordonnant dans une lettre de ne rien sacrifier de nos ambitions. J'ai encore ce dernier message, plus froissé et jauni que le testament de Charles le Chauve. De

même que Napoléon II et Henri V qui n'ont jamais régné sont le chaînon le plus pur et le plus nécessaire dans la chaîne des empereurs et des rois, je proclame cet enfant Zelten I[er] et je le donne à l'histoire. Elle le prendra, elle prend tout. On l'a vu prendre des mort-nés.

Robineau. — Ne désespère pas. Gotha est calme. Les pensionnats sortent en riant des caves. On dirait seulement qu'un avion a passé.

Zelten. — Il n'a passé que l'aigle de l'Allemagne... Son ombre est déjà loin. Non. Tout est perdu. Le Parlement m'a mis hors la loi, sur une motion de Siegfried, paraît-il, et va me faire signifier sa décision. Par lui, je l'espère.

Robineau. — Pourquoi ?

Zelten. — S'il s'est borné à me combattre au milieu des autres, je décline le soin de lui révéler qui il est. Sinon, je l'attends de pied ferme. Il sera plus déchu que moi en repassant ma porte.

Robineau. — Qu'a-t-il contre toi ? Il est pourtant partisan du pouvoir absolu ?

Zelten. — Justement. Il se sent humilié, déclare-t-il, que la tragédie du pouvoir absolu tienne ses débats dans une âme aussi puérile que la mienne.

Robineau. — Puis-je t'aider, Zelten ?

Zelten. — Prends ces papiers, publie-les à Paris. Ce sont mes proclamations, mes proclamations sur les devoirs envers les plantes, sur l'anniversaire de la mort de Nietszche, sur Dieu. J'aurais aimé en recouvrir les mandements de Siegfried sur les centimes additionnels, ou sur la nécessité du statut personnel pour les sociétés d'assurances... mais ma dernière arme me fait défaut, la colle.

Muck est entré.

Qui est-ce ? C'est déjà Siegfried ?

Muck. — Si Votre Altesse veut s'offrir le luxe d'exercer un droit divin, j'ai là à côté un condamné à mort.

ZELTEN. — Mon cher Muck, c'est à toi que je devrai mes deux actes royaux, m'être assis sur le trône, et avoir gracié un coupable.

MUCK. — Ce n'est pas cela. C'est que je libèrerai la chambre Bleue pour l'envoyé du Nonce.

ZELTEN. — Fais entrer ton assassin !

SCÈNE IV

Deux sous-officiers entrent avec un vieux Galicien.

ZELTEN. — Qui es-tu ?

LE GALICIEN. — Le seul qui t'ai aidé.

LE SOUS-OFFICIER. — Il pillait, et il a crevé l'œil de Lerchenfeld.

ZELTEN. — Pas de grâce.

LE GALICIEN. — Je réclame l'immunité diplomatique.

L'OFFICIER. — Ce doit être un bandit avéré. Au lieu de mettre des gants pour ses crimes, il s'est brûlé dans la main et dans les doigts tout ce qui pouvait donner des empreintes.

LE GALICIEN. — Je réclame la justice de Dieu.

ZELTEN. — Tu la réclameras à lui-même. Tu arriveras avant ta réclamation. Tu as martyrisé Lerchenfeld ?

LE GALICIEN. — C'est faux, cent pour cent.

ZELTEN. — Emmenez-le. D'où est-il ?

LE SOUS-OFFICIER. — D'où es-tu ?

LE GALICIEN. — De Slop.

ROBINEAU *soudain agité.* — Arrêtez ! De Slop ! Réponds, toi... Es-tu de Slop ou de Slap ? Ce sont les villages près de Tchecken, n'est-ce pas ?

LE GALICIEN. — Pas de Slap. De Slop.

ROBINEAU *de plus en plus agité.* — Mon Dieu, est-ce possible ! Je croyais Slop détruit depuis trente ans.

LE GALICIEN. — Il restait une famille. Celle des Baruchi.

ROBINEAU *enthousiaste.* — C'est un miracle ! Vous êtes nombreux dans votre famille ?

LE GALICIEN. — Seul. Les Baruchi sont seuls.

ROBINEAU. — Tu entends, Zelten !

ZELTEN. — Sans comprendre.

ROBINEAU. — Mais Slop, Zelten, c'est cette ville que toutes les universités du monde croient disparue, c'est la patrie du yidisch poétique. Là seulement il fut pur, gracieux, voluptueux. C'est la ville d'Ys du Yidisch. Tous les chants d'amour yidisch sont de Slop. Je cherche depuis dix ans dans les livres et la tradition ce que je trouve maintenant dans cet homme. Il a les clefs de ma carrière.

ZELTEN. — Va à côté, et interroge-le. Je lui donne un sursis pour confesser sa dernière heure en yidisch primitif.

LE GALICIEN. — Grâce complète, et je parle Slop yidisch. Sinon, rien.

ROBINEAU. — Gracie-le, Zelten.

ZELTEN. — Tu plaisantes, cet homme a tué Lerchenfeld. Je lui donne une heure ; il peut te réciter en une heure tous les chants d'amour de Slop.

LE GALICIEN. — Je veux la vie.

ZELTEN. — Emmenez-le...

LE GALICIEN. — *Longue phrase yidisch, avec assonnances en A et dentales obtenues non par les dents mais par la glotte.*

ROBINEAU. — Laisse-toi attendrir, Zelten. Quelle musique ! Tu ne peux t'imaginer ce qu'il y a de vierge, de frais dans ce langage.

ZELTEN. — Que dit-il ?

Robineau. — Il dit qu'il avouera tout. Mais qu'il est un bandit célèbre, qu'il faut plusieurs jours.

Le Galicien. — *Phrase yidisch, Assonnances en O. Nasales artificielles.*

Robineau (*traduisant à mesure*). — Il dit qu'il nous dira la vérité sur Rothschild... sur Wertheim... sur Jésus...

Le Galicien. — *Phrase yidisch avec chevauchement d'aspirées et de consonnes non explosives.*

Robineau. — Il dit qu'il a une fille. Une brune. Il la dépeint. Ses sourcils sont joints. Ses lèvres toujours légèrement écartées. Les jambes droites, qui se touchent sans qu'on voie fente entre elles, dit-il, du talon jusqu'en haut... Tu ne peux imaginer ce que c'est beau, cette description d'un corps si neuf dans une langue ancienne. Même en promenant une bougie derrière la Baruchina, dit-il, on ne voit aucun joint. Même exacte distance de sein à sein que de sein à nombril... Ah ! Zelten. C'est le cantique de Salomon dans la langue de Slop !

Zelten. — Emmenez-le.

Le Galicien. — *Phrase yidisch aérée, voyelles et labiales. Salive.*

Robineau. — Il t'insulte maintenant ! Je crois que c'est le plus beau ! Il décrit ton corps aussi, comme celui de sa fille. Il décrit ton corps au gibet ! Quel espace entre tes deux jambes quand le soleil se couche derrière la potence !...

Le Galicien. — *Mot yidisch sans consonnes ni voyelles, obtenu par une sorte d'accumulation de silence.*

Robineau. — Ah ! c'est sublime ! Il définit ton âme ! C'est épouvantable !

On emmène le Galicien.

SCÈNE V

IDA *annonçant.* — Jésus, Marie, Judas, Ponce-Pilate.

MUCK. — Ce sont les acteurs de la Passion d'Oberammergau. Ils apportent de Bavière en avion une proclamation de fidélité au Régent.

ZELTEN. — Fais entrer ton moine d'abord. C'est peut-être un message du nonce. D'ailleurs qu'ils entrent tous ! J'ai besoin de témoins...

Roulement de tambour.

UN OFFICIER. — L'envoyé du Parlement demande à voir le Régent.

ZELTEN. — Est-ce Siegfried ? *à Muck qui vient de faire entrer le moine.* — Muck, renseigne-toi.

Muck sort.

(*Au moine*). Parlez, mon père.

LE MOINE. — C'est pour l'auto... Sa Grandeur m'envoie pour l'auto.

ZELTEN. — Pour l'auto ?

LE MOINE. — Ou plus exactement pour le flotteur du carburateur.

ZELTEN. — Expliquez-vous.

LE MOINE. — J'ai la charge de l'auto de Sa Grandeur... Sa Grandeur n'a pas à blâmer les révolutions. Dieu les permet. Mais Dieu doit réserver une complaisance plus douteuse à certains agissements sur lesquels j'ai mission d'attirer le regard de Votre Altesse : de jeunes bandits ont profité de la panique pour nous dérober, pendant une de nos stations, notre flotteur. Votre Altesse n'ignore pas que notre flotteur commande l'arrivée de notre essence. Sa Grandeur a dû rentrer à pied, et moi rester toute la nuit sur le siège, aux aguets, car, ainsi que l'a dit très plaisamment Sa Grandeur, qui s'attaque à un flotteur de

carburateur est fort près de s'attaquer à un bouchon de radiateur....

ZELTEN *aux acteurs d'Oberammergau.* — Et vous, mes amis ?

L'ACTEUR *d'Oberammergau.* — Altesse, nous tous qui sommes là passons notre vie à nous préparer aux tableaux de la Passion que nous jouons tous les dix ans. Chacun de nous, pour chacune des scènes qui ont sauvé le monde, ne sait faire qu'un geste, et est muet. C'est te dire que tu ne trouveras pas parmi nous des manifestants et des orateurs. Mais regarde-nous !... Holà, mes amis !

Les acteurs à ce commandement, se pétrifient.

L'ACTEUR *d'Oberammergau.* — Regarde, Altesse, c'est le tableau vivant de la loyauté que nous sommes venus former aujourd'hui autour de toi. Tu nous vois tous, de Jésus à Zachée et de Zachée à Jésus, — ah ! qu'il est donc difficile de parler ! — prêts à te défendre jusqu'au dernier souffle... Nous en avons assez de ce régime qui veut nous obliger à couper les cheveux que nous gardons longs pour que nos visages hébreux soient naturels, et nous faire ainsi rater notre représentation de 1935, ce régime qui prétend vacciner, contre toutes les promesses de Wittelstach, nos beaux bras d'Hébreux — Ah ! sacré langage ! — et d'Amalécites. Nous voulons des plaies plus divines, et tous mes camarades m'ont désigné pour te dire, Régent, que jamais nous ne t'abandonnerons !

ZELTEN. — Merci, mon ami. Ton nom !

L'ACTEUR. — Moi ? Je suis Judas.

Acclamations au dehors.

MUCK. — Cette fois, c'est Siegfried.

ZELTEN. — Ah ! Siegfried arrive ! Alors, mon pauvre Robineau, le divertissement est fini.

ROBINEAU. — Le divertissement ?

ZELTEN. — Ce divertissement auquel tu viens d'assister

depuis une heure. Sur le père de la Baruchina, sur le moine chauffeur, sur toutes ces puissances un peu démoniaques mais joyeuses que j'ai déchaînées un moment, sur tout ce tragi-comique qui fut toujours en Allemagne l'agrément des catastrophes et le piment des grandes entreprises, sur toute cette poussière de poésie et de mort que remue chez nous la moindre bousculade du trône, oui, Robineau, le rideau va tomber. Siegfried arrive. Il croit marcher au nom de mon destin. C'est le sien qui l'entraîne...

ROBINEAU. — Que vas-tu lui faire ?

ZELTEN. — Ce qu'on faisait jadis à tout imposteur. Il l'a voulu ; lui enlever sa peau allemande, l'écorcher vif !

Trompettes et Tambours. Le rideau du fond se lève.

RIDEAU

JEAN GIRAUDOUX

LE DÉMON DE LA CONNAISSANCE

> Prenons garde qu'une fausse manœuvre au départ ne nous fasse dévier vers l'absolu avant de nous être accomplis ici-bas. C'est que l'instinct de personnalité est combattu en chacun de nous par un autre instinct, plus fort et plus rusé : la tendance à nous réfugier dans l'absolu avant d'être quelqu'un, à jouer sur notre âme avant de l'avoir méritée.
>
> Ramon FERNANDEZ.

I

— Lange ! Maryan ! vous ne jouez pas.

Les deux garçons s'éloignèrent un peu du mur. La cour de récréation n'était qu'un cri. En même temps que ces adolescents agitaient leurs jambes, il fallait encore, pour plus de dépense, qu'ils ne s'interrompissent pas de hurler. Seuls, Maryan et Lange ne prenaient aucune part à cette joie. Ils étaient « ceux qui ne jouent pas ». Le mépris du jeu, le goût des conversations particulières : voilà ce qui, au collège, nous desservait le plus sûrement. De quoi pouvaient s'entretenir Lange et Maryan ? Toujours appuyés au mur, il était difficile de les surprendre. M. Guillot, abbé aux pieds feutrés, si habile à surgir soudain comme un fantôme : « Vous disiez, mon petit ami ? »... M. Guillot ne pouvait tenter contre eux un mouvement tournant.

« Mauvais esprits », voilà qui était sûr ; ils avaient mau-

vais esprit : loi des suspects, terrible et vague, contre laquelle nous demeurions sans recours. Mauvais esprit ne signifiait d'ailleurs pas mauvaises mœurs, mais plutôt esprit de libre examen. Lange et Maryan, selon l'abbé Guillot, aimaient mieux critiquer leurs maîtres et le règlement que de jouer avec leurs camarades. Sinon, pourquoi, dès qu'approchait le surveillant, eussent-ils interrompu leurs colloques?

Très exacts à se confesser et à communier chaque dimanche, ils ne pouvaient être soupçonnés de rien dire qui offensât la sainte vertu. Mais l'un et l'autre étaient à tout le moins coupables de libertinage intellectuel. Grâce à Dieu, la plupart des adolescents traversent la classe de philosophie sans aucun autre souci que celui d'emprunter à ces ratiocinations l'indispensable pour être reçus bacheliers aux jours chauds. Si tous avaient dû y prendre la même fièvre qui brûlait ces deux garçons, nos maîtres n'auraient su à quel saint se vouer. Maryan, surtout, faisait peur : en lui, la crise intellectuelle paraissait décuplée par l'effervescence du sang. Aucune grâce ne voilait sur ce visage le mystère de la mue. Cette face brûlante, comme tuméfiée, effrayait nos maîtres, et aussi le désordre des gestes, cette sorte de folie qui rendait notre camarade indifférent aux contingences. Le sang lui montait à la tête comme le vin nouveau ; la connaissance le soûlait ; et la musique. Soudain, au milieu de la classe, il plaquait un accord sur le pupitre, et de la tête, il rythmait un air qu'il inventait.

— Maryan ! à la porte !

Hilare, et l'air somnambule, il sortait. Ses mains, sur une vitre du corridor, reprenaient un mouvement de fugue, jusqu'à ce qu'à travers les ramures nues, il remarquât le ciel décoloré de quatre heures. Ses mains retombaient ; il collait à la vitre une figure en feu.

Mais en étude aussi la voix du maître s'élevait souvent dans le silence :

— Maryan, à la porte !

Le garçon tressaillait, et son air hébété, ses tics excitaient à rire le surveillant. Comment le malheureux eût-il compris que M. Schnieder le chassait, de crainte que tant de grimaces ne lui fissent perdre son sérieux ?

— Allez faire le singe chez M. le Censeur.

Accablé sous les retenues, Maryan ne luttait plus, s'abandonnait. Les livres, la musique, il y aurait toujours cela qui était l'essentiel ; et le soir, dans le long omnibus qui ramenait les demi-pensionnaires, la conversation à voix basse avec Lange.

En dépit des punitions, des lectures clandestines, des heures perdues au piano, il achevait en une heure des devoirs qui l'eussent mis d'emblée à la tête de sa classe ; mais le défaut de plan et quelques extravagances permettaient à nos maîtres d'humilier cet esprit superbe.

— Laissons-nous faire prisonniers ; nous pourrons causer.

Lange et Maryan n'auraient su dire quel était ce jeu qui séparait en deux camps la cour : ils avaient vu seulement qu'une fois la limite franchie, on risquait d'être pris, et d'attendre en paix la fin de la bataille. Ils ne souhaitaient rien d'autre : une prison où n'être pas divertis d'eux-mêmes. Enfin les voici de nouveau réunis contre la barrière où sont parqués les captifs. Au-delà, les arbres nus ne cachent pas le ciel fumeux ni le mur de clôture. Des groupes ensoutanés vont vivement au long de ces allées dont l'accès nous est interdit.

— Non, mon vieux, non, répète Lange à mi-voix. Tu ne me feras pas croire que tu as la vocation. Toi, au Séminaire ? Oh ! tu serais bien capable d'y rester ! Mais je ne te donne pas six mois pour être mis dehors...

Maryan proteste :

— Je ne vois pas pourquoi... Il n'y a que la philosophie qui m'intéresse et, par dessus tout, la philosophie reli-

gieuse... la métaphysique. D'ailleurs, où veux-tu que j'aille en sortant d'ici ? Tu peux imaginer, toi, une vie sans classes, sans études, sans récréations, sans discipline, sans règlement ? Tu me vois, à la maison, avec mon frère, mon père, obligé de monter à cheval, de suivre les « drags », d'assister à des dîners, peut-être même de danser ? Il me faut une vie arrangée pour le travail, à l'abri des autres hommes. Ah ! les murs du séminaire ! Je ne les trouverai jamais assez hauts !

Lange l'interroge d'un air sournois :

— Es-tu sûr de n'aimer que le travail ?

Maryan le dévisage : son regard est étrangement doux dans sa figure écarlate :

— Ce dont je suis sûr, dit-il enfin, c'est que personne ne peut m'aimer.

Il regardait toujours Lange, il attendait une protestation. Mais l'autre dit :

— Çà, mon vieux, d'accord !

Non que Lange fût méchant ; mais il avait cet âge où l'on appelle « pue du bec » le camarade qui a l'haleine forte, « coco bel œil » le borgne, « torte-gueule » celui dont la bouche est de travers. Du même âge que Maryan, mais à demi baigné d'enfance, et la chair encore endormie, il détestait que les autres fussent passionnés. Surtout chez Maryan, l'effervescence des sentiments lui paraissait ridicule. Il souffrit pourtant de l'avoir blessé et changea de propos :

— As-tu seulement la foi ? Oui, c'est entendu, tu crois à ta façon qui ne sera pas celle de tes Supérieurs...

Maryan l'interrompit, se répandit en protestations confuses : au séminaire, il souffrirait sans doute ; il serait poursuivi, en haine des idées de progrès et de liberté ; mais c'était sa vocation d'entrer dans l'Eglise pour aider au triomphe des idées nouvelles. A une époque où la science risquait de réduire à néant les preuves historiques du Christianisme, il était urgent de mettre la Foi à l'abri de ses coups...

— Enfin tout ce que j'ai développé dans mon travail *Dieu sensible au cœur...* Je vais l'envoyer aux *Annales de Philosophie Chrétienne.*

Lange lui demanda :

— Tu as parlé à Mone de ta vocation ?

« Mone », ce prénom occupait l'esprit de Lange, depuis que Maryan avait soupiré : « Personne ne peut m'aimer ». Si Maryan ne rougissait pas de brûler pour la jeune femme de son frère aîné, Robert, c'était sans doute que sa flamme demeurait chaste. Mone était née dans un milieu « plus qu'ordinaire », comme on disait à Bordeaux. Elève du Conservatoire, et assidue aux concerts, elle y avait rencontré Robert Maryan, le fils du grand armateur. Elle sut lui résister à demi et le réduire au mariage, malgré les résistances furieuses de la famille et bien qu'elle fût de dix ans son aînée.

« Nos prévisions ont été dépassées... » disait-on chez les Maryan, comme si la maladie intérieure qui, après une fausse-couche, obligea Mone à subir plusieurs opérations chirurgicales et à demeurer presque tout le jour étendue, lui avait été infligée par le Dieu des honnêtes gens. Robert s'était bientôt dépris de cette malade, dont le débauché trouvait commode la maladie. Il ne désirait pas sa mort, mais au contraire la bénissait de le défendre contre les offensives matrimoniales de la famille. On répétait chez les Maryan que « cette femme le tenait encore » parce que Robert n'admettait point qu'on parlât devant lui d'annulation. D'après les avis des médecins, il avait installé Mone dans une propriété, à six lieues de la ville. Elle y vivait avec sa vieille mère (que les Maryan disaient être de « style concierge ») — désarmée, l'esprit tendu vers le mari absent, à peine entrevu chaque dimanche. Nulle autre visite que celles de son jeune beau-frère, dont la passion l'irritait ou la divertissait, selon les jours ; mais, disait-elle, « il ne déchiffrait pas mal ».

— Enfin, demanda Lange, qu'est-ce qu'elle a, ta belle-sœur ?

Maryan répondit :

— *L'intérieur*... tu sais, les femmes, c'est un organisme si compliqué...

Ils rêvaient tous deux, Lange avec une vague appréhension, Maryan avec piété, à ce monde inconnu du corps féminin.

— Je voudrais tant que tu connaisses Mone...

Maryan fut interrompu par le grand Gaussens qui le poussa contre la barrière, l'immobilisa, tandis que de sa main libre il élevait à la hauteur de ses yeux une photographie. Maryan se dégagea, rejoignit Lange qui, croyant à une de ces brimades auxquelles Maryan était accoutumé, reprit les propos interrompus.

— Tu ne m'écoutes pas, Maryan... Pourquoi ces grimaces ?

— Tu n'as pas vu ce que m'a montré Gaussens ?

— Quoi ?

— Non, rien... rien ! je te dis...

Un coup de sifflet les interrompit ; les élèves se mirent sur un seul rang. Lange marchait devant son ami qui lui souffla :

— Tu as vu cette affiche, au coin de la Rue de la Croix-Blanche et du Boulevard ? Elle annonce le nouveau feuilleton du *Petit Parisien : Chaste et flétrie*...

Il éclata de rire. Lange demanda, sans presque remuer les lèvres :

— Quel intérêt ça a-t-il ?

Mais Maryan répétait, de son air le plus idiot : « *Chaste et flétrie ! Chaste et flétrie !* » La voix de M. Schnieder s'éleva :

— Maryan, une heure d'arrêts.

L'étude du soir commençait : deux heures de silence, de chaleur, et la nuit s'épaississait derrière les vitres. Un papier plié tomba sur le pupitre de Lange. Il l'ouvrit et lut encore : *Chaste et flétrie*. Il haussa les épaules, affectant de ne pas

regarder son camarade qui, derrière lui, se tordait, toussait, devenait écarlate.

— Maryan, à la porte !

Lange suivit d'un œil presque envieux son ami ; car ils étaient l'un et l'autre sensibles à l'atmosphère du collège, le soir, lorsque le ciel nocturne éclaire seul les corridors, jusqu'à l'heure où les omnibus s'enfoncent dans la nuit froide avec leur cargaison d'écoliers.

Maryan ni Lange, au long de leurs jours futurs, ne seraient plus jamais pénétrés par le silence de l'espace tel qu'ils le percevaient à travers les vitres embuées de l'étude, à travers les platanes confus de la cour. Jamais les nuits d'hiver n'auraient plus pour eux, comme au sortir de l'étable chaude qu'empuantit un bétail adolescent couché sur des pupitres — cette pure odeur de fumée, de givre et de brume.

II

Il ne déplut pas aux Maryan de jeter ce fils disgrâcié au fond d'un sac noir, au fond d'une soutane, comme un chiot sans race qu'il vaut mieux noyer. Tout l'effort de la famille se concentrait sur l'aîné, Robert, en dépit de son « bête de mariage ». Bien que deux cas d'annulation eussent été invoqués, la famille avait choisi d'être patiente : médecins et chirurgiens menaçaient la jeune femme d'une nouvelle intervention, et ils craignaient qu'elle la supportât mal. Les Maryan ne firent donc aucun effort pour détourner leur second fils du séminaire. Ils voulurent seulement trouver à cette folie une raison que le monde pût accepter. Un jour que l'adolescent sortait de la Cathédrale, une femme s'était précipitée de l'une des tours. On eut le front d'attribuer la vocation de notre camarade à l'ébranlement nerveux que lui avait donné ce spectacle. Mais nous savions tous qu'il avait depuis longtemps déjà renoncé au monde.

Durant ce premier hiver, lorsque Lange, après une visite à Maryan, quittait le Grand Séminaire, c'était bien moins sur son ami que sur lui-même qu'il éprouvait le désir de pleurer. Entre ces hauts murs, Maryan pouvait enfin jeter tout son feu. La doctrine officielle, le rudiment de théologie qu'il fallait remâcher, l'irritait sans doute, mais décuplait la puissance de sa révolte. Dans le troupeau clérical, il connaissait pour la première fois ses prestiges. Au collège, l'intelligence ne lui avait servi de rien, — valeur qui n'avait pas cours parmi ces fils de grands bourgeois uniquement soucieux d'argent, d'audace, de force, de beauté. Au séminaire, la pensée reprenait ses droits et le jeune clerc goûtait avec enivrement le pouvoir d'un esprit sur les esprits qui lui sont inférieurs. Puisqu'il ne pouvait atteindre au suprême degré de puissance, il atteindrait au suprême degré de connaissance. Mais d'ailleurs connaissance déjà signifie puissance ; déjà, autour de Maryan, la pâte cléricale levait.

Lange se rappelle ses visites au Grand Séminaire, le soir. C'était un Carmel désaffecté, terriblement nu et froid. Les moniales avaient inscrit sur tous les murs des paroles du Christ. Lange reconnaissait la cellule de Maryan à cet appel qui éclatait en lettres rouges au-dessus de la porte : « MA FILLE, DONNE-MOI TON CŒUR. » Dans quelle misère vivait cet adolescent, dans quelle atmosphère de moisissure, de seau à toilette ! Des livres partout, sur les carreaux, sur les chaises, sur le lit éternellement défait, entre la cuvette remplie d'eau sale et le blaireau savonneux. Maryan était assis à sa table, un chandail passé sur sa soutane. Il se levait, à l'entrée de Lange et tout de suite « parlait idées ». Il ne souffrait ni de la saleté ni du froid. Il avait refusé l'existence à cette immense misère physique ; il la niait. La vie intérieure est la seule réalité, — et les âmes. Il ne connaissait que les âmes.

— Tu ne saurais imaginer les belles âmes qui vivent ici.

Je règne sur elles, je les dirige, je les sauve de leur Directeur.

— Mais les Directeurs, Maryan... ?

— Ils ne comptent pas. Je crois à la Vérité, non parce que les Directeurs me l'enseignent, mais parce que l'amour m'y pousse.

— Mais enfin ils peuvent intervenir ; ils peuvent sévir...

— Les victoires spirituelles sont gagnées par des armes spirituelles. Toute coercition serait vaine. Tu connais l'admirable moquerie de Loisy quand il avoue ne posséder point, dans le chétif répertoire de ses connaissances, l'idée de science approuvée par les Supérieurs ? Mais assieds-toi... attends que je débarrasse la chaise. Tu veux que je te lise le début de mon travail sur l'Autorité ?

Lange relève le col de son pardessus. A travers les vitres souillées, les branches nues du platane remuent. C'est le même ciel fourmillant du collège. Maryan n'a pas changé d'atmosphère. Il lit trop vite, avec l'accent de la passion et prête de la beauté aux formules ressassées : « C'est toujours « nécessairement nous-mêmes qui parlons à nous-mêmes « et qui élaborons pour nous-mêmes la vérité... Nous « sommes déférents vis-à-vis des interprètes officiels de la « pensée de l'Eglise ; nous interprétons cependant leurs « interprétations d'après la règle plus haute et suprême de « la vérité catholique, c'est-à-dire de la pensée du Christ. « C'est Lui qui nous envoie vers eux, ce ne sont pas eux « qui nous envoient vers Lui... »

Lange songe : « Il a mon âge, l'âge de tous mes camarades soucieux d'être bien habillés, d'être reçus dans le meilleur monde, d'avoir des femmes qu'ils puissent montrer. Que sont leurs plaisirs au prix de cette passion qui brûle tout près de moi ? »

Lange était trop jeune encore pour pressentir que cette frénésie dans la révolte spirituelle dénonçait la sourde complicité de la chair. Jugulée, méprisée, niée, la chair

prenait le masque de l'esprit et lui prêtait de sa terrible exigence. Maryan ne voulait pas que le Quatrième Evangile fût de Saint Jean, mais pourquoi ne pouvait-il soutenir cette conjecture sans que la voix lui manquât, tant il y mettait de passion ? Toujours vainqueur dans ces sortes de disputes, il ne se demandait pas d'où lui venait ce génie d'invectives et de moqueries, qui désarmait d'abord l'adversaire, le couvrait de ridicule, le réduisait au silence.

Vers le temps de Pâques, Lange reçut cette lettre de Maryan :

« Mon ami, je quitte le Séminaire : on me chasse. Ils « ont raison, à leur point de vue : ils veulent faire des « saints, et je répugne à la sainteté. Ils veulent que nous « possédions la vérité, et je hais la vérité possédée, « trouvée une fois pour toutes. Avoir trouvé, c'est ne plus « penser. Chercher, critiquer, connaître, s'aventurer, tout « est là.

« Pourtant, tu le sais, mes audaces ne sont que dans « l'ordre de l'esprit. Je frémis de quitter ma cellule : j'ai « peur des hommes. Me laisseront-ils travailler ? J'ai tant « de choses à écrire ! j'ai tant écrit déjà ! Je ne vois pas « encore très clair en moi ; mais je pressens que la vie est « une affaire d'amour, — une poursuite, non une « contemplation. Ne crois pas surtout que j'aie renoncé à « Dieu. Je ne me suis jamais senti si près du Christ. Ils « n'arriveront pas à me séparer de Lui. Mais même je « prétends ne pas sortir de l'Eglise. Les dogmes m'appa- « raissent comme de grands thèmes intellectuels. Com- « ment les rejetterais-je ? Ils sont les lignes de faîte de « l'esprit. Seulement je n'admets aucune solution « imposée. Enfin je t'expliquerai... car nous nous verrons « bientôt et longtemps. Il le faut. J'ai un projet... « Ecoute : la seule pensée que tu pourrais dire non, me « glace.

« Mon ami, je ne t'ai jamais rien demandé, je n'ai « jamais rien exigé de toi. Tu entendras donc mon « appel... d'ailleurs tu peux trouver à l'accomplissement « de mon désir un incalculable profit. Voici : je t'avouais « mon tremblement à être rejeté dans la vie ; et je sais que « toi-même, tu traînes une existence honteuse, dérobée, « sans amis, sans amours, séparé de tout par la famille ; « — toi, plein de trésors que tu ignores, parce que ta « famille, des camarades imbéciles t'imposent l'idée misé- « rable qu'ils se font de toi. Ta vie me rappelle la vie « cachée de Jésus... Son regard n'étonnait même pas sa « mère peut-être... Eh bien, il ne faut pas qu'en nous « l'adolescent corrompe, empoisonne l'homme futur. Il « est temps de rassembler nos forces, d'apprendre à nous « connaître, il est temps de nous définir enfin. J'ai « pensé que nous pourrions passer ensemble les vacances « de Pâques à Terrefort, cette propriété que Robert a louée « pour Mone. Elle nous y recevrait volontiers. Sa mère « doit prendre les eaux de Dax, à ce moment-là ; et c'est à « peine si Robert paraîtra le samedi soir. Nous serons « seuls, tous les trois, dans cette campagne. Il y a un vieil « Erard encore excellent. Nous apporterons des livres... « Toi, Mone, la nature... Nous serons ivres de métaphy- « sique, de musique. Nous nous dilaterons à la mesure « du monde. Nous apprendrons à oublier ce pauvre souci « de salut individuel qui nous annihile. Saint Thomas, sur « ce point, est d'accord avec les Grecs : la connaissance « nous rend aptes à devenir toutes choses. Tu verras : je « t'initierai à Plotin, à Saint Bonaventure. Ils savaient, eux, « que Dieu aime, travailler amoureusement l'Univers « comme chacun de nos cœurs. Le salut, c'est de se « grandir à la mesure du monde. Le salut et la liberté, « c'est même chose. Nous allons accueillir les idées, mais « non pas ainsi que des consignes et des mots d'ordre ; ni « non plus comme si elles étaient saisissables et trans- « portables. Et nous prierons ! Prier c'est adhérer au

« Surnaturel, — au Surnaturel et non à des formules... ô
« bonheur ! Réponds-moi vite chez ma mère où je serai
« après-demain.

« Mon ami, j'exulte et je souffre pourtant. Je voudrais
« épargner dans mon cœur ceux qui me rejettent. Si je
« m'arrache du Christianisme qui mécanise et qui tue,
« pour adhérer au Christianisme qui vivifie, je ne fus pas
« en vain, pendant des années, dressé à la docilité, à la
« crainte. Ceux que je crois haïr, comme ils ont gardé de
« puissance sur mon être ! Toute ma philosophie cède
« parfois à des élans de tendresse apeurée. Croirais-tu que
« l'amour de Dieu en moi n'a guère été entamé jusqu'à
« présent par ma fureur critique ? Je suis dévoré de
« curiosité sacrée, d'inquiétude divine. Mon cœur n'est
« pas moins exigeant que ma pensée. Je voudrais que la
« Vérité coïncidât avec Celui que j'aime : le Christ. C'est
« là mon drame, notre drame. S'il fallait pourtant le
« sacrifier à la vérité entrevue, ce Bien-Aimé !

« Mon ami, je t'écris dans cette cellule ou je n'ai plus
« que quelques heures à vivre, où j'ai tant souffert, tant
« travaillé, tant prié. Pour la première fois, mes yeux
« voient ce carrelage misérable, ces murs souillés. Pour
« la première fois, je remarque cette odeur de savon, de
« moisissure et de souris. Je commence à comprendre
« ton exclamation : « La plus pauvre servante ne voudrait
« pas de cette tanière ! » Mais bien loin d'en faire grief à
« ceux qui m'y ont accueilli, je les admire de créer une
« atmosphère si brûlante qu'un jeune être ici oublie tout
« ce qui touche à la chair. Nos directeurs ne sont guère
« mieux logés que nous. C'est cela qui demeure admirable
« au Séminaire : voilà les derniers idéalistes du monde.
« Ils n'ont rien à attendre du siècle, que la pauvreté, la
« solitude, le mépris, l'abandon. Rien n'existe à leurs yeux
« hors la vie intérieure, la recherche de la pureté et de la
« perfection. Ah ! comme je suis avec eux, parfois, en
« dépit du soulèvement forcené de mon esprit... Mais

« non ! non ! je ne veux pas céder à ce charme. Il y a « de l'absurde dans leur renoncement. Cet idéal surhu- « main, j'y flaire un piège tendu, dès le seuil de la vie, aux « belles âmes jalouses de se dépasser. Et pourtant... tu vois « le va-et-vient de ma pensée, — ce flux et ce reflux « éternel qu'il me semble que la mort même n'arrêtera « pas. J'attends ta réponse dans une angoisse inexprimable. « Toute notre destinée, peut-être, repose entre tes mains. « Mone se réjouit de connaître cet ami dont je lui ai parlé « avec tant d'amour. »

III

— J'avais rêvé cette heure dans un excès de chaleur, de lumière... Mais il y aura du feu en nous...

Lange dit qu'il avait les pieds glacés. La pluie ruisselait aux vitres du vieil omnibus qui ramenait de la gare les deux amis, à travers une campagne transie. Maryan considérait Lange avec inquiétude : il aurait froid, il aimait ses aises, il ne pouvait supporter de souffrir, il s'ennuierait...

— Tu ne peux te figurer la vue qu'on a de la route, à cet endroit, quand il fait beau.

Lange ne répondit pas. Il avait relevé le col de son pardessus. Maryan l'agaçait avec son parti pris de tout transfigurer : « Efforçons-nous de préférer cette pluie à tout... » répétait-il.

— C'est de Gide, dans les *Nourritures Terrestres*... J'ai le bouquin, il te plaira... surtout parce que tu n'as pas lu Nietzsche.

Lange l'interrompit d'un air pincé :

— J'ai les Morceaux Choisis de Nietszche.

— C'est insuffisant : j'ai écrit à Mollat, le libraire, pour souscrire à l'œuvre entier qui est en cours de traduction au *Mercure*. Voilà la maison... Sinistre, sous cette pluie,

hein ? Mais tu ne peux imaginer ce que ça donne dans le soleil, cette vieille cour. Fais attention : il y a de la boue comme en Novembre.

Ils accrochèrent leurs manteaux dans une salle de billard carrelée dont les murs lézardés étaient salis de moisissures. Mais au salon où Maryan introduisit Lange, un feu de sarments éclairait le plancher et l'acajou des fauteuils. Une femme lourde, à la face bistrée, fumait, étendue sur un divan de reps rouge ; elle ne se leva pas, mais posa seulement son livre. La main qu'elle tendit à Lange n'était pas très soignée. Ses paroles précipitées trahissaient de la gêne : elle devait manquer d'usages ; elle interrogeait à mi-voix son beau-frère :

— Faut-il demander le thé tout de suite ? J'ai dit qu'on débouche la bouteille de Xérès...

— Mais, Madame, je n'ai besoin de rien...

— Si, il faut que vous preniez quelque chose de remontant... Nous n'avons pas de chance : l'année dernière, à Pâques, nous passions toutes nos journées dehors.

Maryan avait cet air embarrassé et timide du collégien qui amène pour la première fois chez ses parents un camarade. Lange s'étonnait que Mone fût si commune. « C'est tout de même une Maryan », se disait-il avec admiration. Fils d'un gros quincaillier, il trouvait du plaisir à respirer sous le toit des Maryan. Sensible à l'atmosphère d'une pièce où le feu claque, à l'odeur de lilas, de cretonne et de fumée, il se désengourdissait, devenait plus loquace. Maryan faisait le fou, imitait M. Schnieder : « Passez-moi à la porte ». Le rire le congestionnait.

— Tu te rappelles, quand par la fenêtre de l'étude, on voyait le Directeur réciter son bréviaire dans la cour... Je te disais : « On l'a sorti ; maintenant on va le rentrer. »

— Ce n'est pas très drôle, dit Mone.

— Mais si... parce qu'il ressemblait à un aurochs...

Lange et Maryan avaient tout un jeu de plaisanteries

savoureuses pour eux seuls. Mais Lange s'aperçut que Mone les considérait d'un air dédaigneux. La conversation tomba. Maryan se mit au piano : « Bach ! » dit-il simplement. Des tics le défiguraient. Mone et Lange échangèrent un regard.

— Vous l'imaginez, dit-elle à voix basse, sur une estrade, dans un concert ? Le public poufferait.

La conversation prit subitement comme un feu. Ils parlèrent de Maryan ; une étrange rancune les unissait contre ce fou. Malgré tous ses dons, il n'arriverait à rien. Aucune mesure, nulle pondération. Cela lui faisait une belle jambe d'être si intelligent, si musicien. Certes, l'intelligence, le don musical, on ne pouvait lui retirer cela... Après chaque coup de patte, ils lui rendaient, malgré eux, ce témoignage. Impossible d'être plus doué. ...Leurs propos trahissaient une commune admiration mêlée de dégoût.

— N'est-ce pas, Monsieur, une étrange destinée pour une femme que de n'avoir d'autre adorateur ? Prisonnière dans cette campagne, je ne peux me défendre par la fuite... et mon mari n'est libre que le dimanche. Certes, j'aime bien votre pauvre ami... mais tout de même, il y a des moments où il m'irrite (je ne le dirais pas à un étranger, mais je peux bien le dire à vous) et notez qu'il me distrait beaucoup : quand ce ne serait qu'à cause de la musique... Et puis il a tout lu, tout compris ; il m'explique des choses. Mais que voulez-vous, il y a des moments où j'aimerais n'importe quel garçon plus normal, plus ordinaire... je ne vous choque pas ?

Lange répondit « qu'elle ne pouvait pas se douter à quel point il la comprenait ».

— Pourtant, comme ami, il doit être extraordinaire !

Lange soupira :

— On ne plane pas toujours. Je préférerais souvent, moi aussi, un camarade bon enfant, qui me dégourdirait un peu, et m'obligerait à sortir. C'est inouï pour un

garçon, mais c'est vrai que j'aurais eu besoin d'un camarade qui m'apprenne à m'amuser... Maryan m'entraîne toujours davantage loin de la vie... Sans compter que ce n'est pas toujours drôle de sortir avec lui... Vous allez trouver que je ne suis pas gentil, mais nous qui l'aimons, nous pouvons bien reconnaître, entre nous, qu'il n'est pas toujours présentable... D'ailleurs il ne m'a même pas fait connaître ses parents... Il trouve tout le monde bête...

Sans s'interrompre de jouer, Maryan s'exaspérait d'entendre leurs chuchotements. Pendant qu'il était au piano, il ne pouvait souffrir les conversations à voix basse. Il rabattit le couvercle :

— De quoi parliez-vous ?

Ils ne surent que répondre. Ses yeux brillants erraient de l'un à l'autre.

— On étouffe, ici.

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit. Un vent humide gonfla les rideaux. Mone protesta qu'il voulait sa mort. Il referma la fenêtre, se plaignit d'avoir le sang à la tête, et proposa enfin à Lange de revêtir des imperméables et de « braver les éléments ».

— Mais laissez donc M. Lange tranquille : il aime mieux bavarder ou lire au coin du feu, que de patauger dans cette boue.

Maryan revint s'asseoir au piano.

— Tu connais la *Sonatine* de Ravel ?

Tandis qu'il jouait, il ne cessait d'être attentif à leurs voix étouffées. Mone et Lange parlaient de lui. De quoi donc eussent-ils pu parler ? Sans doute Lange devait répéter cette comparaison dont il était si fier : « Maryan est un orchestre pas dirigé... un orchestre dont le chef est devenu fou... »

— Non, décidément, j'étouffe. Il faut que je marche... Tu viens ? tu ne vas pas me lâcher ?

Comme Lange lui montrait la pluie contre les vitres,

Maryan assura que « c'était délicieux, la pluie sur la figure ».

— Merci, mon vieux... très peu pour moi, ajouta Lange, (du même ton que son père, le gros quincaillier).

— Alors j'irai seul.

L'air tragique de Maryan agaça son ami :

— Je t'en prie, fais comme si je n'étais pas là.

Maryan aurait mieux aimé rester, mais il n'osa pas. Il décrocha dans le vestibule son imperméable. Dehors, il marchait vite, faisait des gestes. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire qu'ils parlassent de lui ? Et si Mone allait accaparer Lange ? Il s'amusa à imaginer une intrigue... Mais c'était invraisemblable. Aux yeux de Mone, aucun autre homme n'existait que Robert... et la femme à qui s'attacherait Lange n'était pas née encore ! Pourtant il avait eu tort de les réunir sous le même toit : ces deux bonheurs se détruisaient l'un l'autre. Si encore le soleil avait lui ! Mais non : le beau temps ne rendrait pas cette campagne moins sinistre.

Maryan avait suivi d'instinct le chemin de l'église. Vieille église sans prêtre, desservie, le dimanche, par un curé chargé de trois paroisses. Il s'assit près du bénitier. Quel abandon ! Des recueils de musique déchiquetés étaient ouverts sur l'harmonium. Des fleurs pourrissaient devant l'autel depuis le dernier dimanche. Maryan s'attachait à des lambeaux de pensée, les yeux fixés sur le tabernacle : la Substance ? la Forme ? l'Eucharistie est proprement « impensable ». « Cette génération demande un signe... » Pourquoi est-ce mal, selon le Christ, que de demander un signe ? Pascal a eu besoin d'un signe : l'importance du miracle de la Sainte Epine dans sa vie. Un signe, le moindre signe de la présence eucharistique, et l'univers s'animerait de nouveau, le souffle de Dieu emplirait les branches mouillées ; son éternité apparaîtrait dans les yeux de Mone, dans les yeux de Lange. Silence de cette église morte. Sans prêtre, sans fidèles, elle est, au bord

d'une route perdue, la trace d'un pas qui s'efface... Qu'est-ce que le Christianisme dans le monde ? Que la Méditerranée est petite ! Les Juifs... pourquoi les Juifs ? A l'intersection de l'Orient et de l'Occident...

Maryan sentit le froid. Dehors la pluie redoublait ; la porte du clocher était ouverte. Il s'engagea dans l'escalier ; et comme le vent couvrait le bruit de ses pas, il surprit au premier tournant un couple debout, furtif, qui s'agitait dans un désordre de pauvres flanelles. Maryan redescendit quatre à quatre ; mais ce qu'il avait vu, l'espace d'une seconde, l'obsédait, le torturait ; il marchait comme un fou. La joie charnelle... la seule tangible... Désespoir que ce fût justement celle-là qu'il dût manquer... et pour qui ? pour qui ? Il ferma les yeux, vit en esprit un regard (c'était toujours un regard qui brillait en lui lorsqu'il pensait au Christ). L'amour du Christ. C'est une réalité. Mais n'avait-il, à cet amour, sacrifié les exigences de la pensée ? Une intelligence partiale, c'est cela qu'il avait été. Dans l'ordre de la vie, l'amour de Dieu suscite de grandes œuvres ; mais dans l'ordre de la pensée, ne nous détourne-t-il pas des problèmes essentiels ?

(à suivre) FRANÇOIS MAURIAC

SAISIR

Saisir, saisir le soir, la pomme et la statue
Saisir l'ombre et le mur et le bout de la rue.

Saisir le pied, le cou de la femme couchée
Et puis ouvrir les mains. Combien d'oiseaux lâchés,

Combien d'oiseaux perdus qui deviennent la rue,
L'ombre, le mur, le soir, la pomme et la statue.

Mains, vous vous userez
A ce grave jeu-là.
Il faudra vous couper
Un jour, vous couper ras.

*

Ce souvenir que l'on cache dans ses bras, à travers la fumée et les cris,
Comme une jeune femme échappée à l'incendie,
Il faudra bien l'étendre dans le lit blanc de la mémoire, aux rideaux tirés,
Et le regarder avec attention.
Que personne n'entre dans la chambre !
Il y a là maintenant un grand corps absolument nu
Et une bouche qu'on croyait à jamais muette
Et qui soupire : « Amour », avec les lèvres mêmes de la vérité.

*

Vous avanciez vers lui, femme des grandes plaines,
Nœud sombre du désir, distances au soleil.

Et vos lèvres soudain furent prises de givre
Quand son visage lent s'est approché de vous.

Vous parliez, vous parliez, des mots blafards et nus
S'en venaient jusqu'à lui, mille mots de statue.

Vous fîtes de cet homme une maison de pierre,
Une lisse façade aveugle nuit et jour.

Ne peut-il dans ses murs creuser une fenêtre,
Une porte laissant faire six pas dehors ?

*

Saisir quand tout me quitte
Et s'en va sur les routes,
Et avec quelles mains
Saisir cette pensée,
Et avec quelles mains
Saisir enfin le jour
Par la peau de son cou,
Le tenir remuant
Comme un lièvre vivant ?
Viens, sommeil, aide-moi
Tu saisiras pour moi
Ce que je n'ai pu prendre,
Sommeil aux mains plus grandes.

*

Un visage à mon oreille
Un visage de miroir
Vient s'appuyer dans le noir.
« Beau visage, reste, veille,
Reste et ne t'alarme pas.
C'est un homme et son sommeil
Qui sont là si près de toi.
Fais qu'ils pénètrent les deux
Dans le bois de mille lieues
Aux feuilles toutes baissées
Comme paupières fermées,
Territoire où les oiseaux
Chantent sous leurs ailes closes
Et se réveillent à l'aube
Pour se taire et regarder.
— Dors, j'écoute et je regarde
Si la Terre est toujours là
Si les arbres sont les arbres
Si les routes obéissent
Et si l'étoile novice
Que tu découvris hier
Brille encor dans le ciel lisse
Et s'approche de notre air.
Dors, tandis que les maisons
Dans leur force et leurs étages
Lasses de passer les âges
Disparaissent un instant.
— Est-ce bien toi que j'entends
A travers ce grand sommeil,
Chaîne blanche de montagnes
Qui me sépare de toi ?
Suis-je sur la vieille Terre
Où les distances ressemblent
A ces lignes de nos mains,
Nul ne sait qui les assemble.
— Sur chaque herbe et chaque tige

Sur les plus fuyants poissons
Je veille et te les préserve,
Te les sauve pour demain.
Et tu trouveras aussi
Pour te désigner le monde
Les insectes, la couleur
Des yeux et le son des heures.
Vienne le sommeil te prendre
Déjà ton lit se souvient
D'avoir été un berceau.
Que tes mains s'ouvrent et laissent
S'échapper force et faiblesses,
Que ton cœur et ton cerveau
Tirent enfin leurs rideaux,
Que ton sang s'apaise aussi
Pour favoriser la nuit. »

JULES SUPERVIELLE

LETTRES

I

AU R. P. VICTOR POUCEL
rédacteur aux *Etudes*, « revue catholique d'intérêt général ».

Cuverville-en-Caux, 27 novembre 1927.

Monsieur,

Votre longue étude, encore qu'elle s'oppose violemment à moi, respire assez d'honnêteté pour m'inviter à vous écrire. Comme vous le pensez fort bien, votre « rigueur me blesse moins que de sottes louanges ». Aussi bien est-ce beaucoup moins l'outrance que la mauvaise foi qui put me révolter dans le réquisitoire de Massis. Le jour où la critique s'occuperait des pages qu'il me consacre, elle y relèverait des truquages plus graves et plus nombreux que ceux qui émaillent son jugement sur Renan ; inventions à mon avis parfaitement inutiles, car mes écrits fournissent amplement de quoi motiver son indignation et la vôtre. Il faut reconnaître, et malgré le respect qu'on leur garde, que les catholiques, ces derniers temps, n'ont point fait preuve d'un grand souci de la justice et de la vérité. Certes rien ne m'a plus averti contre le catholicisme que son facile accommodement avec le mensonge. Pascal, en eux, n'a jamais vaincu Loyola.

Persuadez-vous que c'est à mon horreur du mensonge que sont dues certaines affirmations, que je comprends fort

bien qui vous choquent, mais que vous avez tort d'imputer à une arrogance, ou une suffisance, dont je doute que vous puissiez trouver des marques dans ma vie.

Je suis donc heureux de trouver dans votre étude plus de bonne foi que je n'osais en attendre, et c'est pourquoi je vous écris. Même vous voulez bien indiquer, dans une citation que vous faites de mon *traité du Narcisse*, qu'il s'agit là d'un ouvrage de prime jeunesse. C'est une honnêteté à laquelle les critiques (et pas seulement ceux de votre bord) ne m'ont guère habitué, et dont je vous sais d'autant plus gré. Mais, cette honnêteté, pendant que vous y étiez, il me semble que vous auriez pu la pousser plus loin.

Evidemment, le plus simple est de me repousser tout en bloc, et de laisser *Corydon*, les *Faux-Monnayeurs* et *Si le Grain...* entraîner dans votre enfer toute mon œuvre, voire cette *Symphonie Pastorale*, que vous louez peut-être à l'excès [1]. Mais cette indulgence que vous voulez bien marquer pour ce dernier écrit m'invite au *Distinguo*. Me permettrez-vous de vous proposer celui-ci que j'ai fait à mon tour en toute bonne foi, *à votre point de vue.*

Il va sans dire que tous mes derniers écrits sont nettement condamnables et damnables, quelle que soit la part de vérité psychologique que l'on peut parfois y trouver. Condamnables également mes *Nourritures Terrestres* (dont vous citez une phrase assez veule, qui ne me paraît guère mériter votre louange ; il me semble que vous auriez pu mieux choisir). Mais ce livre est de 1897 ; et le danger même que présentait sa doctrine (si j'ose ainsi dire) m'est si nettement apparu, que, sitôt après, en antidote, j'ai écrit *Saül* (dont sans doute on reconnaîtra plus tard l'importance), dont le sujet même est l'exposé de cette ruine de

1. « Pour moi, ce dernier ouvrage prendrait place à côté de la *Princesse de Clèves*, qu'il dépasse de beaucoup par le nuancé du sentiment, l'art des transitions insensibles dans les situations, une délicatesse de touche, une perfection d'ensemble, un « serré », qui dénotent la main d'un grand artiste ; on ne peut s'y tromper. »

l'âme, de cette déchéance et évanouissement de la personnalité qu'entraîne la non-résistance aux blandices. Relisez-le (ou lisez-le) d'un œil catholique, en oubliant que c'est de moi.

En enfer, nonobstant, *Saül*, avec ces *Nourritures*, qui l'y précèdent et l'y entraînent. Car ce que je vous en disais n'est nullement pour le sauver à vos yeux, mais pour vous avertir qu'il n'est peut-être pas très équitable de présenter l'éthique des *Nourritures* comme la dominante de ma vie. S'il en était ainsi, je m'en serais tenu à ce livre et me serais depuis longtemps laissé supprimer comme Saül par les démons.

Je reviens au Distinguo que je vous propose :

Je ne comprends pas trop pourquoi vous considérez l'*Immoraliste*, la *Porte Etroite* et *Isabelle* comme de mauvais livres (je me place à votre point de vue, bien entendu). Ce sont trois livres avertisseurs, qui, avec la *Symphonie Pastorale*, travaillent dans votre sens et versent de l'eau à votre moulin. Ils dénoncent tour à tour les dangers de l'individualisme outrancier, d'une certaine forme de mysticisme très précisément protestant (Claudel m'écrivit d'admirables lettres à ce sujet), du romantisme, et, dans la *Symphonie Pastorale*, de la libre interprétation des écritures. Il ne tient qu'à vous de tirer de chacun de ces quatre livres un enseignement parfaitement orthodoxe. Persuadez-vous qu'il y est.

Et persuadez-vous de ceci : Tout l'acharnement d'un Massis ou d'autres ne parviendra jamais à faire de moi un ennemi du Christ (ce qui ne veut nullement dire que je prétende avoir toujours vécu dans sa lumière et que je cherche à me faire moins grand pécheur que je ne suis). S'il m'arrive par la suite de me dresser contre le catholicisme, c'est vraiment que les catholiques m'y auront poussé, m'y auront forcé. Il me sera toujours, et de toute façon, extrêmement pénible de le faire, car je compte parmi eux des amis qui me restent très chers. Déjà, je l'avoue, l'accent

voilé de certaines de vos phrases, à la fin de votre étude, suffit à m'émouvoir. Et sinon je ne vous écrirais pas.

Veuillez croire à mes sentiments bien attentifs.

P.-Sc. — Etes-vous parfaitement de bonne foi lorsque vous protestez devant cette remarque que je fais et que n'importe qui peut faire : qu'il n'y a pas de saints parmi les artistes et pas d'artistes parmi les saints, m'accusant ensuite de méconnaître et l'Angelico et le Poverello ; et parlant de la poésie de celui-ci à laquelle vous me reprochez de demeurer insensible ?... Je puis trouver dans les paraboles du Christ plus de poésie que dans Homère, il ne m'en paraîtrait pas moins irrévérencieux de parler du Christ comme d'un artiste, ou de présenter certaines de ses paraboles dans un livre de « morceaux choisis ». L'Eglise, qui sait fort bien ce qu'elle fait, n'a pas canonisé le peintre de Saint-Marc, non plus qu'aucun autre artiste. Libre à vous de vous écrier lyriquement : « Pour moi, je mets l'Angelico dans la Gloire ! », mais ça c'est de la fantaisie et l'Eglise ne vous suit pas. Je crois être, beaucoup plus que vous, près d'elle en disant que, si tendu que l'art soit vers le divin, il garde toujours quelque chose de diabolique, quelque écho du *Eritis sicut dii.* Y a-t-il vraiment là de quoi s'indigner contre moi ? En exploitant cette parole si simple, nullement irrévérencieuse, ni pour l'Eglise, ni pour l'art, nullement hétérodoxe ou hérétique, et dont tout au contraire vous auriez pu tirer parti, je dis que vous interprétez mon texte bien autrement que je ne fis jamais celui de l'Ecriture, et que vous cherchez à me faire dire ce que je n'ai jamais pensé.

Quant à l'interprétation que vous me prêtez des paroles du Christ : « Si le grain ne meurt... » ou « Qui veut gagner sa vie... » permettez-moi de n'y pouvoir voir qu'une révoltante monstruosité.

P.-Sc. 2 — Dois-je vous envoyer cette lettre ?... Je relis

au hasard quelques passages de votre étude; votre exposé de mon *Immoraliste*, en particulier.

Ainsi donc il eût suffi de quelques phrases prémonitoires, de quelque artificieux et prudent discours d'un des amis de Michel, jouant le rôle de Chactas auprès de ce nouveau René, pour vous faire vous écrier : « Ah ! que Gide a bien noté le désarroi, la détresse de l'âme qui cède à sa pente et fait de son désir sa loi ! » Comme si ce n'était pas là précisément le sujet même de mon livre et comme si je ne menais pas à la banqueroute mon héros ! Que pouvez-vous dire ou penser contre lui que je ne vous aie pas d'abord suggéré ? Pourquoi prendre cet air malin de : « Ah ! ah ! je ne te le fais pas dire » et dénoncer comme d'inconscients aveux de ma part tout ce que vous découvrez dans mon livre (et dans mon œuvre en général) qui vous serve à fronder cette fausse image que vous vous faites de moi ; ces armes que je vous tends loyalement, pour quoi donner à entendre que vous me les subtilisez ?

*
* *

II

AU R. P. VICTOR POUCEL

Paris, le 17 décembre 1927.

Monsieur,

Je voudrais vous dire à mon tour combien je suis sensible à votre lettre. Mais elle éclaire, à votre insu peut-être, les points sur lesquels nous ne pourrons jamais nous entendre.

Il me semble assez naturel que le sens et le goût de la vérité ne soit pas le même chez celui qui la cherche et chez celui qui croit l'avoir trouvée. Le premier craint sans cesse de se tromper. Le second marche plein d'assurance, « si sûr de lui qu'il n'hésite pas à rudoyer, en toute bonne

conscience, les faits qui le gênent. Ce sont vos propres paroles, exemplairement révélatrices. — « A votre insu » disais-je, car vous ajoutez aussitôt : « N'est-ce pas là une loi de psychologie courante ? »... Mais non, Monsieur, pas courante du tout, Dieu merci ! Et pour trouver ce rudoiement des faits tout naturel, et ne s'apercevoir même plus que ce « en toute bonne conscience » est précisément le propre de Loyola [1], il faut avoir l'esprit déjà bien profondément faussé par sa doctrine [2].

Hélas ! tout dans votre lettre le confirme : appeler « travail d'Allemand » le simple souci de la chronologie ; cette piètre excuse, en reconnaissant les erreurs de votre critique, d'alléguer que le commun des lecteurs les commettrait aussi ; et jusqu'à ces assurances privées de très humble serviabilité et d'entier dévouement, après que vous venez de me traîner publiquement aux gémonies... A tout cela je reconnais le Saint-Office.

Pourtant je ne puis ne pas être sensible à la proposition que vous me faites de publier ma lettre. J'y vois un effort d'équité presque laïque, qui vous fait le plus grand honneur et dont je vous sais gré. J'accepte donc volontiers et vous remercie.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments bien attentifs.



III

A M. LE PASTEUR FERRARI [3]

15 mars 1928.

Monsieur,

J'ai lu votre étude avec beaucoup plus d'intérêt que

1. Ou du moins de ses disciples.
2. Ou du moins celle qu'on enseigne en son nom.
3. Eugène Ferrari : *André Gide : le sensualiste littéraire et les exigences de la religion.* (Lausanne. Imprimerie La Concorde).

vous ne semblez croire. Dans certaines parties tout au moins, elle me paraît des meilleures ; et j'eusse été désireux de vous dire pourquoi dans certaines autres elle me paraît moins bonne, si je ne vous soupçonnais beaucoup moins soucieux de connaître ce que je pense de ces pages, que je ne l'étais d'apprendre ce que vous pensiez de mes livres ; et si d'autre part votre lettre ne prenait soin de m'avertir qu'il fallait moins chercher à voir là votre propre jugement que celui que vous estimiez décent et opportun de formuler.

Il m'arrive bien rarement de lire une critique de mes écrits sans penser d'abord (et peut-être verrez-vous là quelque reste de mon éducation protestante) : c'est peut-être vrai ; le critique a peut-être raison ; car je me méfie grandement des complaisances envers soi-même. Mais du moins puis-je, et d'autant plus, protester, lorsque le critique me prête des pensées qui n'ont jamais été les miennes ; et c'est ce que vous faites parfois, afin d'avoir plus aisément et complètement raison contre moi, raison de moi. Pouvez-vous croire vraiment que de ce sensualisme, que vous peignez comme l'aboutissement plus ou moins conscient et résolu de mon éthique, et dont vous peignez fort éloquemment et sagacement les dangers, ces dangers ne me soient apparus ? La dissolution de la personnalité où menait une disposition trop passive à l'accueil est le sujet même de mon *Saül* — que vous ne semblez pas connaître — que j'écrivis sitôt après mes *Nourritures*, en manière d'antidote ou de contrepoids. « Tout ce qui m'est charmant m'est hostile » s'écrie le roi, qui meurt « complètement supprimé » par ses désirs. Et je m'étonne un peu que vous n'ayez su voir dans mon *Immoraliste*, que vous montrez que vous avez fort bien lu, le procès même de cet abandon *à* soi, qui est précisément à l'opposé de cet abandon *de* soi que nous enseigne l'Evangile.

Me permettrez-vous de vous dire encore ceci : il m'a été donné de connaître d'admirables figures, figures chrétiennes,

tant protestantes que catholiques, que je n'ai cessé d'aimer, de vénérer ; et encore qu'il me soit difficile de supposer que, sous quelque autre religion que ce soit, elles eussent fait preuve de moins de charité, d'abnégation, de modestie, je veux bien croire que seul le christianisme pouvait mener leurs vertus jusqu'à ce point de sainteté qui échappe à la sagesse humaine et la domine de très haut.

J'ai, par contre, pu voir, et de très près, nombre de chrétiens, tant protestants que catholiques, à qui la conviction religieuse semblait mettre un bandeau (peut-être éblouissant ?) sur les yeux ; dont la sainteté appliquée n'était qu'une forme subtile de l'égoïsme ; qui contraignaient inconsciemment leurs proches à l'hypocrisie, ou les abandonnaient au désespoir, à l'inconduite et à la « ruine de l'âme ». (Vous savez, une phrase de votre lettre me le laisse entendre, que je n'ai rien inventé dans les peintures que parfois j'en ai pu faire — et j'aurais pu montrer bien pis). Mais soyez assuré que, de ces produits de la religion tant protestante que catholique, il ne m'est jamais venu à l'idée de faire le Christ responsable.

Au revoir, Monsieur. Vous me prêtez des sentiments altiers que je suis bien incapable de fournir, lorsque vous m'écrivez : « un esprit tel que le vôtre se soucie-t-il de... » et c'est pourquoi le peu de sympathie que marque malgré tout votre lettre me touche beaucoup plus que vos louanges.

Croyez-moi, je vous prie, bien attentivement et cordialement.

*
* *

IV

A SIR EDMUND GOSSE

La Souco, Roquebrune-Cap Martin,
16 janvier 1927.

Mon cher Edmund Gosse,

Quelle excellente lettre je reçois de vous, et combien profondément elle me touche !

Pourquoi j'ai écrit ce livre[1] ? — Parce que j'ai cru que je *devais* l'écrire.

Ce que j'en attends ? — Rien que de très fâcheux pour moi (et pas seulement pour moi hélas !) Et certes il a fallu que cette obligation morale fût bien impérative pour me faire passer outre ; mais, vraiment, il m'eût paru lâche de me laisser arrêter par la considération de cette peine et du danger. Je sentais que je ne pourrais mourir satisfait si j'avais gardé tout cela sur le cœur.

— Vous pouviez l'écrire sans le publier.

— Evidemment, et c'est ce que mes amis m'ont dit. Car il en est bien peu qui, tout en accordant que j'avais peut-être raison d'écrire ces mémoires, ne m'aient pas déconseillé, et très vivement, de les laisser connaître de mon vivant. — Mais je ne crois pas aux « posthumes » — et tiens que tous les papiers intimes que l'on nous sort de récents grands disparus, sont plus ou moins fardés. Si je n'avais pas eu le courage de publier, quel ami, par la suite, et moi mort, eût osé l'oser, alors même que je l'en eusse expressément prié ?

Peut-être est-ce à ma formation protestante que je le dois... Cher ami, j'ai le mensonge en horreur. Je ne puis prendre mon parti de ce camouflage conventionnel qui tra-

1. *Si le grain ne meurt...*

vestit systématiquement l'œuvre de X..., de Y... et de tant d'autres. J'ai écrit ce livre pour « créer un précédent », donner un exemple de franchise, éclairer quelques-uns, en rassurer d'autres, forcer l'opinion de tenir compte de ce que l'on ignore ou que l'on affecte d'ignorer au grand dam de la psychologie, de la morale, de l'art, ... et de la société.

J'ai écrit ce livre parce que je préfère être haï, qu'aimé pour ce que je ne suis pas. « Je reviendrais volontiers de l'autre monde, pour démentir celuy qui me formerait aultre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer », disait Montaigne.

Je vous parle sans effort et sans crainte, et même je suis heureux de vous parler. Veuillez voir dans tout ce que je vous dis un témoignage de ma grande estime et de mon amitié profonde.

Votre reconnaissant et dévoué

ANDRÉ GIDE

REMARQUES

I

LE PRINCE, s'il ne règne pas, il est le plus méconnu le plus détesté : il a contre lui la plèbe de tous ceux qui gnent à sa place. Point d'ennemis plus âpres que ceux- : ils n'ont rien du peuple, et tout des courtisans, mé- ants prêtres, méchants auteurs, tous les hommes de fiel, bruit et de mode.

II

POURQUOI de deux mots entre l'homme et la femme -ce la négation qui compte seule et toujours ? Ils se sont : « Tu fais ma joie et mon bonheur », et ils l'ont cru. ais quand ils se disent : « Tu as fait le malheur de ma », ils anéantissent d'un seul coup toute la félicité cienne. Pourquoi ? Est-ce parce que le mal a le der- er ? — C'est que vivre, presque toujours, égale se nier.

III

*VUE **sur l'anarchie cellulaire.***

Elle engendre un ordre fatal, qui est celui même de galité. Et l'égalité absolue s'établit sur la ruine de tous éléments nobles. Telle est la cité communiste et tel le

cancer. Le cancer paraît être une lèpre des tissus organiques, lèpre qui prolifère dans le terrain labouré par l'avarie. La triade lèpre, cancer, tuberculose, trois fonctions de la syphilis. Au moyen-âge, la lèpre est partout. Elle disparaît à peu près au XIXe *siècle ; mais le cancer gagne tout ce que la lèpre a perdu ; et il croît en malignité comme en nombre.*

Les diathèses ont plusieurs formes, qui sont des maladies diverses ; et quand l'une semble vaincue, surgit l'autre, que l'on prend pour une maladie nouvelle. Elles ne diffèrent que par l'apparence. Et dans le fond, c'est le même mal, le même parasite en ses diverses métamorphoses. Que d'exemples en politique et dans l'histoire.

IV

TOUTES nos actions nous suivent dans l'ombre, comme des chiennes toujours prêtes à mordre ; et plus elles sont cachées sous chacun de nos pas, plus elles peuvent avoir la rage et nous la donner. Toutes nos actions, et peut être toutes nos pensées. Telles sont les Erinnyes, telle est la fatalité pour la conscience. Heureux donc, heureux ceux qui n'ont ni conscience, ni retours de pensée : pour eux, même si tout est fatal, il n'y a pas de fatalité.

V

RETOURS de pensée, retours de flammes : on meurt de ces brûlures. On a cru penser dans le vague ou l'abstrait ; et voici que le dard de cette pensée vous entre soudain dans le plus vif de l'âme et vous perce le cœur.

VI

LE BEAU et le terrible : être étudiant toute sa vie : non pas le vieil étudiant entre son pot de bière et sa pipe, le jeune étudiant qui veut tout connaître et tout lire dans le livre de la vie. Léonard est notre patron. Dans un autre ordre, Stendhal et Gondi le grand cardinal. Stendhal étudie plutôt dans l'action, et Gondi dans l'intrigue, seule ressource des grands ambitieux vaincus, qui ne peuvent renoncer à l'ambition.

VII

VAIN ORGUEIL, force cruelle. Plus l'orgueil est profond, plus il ronge. Il est de ces acides qui assainissent la plaie, mais en dévorant le tissu.

VIII

TOUT USAGE absolu de la logique a du puéril et du borné, quelle que soit d'ailleurs la puissance du logicien, sa gravité ou sa science même. Les grands mathématiciens ne laissent pas d'en être la preuve. Ils appliquent leur machine, nombre et quantité, à ce qui n'est pas de cet ordre. Plus ils ont alors de rigueur ou plus ils semblent avoir d'étendue, plus par là ils achoppent et se bornent.

Bergson a mis fin, une fois pour toutes, à cette illusion : en quoi il a donné la moitié du second Discours sur la Méthode. *L'usage illimité de la logique est un abus. (Summum jus). Par là, Bergson s'oppose le plus fortement à Spinosa comme à Platon. Et là on voit le mieux que Spinosa est le Platon de Descartes, comme Platon*

est le Spinosa de Socrate. Le type de ces oscillations est éternel. Il va de soi que je ne dis rien qui aille contre ces grands esprits : je pense naïvement, pour y voir clair, et clair en eux comme dans tout le reste. On ne peut vraiment pas admettre que le premier petit scribe, ou professeur ou pédant venu, (les trois ne font qu'un seul, assez souvent), traite Bergson de son haut. Passe pour le physicien, qui méprise la métaphysique ne sachant même pas de quoi il s'agit. Mais si le philosophe de profession ne le sait pas davantage, ce qui est presque toujours le cas, comme il n'est pas moins ignorant dans tout le reste, qu'il se taise. En fait, seul Bergson peut entrer dans l'illustre cohorte où cherchent et méditent Socrate, Platon, Aristote, Descartes, Pascal, Leibniz, Schopenhauer et Spinosa. Ils sont sept ou huit. Il fait le neuvième et on ne va peut-être pas à la douzaine, avec Auguste Comte. Une espèce de petit médecin, ridicule, qui prend sa clinique d'aliénés pour l'univers, Th. Ribot, jugeait que Spinosa et Bergson, en vertu de leur race, n'ont pas la tête métaphysique. Mais lui, Ribot, à la bonne heure, quand il pèse les urines de ses hystériques, à l'hôpital, où elles se jouent, toutes, de sa crédulité, et quand il conclut des bourdes qu'elles lui content à la nature de l'âme. « Il n'y a pas d'âme », fait-il. Or, il se trouve que vingt ans plus tard, il n'y a pas d'hystériques. Les dieux ne riront jamais assez des hommes. Et avec les dieux, les héros.

Il faut en convenir : Spinosa, LE PREMIER, *sait fort bien qu'on peut faire des raisonnements parfaits sur des principes faux*[1]. *Il est vrai que la raison corrige, tôt ou tard, l'erreur venue de la raison.*

ANDRÉ SUARÈS

1. *Ethiq.*, II, 40, et scol.

LES CONQUÉRANTS [1]

Le lendemain.

Le planton apporte un pli cacheté à Garine qui est en train de donner à un fabriquant de montres des photos de Tcheng-Daï et Sun-Yat-Sen ornées d'inscriptions anti-anglaises — modèles de boîtiers.

« Qui a apporté ça ?

— Permanence des Gens de Mer, Commissaire.

— Il est là ?

— Oui, Commissaire.

— Fais-le entrer. Allez ! Tout de suite ! »

Entre un coolie, porteur du brassard du Syndicat des gens de Mer.

« C'est toi qui as apporté ça ?

— Oui, Commissaire.

— Où sont les corps ?

— A la permanence, Commissaire.

Garine m'a passé le pli décacheté : les corps de Klein et de trois Chinois assassinés ont été retrouvés dans une maison de prostitution, le long du fleuve. *Les otages.*

— Où sont les objets ?

— Je ne sais pas, Commissaire.

— Enfin, quoi, on a vidé leurs poches ?

— Non, Commissaire.

Garine, aussitôt, se lève, prend son casque et me fait

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* des 1er mars, 1er avril, 1er mai et 1er juin.

signe de le suivre. Le coolie monte à côté du chauffeur, et nous partons.

Dans l'auto :

« Dis donc, Garine ? Il vivait ici avec une blanche, Klein, n'est-ce pas ?

— Et après ? »

Les corps ne sont pas à la Permanence, mais dans la salle des réunions. Un Chinois veille à la porte, assis par terre ; près de lui est un gros chien qui veut entrer ; chaque fois que le chien approche, le Chinois allonge une jambe et lui envoie un coup de pied. Le chien saute et s'écarte, sans crier ; puis il se rapproche. Le Chinois nous regarde venir. Lorsque nous arrivons devant lui, il appuie sa tête contre le mur, ferme à demi les yeux et pousse la porte de la main, sans se lever. Le chien, à quelque distance, tourne autour de lui.

Nous entrons. Atelier désert, au sol de terre battue, avec des amas de poussière dans les coins. Bien que tamisée par les vitres bleues du toit, la lumière est éclatante et, dès que je lève les yeux, je vois les quatre corps, *debout*. Je les cherchais à terre. Ils sont déjà raides, et on les a posés contre le mur, comme des pieux. J'ai d'abord été saisi et presque étourdi : ces corps droits ont quelque chose, non de fantastique, mais de surréel, dans cette lumière et ce silence. Je retrouve maintenant ma respiration et, avec l'air que j'aspire, une odeur m'envahit qui ne ressemble à aucune autre, animale, forte et fade à la fois : l'odeur des cadavres. Garine appelle le gardien qui se lève, lentement, comme à regret, et s'approche.

« Apporte des toiles. »

Appuyé à la porte, l'homme le regarde d'un air ahuri et semble ne pas comprendre.

« Apporte des toiles ! »

Il ne bouge pas davantage. Garine, les poings fermés, avance, puis s'arrête :

« Dix taëls si tu apportes les toiles avant une demi-heure. Tu m'entends ? »

Le Chinois s'incline et part.

Mes muscles, tout à l'heure crispés, se détendent : les paroles ont fait pénétrer dans la salle quelque chose d'humain. Mais, me retournant, je vois le corps de Klein — je le reconnais aussitôt, à cause de sa taille — une large tache au milieu du visage : la bouche agrandie au rasoir, et aussitôt mes muscles, de nouveau, se contractent, à tel point cette fois que je serre mes bras contre mon corps et que je suis obligé de m'appuyer — moi aussi — contre le mur. Je détourne les yeux : blessures ouvertes, grandes taches noires de sang caillé, yeux révulsés, tous les corps sont semblables. Ils ont été torturés... Une des mouches qui volent ici vient de se poser sur mon front, et je ne peux pas, je ne peux pas lever mon bras.

« Il faudrait pourtant lui fermer les yeux », dit Garine, presque à voix basse, en s'approchant du corps de Klein.

Sa voix me réveille, et je chasse la mouche avec un réflexe rapide, violent, maladroit. Garine approche deux doigts écartés en ciseaux des yeux — des yeux blancs :

Sa main retombe.

« Je crois qu'ils ont coupé les paupières... »

Il ouvre maladroitement la tunique de Klein. Il met à part un portefeuille dont il examine le contenu, en tire une feuille pliée et relève la tête : le Chinois revient, tenant entre ses doigts les bâches dépliées, qui bouillonnent et traînent. Il n'a trouvé rien autre. Il commence à coucher les corps côte à côte. Mais nous entendons des pas, et une femme entre, les mains collées au corps, voûtée. Garine saisit mon bras brutalement et recule.

« Elle aussi ! » dit-il très bas. « Quel crétin a bien pu lui dire qu'il est ici ? »

Elle ne nous a pas regardés. Elle va droit à Klein, heurte en passant un des corps couchés, titube... Elle est en face de lui, et le regarde. Elle ne bouge pas, ne pleure

pas. Rien. Les mouches autour de sa tête. L'odeur. Dans mon oreille, la respiration chaude, haletante, de Garine.

D'un seul coup, elle tombe sur les genoux. Elle ne prie pas. Elle est accrochée au corps par ses mains aux doigts écartés, encastrés dans les flancs. On dirait qu'elle s'est agenouillée devant les tortures que représentent toutes ces plaies et cette bouche qu'elle regarde, ouverte jusqu'au menton par un sabre ou un rasoir. Je suis certain qu'elle ne prie pas. Tout son corps tremble... Et d'un coup, comme elle est tombée à genoux tout à l'heure, elle saisit à pleins bras le corps ; l'étreinte est convulsive ; elle remue la tête avec un mouvement incroyablement douloureux de tout le buste... Avec une terrible tendresse, elle frotte son visage, sauvagement, sans un sanglot, contre la toile sanglante, contre les plaies...

Garine, qui tient toujours mon bras, m'entraine. A la porte, le Chinois s'est assis de nouveau ; il ne regarde même pas. Mais il tire le pan de la tunique de Garine. Celui-ci sort de sa poche un billet, et le lui donne.

« Quand elle sera partie, tu les recouvriras tous. »

Dans l'auto, il ne dit pas un mot. Il s'est d'abord affaissé, le coude sur les genoux. La maladie l'affaiblit chaque jour. Les premiers chocs l'ont fait sauter, et il s'est allongé, la tête presque sur la capote, les jambes raides.

Quittant l'auto devant sa maison, nous montons dans la petite pièce du premier étage. Les stores sont baissés ; Garine semble plus malade et plus fatigué que jamais. Sous ses yeux, deux rides profondes, parallèles à celles qui vont du nez aux extrémités de la bouche, limitent de larges taches violettes ; et ces quatre rides, tirant tous ses traits comme la mort, semblent déjà décomposer son visage. (« S'il reste encore quinze jours, disait Myroff, il restera plus longtemps qu'il ne le souhaite. Il y a plus de quinze jours...) Il demeure quelque temps silencieux, puis dit, à mi-voix, comme s'il s'interrogeait :

« Pauvre type... Il disait souvent : la vie n'est pas ce qu'on croit...

La vie n'est jamais ce qu'on croit ! Jamais ! »

Il s'assied sur le lit de camp, le dos courbé ; ses doigts, posés sur ses genoux, tremblent comme ceux d'un alcoolique.

« J'ai eu pour lui une amitié d'homme... Découvrir l'absence de paupières, et penser que l'on allait toucher des yeux... »

Sa main droite, involontairement, s'est crispée. Laissant aller tout son corps en arrière, il s'appuie au mur, les yeux fermés. La bouche et les narines sont de plus en plus tendues, et une tache bleue s'étend des sourcils à la moitié des joues.

« Je parviens souvent à oublier... Souvent... Pas toujours. De moins en moins... Qu'ai-je fait de ma vie, moi ? Mais, bon dieu, que pouvais-je en faire, à la fin !... Ne jamais rien voir... Tous ces hommes que je dirige, dont j'ai contribué à créer l'âme, en somme, je ne sais pas même ce qu'ils feront demain. A certains moments, j'aurais voulu tailler tout cela comme du bois, penser : voici ce que j'ai fait. Edifier, avoir le temps pour soi... Comme on choisit ses désirs, hein ? »

La fièvre monte. Dès qu'il s'est animé, il a sorti de sa poche sa main droite et il accompagne ses phrases du geste de l'avant-bras qui lui est habituel. Mais le poing reste fermé.

« Ce que j'ai fait, ce que j'ai fait ! Ah, là là ! je pense à l'empereur qui faisait crever les yeux de ses prisonniers, tu sais, et qui les renvoyait dans leur pays, en grappes, conduits par des borgnes : les conducteurs borgnes, eux aussi, de fatigue, devenaient aveugles peu à peu. Belle image d'Epinal pour exprimer ce que nous foutons ici, plus belle que les petits dessins de la Propagande. Quand je pense que toute ma vie j'ai cherché la liberté !... Qui donc est libre, ici, de l'Internationale, du peuple, de moi, des autres ? Le

peuple, lui, a toujours la ressource de se faire tuer. C'est bien quelque chose...

— Pierre, tu as si peu confiance ?

— J'ai confiance en ce que je fais, quand je ne suis pas en face de...

Il s'arrête. Mais le visage sanglant et les yeux blancs de Klein sont entre nous.

« En ce que je fais. Mais ce qu'on fait, quand on sait qu'on sera bientôt obligé de cesser de le faire... »

Il réfléchit, et reprend amèrement :

« Servir, c'est une chose que j'ai toujours eue en haine... Ici, qui a servi plus que moi, et mieux ?... Pendant des années — des années — j'ai désiré la puissance, jusqu'à l'abrutissement : je ne sais pas même en envelopper ma vie. Klein était à Moscou, n'est-ce pas, lorsque Lénine est mort. Tu sais que pour défendre Trotsky, Lénine avait écrit un article qui devait paraître dans... la Pravda je crois. Sa femme l'avait remis elle-même. Le matin, elle lui a apporté les journaux : il ne pouvait presque plus bouger. « Ouvre ». Il a vu que son article n'était pas publié. Sa voix était si rauque que personne n'a compris ses paroles. Son regard est devenu d'une telle intensité que tous ont suivi sa direction : il regardait sa main gauche. Il l'avait posée à plat sur les draps, la paume en l'air, comme ça. »

Violemment, il a ouvert sa main droite, les doigts tendus, et, pendant qu'il continue à parler il en recourbe les doigts à l'intérieur, lentement, et les regarde.

« On voyait qu'il voulait prendre le journal, mais qu'il ne pouvait pas. Tandis que la main droite restait immobile, la gauche a commencé de refermer ses doigts, comme une araignée repliant ses pattes...

Il est mort peu de temps après...

Oui, Klein disait : comme une araignée... Depuis qu'il m'a raconté cela, je n'ai jamais pu oublier cette main-là ni ces articles... refusés.

— Tu ne veux pas que j'aille chercher de la quinine ?

— Mon père me disait souvent : « Il ne faut jamais lâcher la terre. » Il avait lu cela quelque part. Il me disait aussi qu'il faut être attaché à soi-même : il n'était pas d'origine protestante pour rien. Attaché ! La petite cérémonie au cours de laquelle on attachait un vivant à un mort s'appelait... mariage républicain, n'est-ce pas ? Oui, c'est ça, républicain. Je pensais bien qu'il y aurait encore de la liberté là-dedans... L'autre m'a raconté...

— Qui ?

— Klein, naturellement ! que dans je ne sais quelle ville où les cosaques étaient obligés de nettoyer la population, un crétin restait plus de vingt secondes le sabre levé au-dessus de la tête des gosses. « Allons, grouille-toi ! hurle Klein. — Je ne peux pas, répond l'autre. J'ai pitié. Alors, faut le temps...

« Faut le temps... C'est beau la vie !...

Il lève les yeux et me regarde, avec un air d'étrange dureté :

« Ce que je fais ici, peu d'hommes l'auraient fait comme moi. Et après ? Klein, son corps crevé partout, sa bouche agrandie au rasoir, sa lèvre pendante... Rien pour moi, rien pour les autres. Sans parler des femmes comme celle que nous avons vue tout à l'heure qui ne peuvent rien faire de plus que frotter leur tête contre des plaies... Quoi ? Oui, entrez ! »

C'est le planton de la Propagande qui apporte une lettre de Nicolaïeff. Les troupes cantonaises, regroupées après leur défaite de Chowchow, viennent d'être à nouveau battues par Tcheng-Tioung-Ming, et le Comité fait appel à l'armée rouge de la façon la plus pressante. Garine sort de sa poche une feuille blanche, écrit simplement : Le Décret, signe et donne la feuille au planton.

« Pour le Comité.

— Tu n'as pas peur de les vexer ?

— Nous n'en sommes plus là ! Les discussions, j'en ai assez. Je suis excédé de leur lâcheté, de leur besoin

de ne jamais se compromettre tout à fait. Ils savent qu'ils ne pourront pas révoquer ce décret-là ; le peuple ne pense qu'à Hongkong (sans parler de nous.) Et s'ils ne sont pas contents...

— Eh bien ?

— Avec toutes les sections auxquelles nous avons laissé leurs armes nous pouvons, au besoin, jouer les Tang... J'en ai assez !

— Mais si l'armée rouge était battue ?

— Elle ne le sera pas.

— Si elle l'était ?

— Quand on joue, on peut perdre. Nous ne perdrons pas.

Et, tandis que je m'éloigne pour chercher la quinine, je l'entends qui dit, entre ses dents : « Il y a tout de même une chose qui compte, dans la vie : c'est de ne pas être vaincu... »

13 Août.

Nous rentrons pour déjeuner, Garine et moi. Trois coups de revolver ; le soldat assis à côté du chauffeur se lève « Ça y est ! » dit Garine. Je regarde, et recule aussitôt la tête : une quatrième balle vient de frapper la portière. C'est sur notre auto que l'on tire. Le soldat riposte. Une vingtaine d'hommes s'enfuient, manches au vent. Deux corps par terre. L'un est celui d'un homme que le soldat a blessé par erreur, l'autre celui de l'homme au revolver : un parabellum, tombé près de sa main ouverte, luit dans le soleil.

Le soldat descend, et s'approche de lui. « Mort » crie-t-il. Il ne s'est pas même baissé. Il appelle, demande des porteurs et une civière pour transporter à l'hôpital l'autre Chinois, blessé au ventre... L'auto, avec une secousse, passe le seuil.

« Le type était brave, me dit Garine en descendant, il aurait pu essayer de fuir. Il n'a cessé de tirer que lorsqu'il est tombé. Il avait sûrement fait le sacrifice de sa vie... »

Pour descendre il fait presque demi-tour, et je vois que son bras gauche est couvert de sang.

— Mais...

— Ce n'est rien. L'os n'est pas touché. Et la balle est ressortie. Allons, c'est raté !

En effet, il y a deux trous dans la tunique.

« J'avais la main sur le dossier du siège du chauffeur. L'embêtant, c'est que je saigne comme un veau. Veux-tu aller chez Myroff ?

— Evidemment. Où est-ce ?

— Le chauffeur sait.

Pendant que le chauffeur fait tourner l'auto pour repartir, Garine dit, entre ses dents :

« C'est peut-être dommage... »

Je reviens, accompagné de Myroff. Ce médecin maigre et blond, à tête de cheval, ne parlant couramment que le russe, nous nous taisons tous deux. Le chauffeur, pour pouvoir faire entrer l'auto, est obligé de disperser un cercle de badauds qui s'est formé autour de l'homme mort.

Garine est dans sa chambre. Je reste dans la petite pièce qui la précède, et j'attends...

Un quart d'heure plus tard, le bras en écharpe, il reconduit Myroff, revient, se couche en face de moi sur le lit de bois noir, avec une grimace, se retourne, cherche une place, se cale. Lorsqu'il se tient ainsi, presque dans l'ombre, je ne distingue de son visage que des lignes dures : la barre presque droite des sourcils, l'arête mince et éclairée du nez, les mouvements de la bouche qui, lorsqu'il parle, se tend vers le menton.

« Il commence à m'embêter, celui-là !

— Qui ? Myroff ? Il dit que c'est grave ?

— Ça ? (Il montre son bras) Penses-tu ! je m'en fous pas mal. Non, il dit qu'il faut — qu'il faut absolument — que je parte ».

Il ferme les yeux.

« Et ce qu'il y a de plus embêtant, c'est que je crois qu'il a raison.

— Alors, pourquoi rester ?

— C'est compliqué. Ah ! bon sang, qu'on est mal sur ce lit de camp !

Il se dresse, puis s'assied, le menton dans la main droite, le coude sur le genou, le dos en arc. Il réfléchit.

« Ces temps derniers, j'ai été souvent obligé de penser à ma vie. J'y pensais encore, tout à l'heure, pendant que Myroff jouait les augures : l'autre aurait pu ne pas me manquer... Ma vie, vois-tu, c'est une affirmation très forte... mais quand j'y pense ainsi, il y a une image, un souvenir qui revient toujours...

— Oui, tu me l'as dit à l'hôpital.

— Non. Mon procès, maintenant, je n'y pense plus. Et ce dont je te parle n'est pas une chose à laquelle je pense ; c'est un souvenir plus fort que la mémoire. C'est pendant la guerre, à l'arrière. Une cinquantaine de bataillonnaires enfermés dans une grande salle, où le jour pénètre par une petite fenêtre grillée. La pluie est dans l'air. Ils viennent d'allumer des cierges volés à l'église voisine. L'un, vêtu en prêtre, officie devant un autel de caisses recouvertes de chemises. Devant lui, un cortège sinistre : un homme en frac, une grosse fleur de papier à la boutonnière, une mariée tenue par deux femmes de jeu de massacre et d'autres personnages grotesques dans l'ombre. Cinq heures : la lumière des cierges est très faible. J'entends « Tenez-la bien, qu'elle s'évanouisse pas, c'te chérie ! » La mariée est un jeune soldat arrivé hier Dieu sait d'où, qui s'est vanté de passer sa baïonnette au travers du corps du premier qui prétendrait le violer. Les deux femmes de carnaval le tiennent solidement. Il est incapable de faire un geste, les paupières presque fermées, à demi-assommé sans doute... Le maire remplace le curé, puis, les cierges éteints je ne distingue plus que des dos qui sortent de l'ombre accumulée près du sol. Le type hurle. Ils le violent, naturellement, jusqu'à satiété. Et

ils sont nombreux. Oui, je suis obsédé par ça, depuis quelque temps... Pas à cause de la fin de l'action, bien sûr : à cause de son début absurde, parodique...

Il réfléchit encore.

« Ce n'est pas sans rapport, d'ailleurs, avec les impressions que j'éprouvais pendant le procès... C'est une association d'idées assez lointaine...

Il rejette en arrière ses cheveux qui tombent devant son visage, et se lève, comme s'il se secouait. L'épingle qui fixe son écharpe saute, et le bras tombe : il se mord les lèvres. Tandis que je cherche l'épingle à terre, je l'entends dire, lentement :

« Il faut faire attention. Quand mon action se retire de moi, quand je commence à m'en séparer, c'est aussi du sang qui s'en va... Autrefois, quand je ne faisais rien, je me demandais parfois ce que valait ma vie. Maintenant, je sais qu'elle vaut plus que celle de presque... » Il n'achève pas ; je relève la tête en lui tendant l'épingle : la fin de sa phrase, c'est un sourire tendu où il y a de l'orgueil et une sorte de rancune... Dès que nos regards se rencontrent, il reprend, comme s'il était rappelé à la réalité : « Où en étais-je ?...

Je cherche, moi aussi :

— Tu me disais que tu pensais souvent à ta vie, de nouveau.

— Ah ! oui. Voici :

Il s'arrête, ne trouvant pas la phrase qu'il cherche, puis reprend :

« Il est toujours difficile de parler de ces choses-là. Voyons... Lorsque je donnais de l'argent aux sages-femmes tu penses bien que je ne me faisais pas d'illusions sur la valeur de la « cause », et pourtant je savais que le risque était grand : j'ai continué malgré les avertissements. Bien. Lorsque j'ai perdu ma fortune, je me suis presque laissé aller au mécanisme qui me dépouillait : et ma ruine n'a pas peu contribué à me conduire ici. Mon action me rend

aboulique à l'égard de tout ce qui n'est pas elle, à commencer par ses résultats. Si je me suis lié si facilement à la Révolution, c'est que ses résultats sont lointains et toujours en changement. Au fond, je suis un joueur. Comme tous les joueurs, je ne pense qu'à mon jeu, avec entêtement et avec force. Je joue aujourd'hui une partie plus grande qu'autrefois, et j'ai appris à jouer : mais c'est toujours le même jeu. Et je le connais bien : il y a dans ma vie un certain rythme, une fatalité personnelle, si tu veux, à quoi je n'échappe pas. C'est pourquoi je m'attache à tout ce qui lui donne de la force. (J'ai appris aussi qu'une vie ne vaut rien, mais que rien ne vaut une vie...) Mais, depuis quelques jours, j'ai l'impression que j'oublie peut-être ce qui est capital, qu'autre chose se prépare... Je prévoyais aussi procès et ruine, mais comme ça, dans le vague... Il faut tenir. Enfin, quoi ! si nous devons abattre Hong-Kong, j'aimerais... »

Mais il s'arrête, se redresse d'un coup avec une grimace, murmure : « Allons ! tout ça... » et se fait apporter les dépêches.

Le lendemain.

Le décret est promulgué. Nous avons fait avertir aussitôt les sections de Hong-Kong. Et l'avant-garde rouge, qui se tenait à 60 kilomètres du front, vient de recevoir l'ordre de monter en ligne.

15 août.

Jour de fête, en France... Fête à la cathédrale, naguère. Aujourd'hui, la cathédrale est transformée en asile et gardée par les soldats rouges : Borodine a fait décréter la confiscation des monuments religieux au profit de l'Etat. Spectacle d'une misère dont rien, en Europe, ne peut donner l'idée : misère bestiale de l'animal qui souffre d'une maladie de peau et regarde avec des yeux sans appel et sans haine, atones, perdus. Devant ces hommes, monte en moi un sentiment grossier, animal comme ce spectacle, fait de honte, d'effroi, et de la joie ignoble de n'être pas

semblable à eux. La pitié ne vient que lorsque je ne vois plus cette maigreur, ces membres de mandragores, ces haillons, ces croûtes larges comme des mains sur la peau verdâtre, et ces yeux, ces yeux déjà vitreux, troubles, sans regard humain lorsqu'ils ne sont pas fermés...

Je parle de tout cela à Garine, à mon retour : « Manque d'habitude, répond-il. Le souvenir d'un certain degré de misère met à leur place les choses humaines, comme l'idée de la mort. Ce qu'il y a de meilleur en Hong vient de là. Le courage du type qui a tiré sur moi en venait sans doute aussi... Ceux qui sont trop profondément tombés dans la misère n'en sortent jamais : ils se dissolvent comme s'ils avaient la lèpre. Mais les autres sont, pour les besognes... secondaires, les instruments les plus forts, sinon les plus sûrs. Du courage, aucune idée de dignité, et de la haine.

Tu me fais penser à une phrase de Lénine que Hong s'est fait tatouer en anglais, exprès, sur le bras : « Saisirons-nous un monde qui n'aura pas saigné jusqu'au bout ? » D'abord il l'admirait fanatiquement ; ces derniers temps, il la haïssait, avec le même fanatisme. Je crois que c'est par haine qu'il l'a laissée...

— Et parce que les tatouages ne s'effacent pas.

— Oh ! il l'aurait brûlée... C'est un garçon qui hait fortement.

— *haïssait...* »

Il me regarde, avec gravité :

— Oui, haïssait....

et, après un instant, il ajoute, considérant avec attention une palme qui barre la fenêtre :

« Penser que, pour Lénine, l'espoir même avait cette couleur-là !... »

Je le regarde, profil noir dans la lumière. Ainsi, il n'a pas changé. Et ce profil semblable à celui qui était le sien lors de mon arrivée ici, semblable même à celui que j'ai connu jadis, donne toute sa force à la modification de sa

voix. Depuis le soir où je l'ai vu à l'hôpital, il semble se séparer de son action, la laisser s'écarter de lui avec la santé, avec la certitude de vivre. Une phrase qu'il vient de dire ne peut s'effacer en moi : « Le souvenir d'un certain degré de misère met à leur place les choses humaines, comme l'idée de la mort... » La mort lui sert souvent de point de comparaison, maintenant...

17 août.

Une partie des troupes ennemies vient d'être battue devant Waitchéou par l'avant-garde rouge. Nous avons repris la ville : des canons, des mitrailleuses, des tracteurs et un grand nombre de prisonniers sont tombés entre nos mains. (Les mitrailleuses sont des mitrailleuses anglaises). Trois officiers anglais prisonniers sont déjà partis pour Canton. Les maisons des notables qui entretenaient des relations amicales avec les officiers ennemis ont été incendiées.

Tout ce dont dispose la Propagande est employé aujourd'hui ; les chefs des corporations ont reçu l'ordre de faire coller nos affiches par les hommes qu'ils dirigent : il y a des affiches sur les toits de tôle ondulée, sur les glaces des marchands de vins, dans tous les bars, dans les voitures publiques, sur les pousses, sur les poteaux de marché, sur le parapet des ponts ; chez tous les commerçants : collées aux pankas chez les barbiers, tendues sur des bambous chez les marchands de lanternes, posées sur les vitrines dans les bazars, pliées en éventail dans les vitrines des restaurants, fixées aux voitures par du papier gommé dans les garages. C'est un jeu dont la ville tout entière s'amuse ; et partout, on voit ces affiches, nombreuses comme en Europe les journaux, le matin, entre les mains des passants, assez petites (les grandes ne sont pas encore tirées), avec leurs superbes cadets victorieux et leurs soldats cantonais entourés de rayons qui regardent s'enfuir des Anglais hâves et des Chinois verts ; et au-dessous, plus petits, un étudiant, un

paysan, un ouvrier, une femme et un soldat qui se tiennent par la main.

Depuis la fin de la sieste, l'enthousiasme a succédé à la gaîté. Des soldats débraillés parcourent les rues en fête ; tous les habitants sont hors de chez eux ; une foule dense longe les quais, lente, grave, tendue par une exaltation silencieuse. Avec fifres, gongs et pancartes, des cortèges défilent, suivis par des enfants. Des étudiants en troupes avancent, brandissant des petits drapeaux blancs qui s'agitent, apparaissent et disparaissent ainsi qu'une écume marine au-dessus des robes et des costumes blancs serrés comme ceux d'une armée. La masse lourde et calme de la foule avance lentement, compacte, s'ouvrant devant les cortèges, laissant derrière eux un sillage hésitant d'où sortent des casques et des panamas levés au bout des bras. Sur les murs, nos affiches, et sur les toits d'immenses pancartes hâtivement peintes traduisent la victoire en images. Le ciel est blanc et bas ; dans la chaleur, la procession avance comme si elle se rendait à un temple. Nombre de vieilles Chinoises suivent, portant sur le dos, dans une toile noire, un enfant somnolent, la mèche dressée. Et une lointaine rumeur de gongs, de pétards, de cris et d'instruments monte du sol avec le bruit confus des pas et le claquement assourdi des socques innombrables. Jusqu'à hauteur d'homme la poussière danse, âcre, râpant la gorge, et va se perdre en lents tourbillons dans les petites rues presque désertes, où n'apparaissent plus que quelques attardés qui se hâtent, gênés par leurs habits du jour de l'an. Les volets des magasins sont entr'ouverts ou fermés, comme les jours des grandes fêtes. Jamais je n'ai éprouvé aussi fortement qu'aujourd'hui l'isolement dont me parlait Garine, la solitude dans laquelle nous sommes, la distance qui sépare ce qu'il y a en nous de profond des mouvements de cette foule, et même de son enthousiasme...

*
* *

Le commissaire aux Finances Liao Chong-Hoï a été tué aujourd'hui, à coups de revolver, au moment où il quittait son auto pour se rendre au Comité. Les meurtriers ont été arrêtés et seront jugés ce soir.

« On n'en finit jamais d'un coup avec les mouvements terroristes, dit Garine. Les chefs exécutés, l'organisation détruite, il reste quelque chose dans l'air — quelque chose qui finit par se loger dans mon bras ou dans la tête de Liao. Mais peu importe. L'interrogatoire des types qui ont tiré sur Liao, celui de « mon assassin » (il prononce ce mot avec ironie, comme un mot ridicule) sont formels : ils ont agi, les uns et les autres, pour venger Hong et ses amis. C'est la fin... »

*
* *

Garine revient de chez Borodine, furieux.

« Je ne dis pas qu'il ait tort d'employer la mort de Klein, comme il emploierait autre chose. Ce que j'ai trouvé idiot, ce qui m'a exaspéré, c'est la prétention qu'il a eue de m'obliger à parler, moi, sur sa tombe. Les orateurs sont nombreux. Mais non. Il est dominé de nouveau par l'insupportable mentalité bolchevique, par une exaltation stupide de la discipline. Ça le regarde ! mais je n'ai pas laissé l'Europe dans un coin comme un sac de chiffons, au risque de finir à la façon d'un Rebecci quelconque, pour venir enseigner ici le mot obéissance, ni pour l'apprendre. « Il n'y a pas de demi-mesures en face de la révolution. » Ah ! là là ! Il y a des demi-mesures partout où il y a des hommes, et non des machines... Il veut fabriquer des révolutionnaires comme Ford fabrique des autos ! Ça finira mal, et avant longtemps. Dans sa tête de Mongol chevelu, le bolchevik lutte contre le Juif. Si le Bolchevik l'emporte,

tant pis pour l'Internationale... Bêtise ! Il allait mieux, lui, ces jours derniers... »

*
* *

Dès que le Décret a été connu à Hong-Kong, les Anglais se sont réunis au Grand Théâtre, et ont, de nouveau, télégraphié à Londres pour demander l'envoi d'une armée anglaise. Mais la réponse est arrivée, télégraphiquement : Le gouvernement anglais s'oppose à toute intervention militaire.

*
* *

L'interrogatoire des officiers anglais prisonniers a été enregistré sur des disques de phonographe, et ces disques ont été envoyés aux sections en grand nombre. Mais chaque officier s'est défendu d'être venu combattre contre nous par obéissance aux instructions de son gouvernement ; il a fallu couper ce passage de l'interrogatoire. Il va falloir fabriquer des disques beaucoup plus *instructifs* : plusieurs d'entre nous parlent l'anglais sans accent. Garine dit que l'on conteste un article de journal, mais non une image ou un son, et qu'à la propagande par le phono et le cinéma, on ne peut d'abord répondre que par le phono et le cinéma. Ce dont la propagande anglaise en Asie est encore incapable.

*
* *

« Il fait de bonnes choses avant de partir... me dit ce matin Nicolaïeff. « Il », c'est Garine.

— Avant de partir ?

— Oui, je crois que son départ aura lieu, cette fois.

— Il doit partir chaque semaine.

— Oui, oui, mais cette fois il partira, tu verras. Il s'est décidé. Si l'Angleterre avait envoyé des troupes, je crois qu'il serait resté. Mais il connaît la réponse de Londres. Myroff dit qu'il n'arrivera pas à Ceylan...

— Et pourquoi ?

— Mais mon petit, parce qu'il est perdu, tout simplement.

— On peut toujours dire ça...

— Ce n'est pas *on* qui dit cela, c'est Myroff.

— Il peut se tromper.

— La dysenterie n'est pas une maladie inconnue. On ne joue pas avec elle, mon petit. Quand on l'a, on se soigne. Sinon... c'est regrettable... Et puis, autant vaut !...

— Pas pour lui !

— Son temps est fini. Ces hommes-là ont été nécessaires, oui : mais maintenant, l'armée rouge est prête, Hong-Kong sera définitivement abattue dans quelques jours ; il faut des gens qui sachent s'oublier mieux que lui. Je n'ai pas d'hostilité contre lui, crois-moi. Travailler avec lui ou avec un autre... Et pourtant, il a des préjugés. Je ne le lui reproche pas, mon petit, mais il en a.

Et, souriant d'un côté de la bouche, plissant les paupières :

« Humain, trop humain, comme dit Borodine. Voilà où mènent les maladies mal soignées... »

Je pense à l'interrogatoire de Ling, à ces résistances de Garine que Nicolaïeff appelle des préjugés...

« Enfin, il exagère ! En vérité, il exagère... Voyons, pourquoi a-t-il refusé de parler sur la tombe de Klein ? C'est... je ne sais comment qualifier cela... c'est ridicule... Voyons, voyons, puisqu'il prétendait être son ami, il lui devait bien cela !

— Je crois que c'est précisément parce qu'il était son ami qu'il a refusé.

— Mais pourquoi, encore une fois ! Si chacun commence à choisir, dans son travail, ce qui lui plaît...

— Enfin, ce qu'il dit est vrai : il n'est pas seul ici. Un autre parlera aussi bien que lui.

— Crois-moi, il y a six mois il n'aurait pas refusé de parler...

9 heures.

Un clapotis, des sons de jonques qui se heurtent. La lune cachée par le toit anime l'air tiède et sans brouillard. Contre le mur, sous la vérandah, deux valises : Garine a résolu de partir demain matin. Voici longtemps qu'il réfléchit, assis, le regard perdu, les bras ballants. Au moment où je me lève pour prendre un crayon rouge et annoter la « Gazette de Canton » que je viens de lire, il sort de sa torpeur :

« Je pensais encore à la phrase de mon père : « Il ne faut jamais lâcher la terre ». Vivre dans un monde absurde ou vivre dans un autre... Pas de force, même pas de vraie vie sans la certitude, sans la hantise de la vanité du monde... »

Je sais qu'à cette idée est attaché le sens même de sa vie, que c'est de cette sensation profonde d'absurdité qu'il tire sa force : si le monde n'est pas absurde, c'est toute sa vie qui se disperse en gestes vains, non de cette vanité essentielle qui, au fond, l'exalte, mais d'une vanité désespérée. D'où le besoin qu'il a d'imposer sa pensée. Mais tout en moi, cette nuit, se défend contre lui ; je me débats contre sa vérité qui monte en moi, et à qui sa mort prochaine donne une approbation sinistre. Ce que j'éprouve, c'est moins une protestation qu'une révolte... Il attend ma réponse, comme un ennemi.

— Ce que tu dis est peut-être vrai. Mais ta façon de le dire suffit à le rendre faux, absolument faux. Si cette vrai vie s'oppose à... l'autre, ce n'est pas ainsi, pas de cette façon pleine de désirs et de rancune.

— Quelle rancune ?

— Il y a ici de quoi lier un homme qui a derrière lui les preuves de force qui sont derrière toi, de quoi...

— Posséder les preuves de sa force, c'est pire...

— De quoi le lier pour toute sa vie, pour...

— Je compte sur toi pour m'en instruire par l'exemple !... »

Il a répondu avec une ironie presque haineuse. Nous nous taisons tous deux. Je voudrais soudain dire quelque chose qui nous rapproche ; j'ai peur, peur comme un enfant d'un pressentiment, de voir finir ainsi cette amitié, de quitter ainsi cet homme que j'ai aimé, que j'aime encore, malgré ce qu'il dit, malgré ce qu'il pense, et qui va mourir... Mais, une fois de plus, il est plus fort que moi. Il a posé sur mon bras sa main droite, et, avec une lenteur amicale il dit :

« Non, écoute. Je ne cherche pas à avoir raison. Je ne cherche pas à te convaincre. Je suis simplement loyal à l'égard de moi-même. J'ai vu souffrir beaucoup d'hommes, beaucoup. Parfois d'une façon abjecte. Parfois d'une façon terrible. Je ne suis pas un homme doux, mais il m'est arrivé d'avoir profondément pitié, de cette pitié qui serre la gorge. Eh bien ! quand je me suis retrouvé seul avec moi-même, cette pitié a toujours fini par se désagréger. La souffrance renforce l'absurdité de la vie. Elle ne l'attaque pas, elle la rend dérisoire. La vie de Klein appelle parfois en moi quelque chose comme... comme...

Ce n'est pas d'une recherche que vient son hésitation ; c'est d'une sorte de gêne. Mais il continue, me regardant dans les yeux : comme un certain rire. Comprends-tu ? il n'y a pas de compassion profonde pour ceux dont la vie n'a pas de sens. Vies murées. Le monde se reflète en elles grimaçant, comme dans une glace tordue. Peut-être montre-t-il là son véritable aspect. Peu importe : cet aspect-là, personne, personne, entends-tu ! ne peut le supporter. On peut vivre en acceptant l'absurde, on ne peut pas vivre dans l'absurde. Les gens qui veulent « lâcher la terre », s'aperçoivent qu'elle colle à leurs doigts. On ne la fuit pas, on ne la trouve pas de propos délibéré...

Et, martelant du poing son genou :

« On ne se défend qu'en créant. Borodine dit que ce qu'édifient seuls les hommes comme moi, ne peut durer. Qu'est-ce que cela peut faire ? Comme si ce qu'édifient les

hommes comme lui... Ah ! que je voudrais voir cette Chine, dans cinq ans !...

La durée ! Il s'agit bien de ça ! »

Nous nous taisons tous deux.

— Pourquoi n'es-tu pas parti plus tôt ?

Il cherche, et répond, regardant les insectes qui tournent autour de la lampe :

— Pourquoi partir, tant qu'on peut faire autrement ?

— Par prudence...

Il hausse les épaules, puis, après un nouveau silence :

« On ne vit pas selon ce qu'on pense de sa vie. »

Encore un silence.

« Et la bête se cramponne, quoi ! »

Il se tait. Un bruit singulier, indéfinissable, imprécis, venu je ne sais d'où, lointain et comme amorti, monte... Il commence à prêter l'oreille, lui aussi. Mais nous entendons le crépitement mou de pneus sur le gravier ; un cycliste vient d'entrer dans la cour. Un son net de pas monte vers nous. Précédé du boy, un courrier apporte deux plis.

Garine ouvre le premier et me le tend : *Toutes les troupes de Tcheng-Tioung-Ming et les corps de l'armée rouge qui ont gagné le front sont aux prises*. La bataille décisive commence.

Pendant que je lis, il ouvre le second, hausse l'épaule, le roule en boule et le jette. « Ça m'est égal, dit-il en français. Maintenant, ça m'est égal. Qu'ils s'arrangent. Tout ça... »

Le secrétaire s'en va. Nous entendons son pas qui s'éloigne, la grille qu'il referme. Mais Garine s'est ressaisi ; debout à la fenêtre, il l'appelle.

La porte, encore. Le secrétaire revient. Arrivé sous la fenêtre, il parle à Garine ; mais celui-ci tousse et je ne distingue pas les paroles.

Le secrétaire, de nouveau, s'en va. Garine marche de long en large, furieux maintenant.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien ! »

Bon. Ça se voit. Il ramasse la boule de papier, la plie et la lisse de la main droite, non sans peine, à cause de l'immobilité de son bras gauche. Puis, tourné vers moi :

« Descendons ! »

Il part, grommelant — pour lui-même ou pour moi ? — « Un coup à faire crever dix mille bonhommes ! » Comme je ne pose plus de questions, il se décide à ajouter, tout en descendant :

« Deux des nôtres, agents de la propagande, pris au moment même où ils approchaient d'un puits utilisé par l'armée, du cyanure dans leurs poches. Agents doubles. Présence injustifiable. N'ont rien raconté ; rien avoué. Et Nicolaïeff me dit qu'il reprendra demain l'interrogatoire. Abruti ! »

Il conduit lui-même l'auto, à toute vitesse ; le chauffeur dormait. Il ne dit pas un mot. Sa main droite seule tient le volant, et, par deux fois, il s'en faut de peu que nous ne nous jetions sur les maisons. Il ralentit, et me passe le volant ; puis, la tête immobile, enfoncée entre les épaules — les taches des joues plus creuses que jamais apparaissent lorsque nous croisons des lumières et disparaissent aussitôt — il semble m'avoir oublié.

Dans le couloir de la Sûreté, je distingue en passant de grandes affiches roses, dont j'entrevoyais les taches tout à l'heure dans les rues : c'est le décret affiché par nos soins. Lorsque nous arrivons, précédés du son rapide et militaire de nos talons, presque inquiétant dans ce silence, Nicolaïeff derrière son bureau, bonhomme, le dos appuyé au dossier de sa chaise, fixe ses yeux clairs de porc sur les deux prisonniers. Tous deux sont vêtus du costume de toile bleue des ouvriers du port. L'un porte des moustaches tombantes, fines, noires ; l'autre est un vieillard aux cheveux blancs en brosse, à la tête toute ronde animée par des yeux brillants.

Je commence à connaître ces heures nocturnes de la

Propagande et de la Sûreté, leur silence, l'odeur de fleurs sucrées, de boue et de pétrole de la nuit chaude, nos visages tirés, exténués, nos paupières collées, notre dos voûté, nos lèvres molles — et dans notre bouche, ce goût écœurant, fiévreux, de lendemain d'ivresse...

« As-tu des nouvelles de la bataille ? demande Garine en entrant.

— Rien. Ça continue...

— Et tes bonshommes ?

— Tu as vu le rapport. Je ne sais rien de plus. Rien encore, du moins. Impossible de leur tirer un mot. Ça viendra....

— Qui s'est porté garant d'eux ?

— N 72, d'après le rapport.

— A contrôler ! Si c'est exact, N 72 doit être ramené, envoyé d'urgence au tribunal spécial, et exécuté aussitôt après la condamnation.

— Tu sais que c'est un agent de premier ordre ?

Garine lève la tête.

« .... et qui a rendu souvent des services... Il est fidèle.

— Il n'aura plus à se donner la peine de l'être. Quant à ses services j'en ai marre. C'est compris, n'est-ce pas ? »

L'autre sourit et incline sa tête ensommeillée, semblable au poussah de porcelaine qu'il a posé ironiquement sur son bureau.

« A ceux-ci maintenant.

Je sors mon stylo de ma poche.

« Non, inutile d'écrire, ce ne sera pas long. Et Nicolaïeff notera les réponses.

« Qui vous a remis le poison ?

Le premier prisonnier, le plus jeune, commence une explication ridicule : il était chargé de remettre ce paquet à une personne dont il ne sait pas le nom, une femme qui devait le reconnaître à son signalement, mais...

Garine comprend à peu près ; cependant je traduis,

phrase à phrase. Le Chinois, comme s'il était poussé par un tic, pose sa main, à plat, sur les longs pinceaux de ses moustaches, la retire avec nervosité, voyant que son geste empêche d'entendre ; puis la remet. Nicolaïeff regarde la lampe entourée d'éphémères, fatigué, et fume. Les ventilateurs ne tournent pas ; la fumée monte, droite.

« Assez ! » dit Garine.

Il porte la main à sa ceinture.

« Bon ! je l'ai encore oublié !

Sans rien ajouter, il ouvre ma gaîne de sa main libre, en tire mon revolver et le pose sur le bureau, où les angles du métal brillent.

« Dis au premier, exactement : si, dans cinq minutes il n'a pas donné les renseignements qu'il nous doit, je lui fous une balle dans la tête, *moi*. »

Je traduis. Nicolaïeff a imperceptiblement haussé une épaule ; tous les indicateurs savent que Garine est un « grand chef » et son moyen est digne d'un enfant. Une minute... deux...

« Ah ! en voilà assez ! Qu'il réponde immédiatement !

— Tu as dit qu'il avait cinq minutes, dit Nicolaïeff, respectueux et ironique.

— Toi, fous-moi la paix, hein !

Il a pris le revolver sur le bureau. La main droite, en raison du poids de l'arme, est ferme : la gauche, qui sort de l'écharpe blanche, tremble. Une fois de plus je dis au Chinois de répondre. Il fait un geste d'impuissance.

La détonation. Le corps du Chinois ne bouge pas ; sur son visage, une expression intense de stupéfaction. Nicolaïeff a sauté et s'appuie au mur. Est-il blessé ?

Une seconde... Deux... Le Chinois s'effondre, mou, les jambes à demi pliées. Et le sang commence à couler.

« Mais, mais, balbutie Nicolaïeff, mais voyons, Garine ! Et... et le Tribunal... »

— *Fous-moi la paix !*

Le ton est tel que le gros homme, aussitôt, se tait. Il ne

sourit plus. Sa bouche s'est abaissée, accentuant ses bajoues. Ses grosses mains sont croisées sur sa poitrine dans un geste de vieille femme. Garine regarde le mur, devant lui ; du canon à demi abaissé, une fumée légère, transparente, monte.

« A l'autre, maintenant. Traduis à nouveau. »

Inutile. Terrorisé, le vieillard déjà parle, parle, et ses petits yeux s'agitent... Nicolaïeff a saisi un crayon et prend des notes d'une main tremblante.

« Tais-toi ! » dit Garine en cantonais. Puis se tournant vers moi :

« Préviens-le, avant d'aller plus loin, que s'il raconte des blagues, ça lui portera malheur....

— Il le voit bien.

— La peine de mort se perfectionne au besoin.

— Comment veux-tu que je lui dise cela ?

— Ah ! comme tu voudras ! »

(Comme c'est facile ! enfin, il comprend, en effet...)

Tandis que le prisonnier parle d'une voix haletante, regardant les fenêtres comme s'il voulait s'échapper, Nicolaïeff chasse, en soufflant, les éphémères morts qui tombent sur son papier.

L'homme a été payé par des agents de Tcheng Tioung Ming, cela est évident ; il a d'abord parlé rapidement, mais n'a rien dit d'essentiel ; puis, voyant le canon du revolver abaissé il a hésité. Soudain il se tait. Garine, à la limite de l'exaspération, le regarde.

« Et... si... si je dis tout, que me donnerez... ? »

Aussitôt il tombe, les bras en ailerons, et va rouler à un mètre. Furieux, Garine vient de le frapper d'un coup de poing à la mâchoire ; le poing encore fermé, il se mord les lèvres et s'assied sur le coin du bureau. « Ma blessure s'est rouverte. » Le prisonnier, par terre, fait le mort. « Demande-lui s'il a entendu parler de l'encens ! » Une fois de plus, je traduis. L'homme ouvre lentement les yeux, et,

sans se relever, parle impersonnellement sans s'adresser à l'un de nous, sans nous regarder :

« Ils étaient trois. Deux sont pris. L'un des deux est mort. L'autre est là. Le troisième est peut-être du côté du puits. »

Garine et moi regardons Nicolaïeff, qui devait remettre à demain la suite de l'interrogatoire. Il s'applique à ne manifester aucun sentiment : la bouche, les sourcils ne bougent pas. Mais les muscles des joues, rapidement, se contractent et se détendent, comme s'ils tremblaient. Il écrit, tandis que le prisonnier précise.

Nous voilà renseignés.

« C'est tout ?

— Oui.

— Si tu n'as pas tout dit...

— J'ai tout dit.

Il semble maintenant indifférent. Il ne peut plus rien faire pour se défendre. Que la fatalité dispose de lui...

Nicolaïeff sonne, nous montre un papier, puis le donne au planton.

« Un cycliste au bureau spécial du Télégraphe. Immédiatement ».

Il se tourne vers nous :

« Dans ces conditions-là.... dans ces conditions-là... Il y en a peut-être d'autres, tout de même... Alors... Garine... tu ne penses pas.... qu'il faudrait essayer un peu... à tout hasard ? »

Pour faire excuser sa terrible négligence, il est prêt, lui qui voulait faire remettre à demain la suite de cet interrogatoire, à faire torturer cet homme « à tout hasard »....

— On n'en sort pas, murmure Garine entre ses dents.

Puis à haute voix :

« Pour qu'il raconte des blagues et nous lance sur de fausses pistes... ? Il ne peut pas avoir de renseignements généraux. Dans le travail des puits, les agents ne sont

presque jamais plus de trois. Trois, tu entends ? Pas deux ! »

A son tour, il sonne (quatre fois). Deux soldats entrent et emmènent le prisonnier. Nicolaïeff, qui n'a pas répondu, écarte doucement de la main les éphémères qui tombent toujours sur le bureau comme s'il lissait son papier, avec un geste d'enfant sage.

Nous rencontrons dans le couloir, un planton du Commissariat de la Guerre, qui apporte une dépêche. Garine la prend et l'ouvre : les troupes de Tcheng commencent à plier.

L'escalier de la maison de Garine, noir, car la lampe qui l'éclairait est brisée. La nuit continue, dehors et dans mes nerfs... Mes paupières sont brûlantes, mais je n'ai pas sommeil. De légers frissons parcourent mon corps, comme si je commençais à être ivre : tandis que je pose lourdement mes pieds, cherchant de l'orteil chaque marche, mes paupières se ferment et je vois, avec un mélange de trouble et de bizarre lucidité, des images déformées : les deux prisonniers, le prisonnier mort (par terre), Nicolaïeff, le mariage grotesque dont parlait Garine, les raies des lumières de la rue, le visage déchiré de Klein, la tache des affiches roses... Je tressaille, comme si je m'éveillais en sursaut, lorsque j'entends la voix de Garine :

« Je ne peux pas m'habituer à cette obscurité ; elle me donne toujours l'impression d'être aveugle. »

Mais voici la lumière. Nous sommes de nouveau dans la petite pièce : les deux valises sont toujours là.

« C'est tout ce que tu emportes ?

— Pour quelques mois, c'est bien suffisant...

A peine a-t-il écouté ce que je lui ai dit. Il prête l'oreille à une rumeur très faible qui emplit toute la maison, et qui m'intriguait avant notre départ.

« Entends-tu ?

— Oui... J'entendais déjà ce bruit...

— D'où crois-tu qu'il vienne ?

— Ecoute...

Il y a dans cette rumeur étouffée, lointaine, mécanique, quelque chose de mystérieux. C'est un grincement assourdi comme celui des rongeurs, mais régulier, et d'où sortent par intermittence, bulles dans une eau trouble, des sons semblables aux craquements du bois, qui se prolongent un instant ainsi que tous les sons dans l'obscurité et se perdent dans ce grincement constant qui semble venir à la fois de la cave et de l'horizon. — Garine s'est arrêté, inquiet, respirant à peine, les épaules serrées, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Un craquement de ses chaussures éteint brutalement sons et rumeurs qui, après quelques secondes, reparaissent comme une lueur très faible, montent et retrouvent leur intensité lointaine et inexplicable. Enfin, son corps se détend ; il fait un geste d'indifférence, et se couche sur le lit de bois :

« En attendant, veux-tu du café ?

— Non, merci. Tu ferais mieux de prendre de la quinine et de changer ton pansement.

— Ça viendra en son temps...

Il regarde ses valises :

« Trois mois, six peut-être ?...

Toujours soucieux, il mord l'intérieur de ses joues.

« Enfin, quoi ce ne serait pas non plus très intelligent de rester ici, faute de partir à temps... »

En disant : rester, il n'a pas voulu dire : demeurer, mais : mourir.

« Mon vieil ami Nicolaïeff insinue qu'il est déjà bien tard... »

Jusqu'ici, il a parlé pour lui-même. Le son de sa voix change, il hausse une fois de plus l'épaule droite.

— Quel abruti ! Si je n'étais pas retourné là-bas, cette nuit... Par qui Borodine pourra-t-il me remplacer ? Pour le service de la Propagande aux sections, par Chen, mais pour les autres ? Avec quelques gaillards comme Nicolaïeff, —

discipliné, très discipliné — ça pourrait mal finir... Klein est mort... Dans quel état trouverai-je tout cela, quand je reviendrai ?... Il suffit d'une gaffe de la Sûreté pour me faire rentrer dans cette vie de Canton comme dans mon veston, et pourtant, en ce moment, il me semble que je suis déjà parti. Allons ! si je claquais en mer, on pourrait coller sur le sac une belle étiquette... »

Ses lèvres sont plus minces encore qu'elles ne l'étaient tout à l'heure, et ses yeux sont fermés. L'ombre de son nez, qui, ainsi, semble très proéminent, se mêle au cerne de l'œil gauche. Il est laid, de la laideur inquiétante et aiguë des morts.

« Dire que lorsque je suis arrivé ici, au temps de Lambert, Canton était une république de comédie ! Et, aujourd'hui, l'Angleterre ! Vaincre une ville. Abattre une ville ; la ville est ce qu'il y a de plus social au monde, l'emblême même de la société : il y en a une au moins que les pouilleux cantonais sont en train de mettre dans un bel état ! Ce décret... L'effort de tous les hommes qui ont fait de Hong-Kong un poing fermé est enfin... » Il abaisse le pied et se penche en avant, comme s'il écrasait quelque chose, lentement, lourdement. En même temps qu'il redresse le buste, il sort de sa poche un petit miroir rond à dos de celluloïd et regarde son visage (c'est la première fois...)

« Je crois qu'il est temps...

« Ç'aurait été vraiment trop bête de mourir comme un vague colon. Si les hommes comme moi ne sont pas assassinés, qui le sera ? »

Le ton de sa voix est étrange, différent de celui que je connais. Quelque chose, dans tout ce qu'il dit, me met mal à l'aise, m'inquiète... Il reprend :

« Que diable vais-je pouvoir faire en Europe ?

— Tu te reposeras. Ce ne sera pas trop tôt.

— Comment veux-tu que je me repose ? Sans doute irai-je à Moscou... Je me méfie des méthodes de l'Interna-

tionale, mais il faut voir... Dans six jours, Shanghaï ; ensuite, le bateau norvégien, et l'impression de descendre dans la loge du concierge. Je serai suivi par deux agents au moins, ce qui est toujours honorable. Pourvu que je ne retrouve pas en morceaux tout ce que j'ai fait, quand je reviendrai ! Borodine a beaucoup de force, mais aussi parfois beaucoup de maladresse...

« C'est dans deux ans que la Chine sera intéressante, quand nous devrons lutter contre ceux que nous formons, et dont le désir le plus vif sera de nous faire basculer !... Nous n'y sommes pas... Que penserai-je de tout cela, en Europe ? On ne va jamais où l'on voudrait aller...

— Où diable voudrais-tu donc aller ?

— En Angleterre. Maintenant je sais ce que c'est que l'Empire. Une tenace, une constante violence. Diriger. Déterminer. Contraindre. La vie est là... »

Et je comprends soudain pourquoi ses paroles me déconcertent : ce n'est pas moi qu'il veut convaincre. Il ne croit pas ce qu'il dit et il s'efforce, de tous ses nerfs irrités, de se croire, de se persuader... Sait-il qu'il est perdu, craint-il de l'être, ne sait-il rien ? Devant la mort certaine, une exaspération désolée naît en moi de ses affirmations, de ses espoirs. J'ai envie de lui dire : « Assez, assez ! Tu vas mourir. » Une tentation furieuse monte, que suffisent pourtant à refouler sa présence et une impossibilité physique. La maladie a creusé à tel point son visage que je n'ai besoin d'aucun effort pour l'imaginer mort. Et, malgré moi, j'ai la sensation que si je lui parlais de la mort j'imposerais à son regard cette image, ces traits plus tirés encore, dont je ne puis me délivrer. Il me semble aussi qu'il y aurait dans mes paroles quelque chose de dangereux, comme si sa mort, connue de lui, devenait par moi certaine... Lui, depuis un moment, s'est tu. Et, dans ce nouveau silence, nous retrouvons le bruit singulier qui nous intriguait tout à l'heure. Ce n'est plus une rumeur, mais un bruit fait de secousses successives, très éloignées ou très

assourdies, un bruit de rêve ; il semble que l'on frappe le sol, au loin, avec de lourds objets entourés de feutre. Et les sons plus clairs, analogues tout à l'heure à ceux des bois qui craquent, deviennent métalliques et font songer au grondement confus d'une forge, dominé par les coups musicaux des marteaux...

De nouveau, à ces bruits entremêlés se joint celui des pneus rebondissant sur le gravier. Un cadet monte, précédé d'un boy. Il apporte la réponse de l'officier télégraphiste. Le bruit, quoique lointain, emplit la chambre...

« Entends-tu ? demande Garine au boy.

— Oui, Monsieur le Commissaire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Sais pas, Monsieur le Commissaire. »

Le cadet hoche la tête :

— « C'est l'armée, camarade Garine...

Garine lève les yeux.

L'arrière-garde de l'armée rouge qui monte en ligne... »

Garine respire profondément, puis lit les dépêches et me les tend :

« Troisième agent pris. Porteur huit cents grammes cyanure.

Ennemi en débâcle. Plusieurs régiments préparés par Propagande passés à nous. Quartier-général désorganisé. Artillerie et approvisionnements entre nos mains. Cavalerie rouge poursuit Tcheng en fuite.

Il signe l'accusé de réception, et le rend au cadet qui s'en va, toujours précédé du boy.

« Il ne verra plus ma signature, pendant quelque temps... Les troupes de Tcheng en charpie... Avant un an, Shanghaï... »

Le grondement affaibli des troupes s'approche ou s'éloigne, avec le vent chaud. Nous reconnaissons maintenant le grincement des tracteurs, l'ébranlement confus de la terre sous le pas martelé des hommes, et, par instants, dans une étouffante bouffée, les sabots des chevaux et l'écho des

essieux de canons qui sonnent. Une exaltation confuse pénètre en lui avec ce lointain tumulte... De la joie ?

« Je ne te verrai guère, demain matin, parmi tous ces imbéciles qui viendront m'accompagner...

Lentement, mordant sa lèvre inférieure, il sort de l'écharpe son bras blessé, et le lève. Nous nous étreignons. Une tristesse inconnue naît en moi, profonde, désespérée, appelée par tout ce qu'il y a là de vain, par cette mort présente... Lorsque la lumière, de nouveau, frappe nos visages, il me regarde. Je cherche dans ses yeux la joie que j'ai cru voir ; mais il n'y a rien de semblable, rien qu'une dure et pourtant fraternelle gravité.

ANDRÉ MALRAUX

FIN

J'admire qu'il y ait une Fête-Dieu. Faites sonner ces deux mots ; le langage est plein d'idées, et c'est déjà penser fort avant, que savoir ce qu'on dit. La théologie abstraite veut que toute fête soit de Dieu ; mais l'esprit réel a d'autres mouvements ; il se replie sur soi et se déplie. Il y a des fêtes de réflexion et de refus, comme sont la Toussaint et Noël ; le signe humain est alors le grand signe. Et, même à Pâques, il faut que la foi soutienne les signes de nature. Mais en ce temps-ci on peut se fier au monde ; le corps humain ne sent plus l'attaque de l'air. En nos climats cette saison de clémence n'est pas longue ; elle n'en est que mieux sentie. En tout temps on peut croire que le monde est bon pour nous et d'accord avec nous ; mais il faut s'y mettre, et rassembler toute l'espérance ; au lieu que maintenant l'abondance des fleurs fait une preuve éclatante. Nature elle-même jette des pétales de roses sur nos chemins. Ces tapis odorants, ces fleurs lancées, et ces petits Saint-Jean tout nus, ce n'est point l'annonce de ce qui sera, c'est la célébration de ce qui est. L'ancien Dieu, le dieu de puissance, règne seul sur ces journées.

Cette fête-ci est une fête solaire. Flammarion avait coutume de célébrer le solstice d'été, dans la nuit la plus courte, où l'on peut suivre, le long de l'horizon septentrional, une continuelle aurore du soir au matin. La piété populaire est astronomique aussi. Elle reconnaît la source de toute puissance en ce soleil, que Platon nommait bien le dieu des choses sensibles, mais que j'aimerais encore mieux nommer le dieu des choses telles qu'elles sont. Le feu, le végétal, l'animal, le vent, le torrent, tout est soleil ; et ce même soleil, qui anime ces choses, est aussi celui qui nous les

montre. Comme moucherons dansant dans le rayon, nous célébrons cette gloire, ou plutôt elle se célèbre elle-même en nous. J'ai lu qu'il y a des infusoires qui se tournent toujours face au rayon ; il semble qu'en ces êtres simples il n'y ait point d'équilibre si un côté du corps ne reçoit point autant de lumière que l'autre. Or nous autres, plus compliqués, nous nous tournons pourtant et retournons de même, et nous rôtissons à contentement. Ainsi c'est le soleil même qui déroule nos cortèges, comme il déplie nos roses. En danses et chants nous fleurissons. C'est le moment païen.

L'autre moment est chrétien. Platon, qui mit tout en ordre, sut nommer aussi le Bien, qui est le dieu des choses telles qu'elles devraient être. Même, par une fulgurante anticipation, il a mis le Juste en croix, voulant faire entendre que cet autre dieu n'a point de puissance, et qu'il faut l'aider ; oui, porter cet enfant d'un bord à l'autre de la nouvelle journée comme fit Christophe. Et voilà une autre manière de servir, qui est à grands cris méprisée. Au contraire, servir les choses telles qu'elles sont, et les adorer telles qu'elles sont, et se tourner face à la puissance, de façon à bien se rôtir également des deux côtés, comme l'infusoire, c'est la règle du courtisan ; et c'est une comédie admirable de voir comme il se tourne d'un prompt mouvement, pour une lumière qui s'éteint, pour une autre qui s'allume. Etrange remarque, que pourtant tout le monde fait ; ce qui est beau dans les fleurs n'est point beau dans l'homme. Le dieu des choses telles qu'elles sont mérite précaution ; c'est tout ce qu'on en peut dire ; mais respect, non pas. On pourrait dire que l'ancienne religion se meurt, et que la nouvelle vient à peine de naître. J'aimerais mieux dire que ce fut toujours ainsi ; que toujours la puissance est sur le point d'obtenir respect, mais que jamais elle n'y parvient, par cette rumeur étonnante, et qui revient toujours, d'un dieu faible et nu, d'un dieu des choses telles qu'elles devraient être.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Au centenaire de Taine.

A quelques heures d'intervalle, M. Taine et M. Poincaré ont été plébiscités ; les résultats du centenaire ont été heureux pour l'un comme l'étaient pour l'autre les résultats des élections. Les bonnes valeurs bourgeoises sont en hausse.

J'ai été seulement un peu surpris de voir le Taine critique coté, par certains, à quelques points plus haut que le Taine historien, ou philosophe de l'histoire, ou *in historia orator*, comme on voudra, — enfin l'auteur des *Origines*. A la cérémonie de la Sorbonne, l'historien a dû être, pour des raisons de prudence, confié au représentant du gouvernement, de même que la nomination des instituteurs n'appartient pas aux autorités universitaires, mais au préfet. Comme ce représentant du gouvernement se trouvait être un normalien et un lettré, cela s'est très bien passé, et M. Herriot a pu louer en Taine le critique sévère de l'ancienne monarchie et de l'Empire.

Sur le critique littéraire, M. Paul Hazard a apporté une étude où il a paru reprocher à certains critiques d'aujourd'hui de juger cette partie de l'œuvre tainienne « singulièrement périmée ». Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas de votre serviteur, et en effet j'ai trouvé les deux mots dans mon article de la *Revue de Paris*. Mais je les appliquais uniquement à l'interprétation de Racine donnée par Taine. Et je crois bien que je n'avais pas tort. Le *Racine* de Taine piétine avec lourdeur tout ce qu'il y a pour nous de vivant et d'innombrable dans l'épithète racinien. C'est du Schlegel mis en beau français, en discours et en images. M. Hazard cite avec admiration la phrase célèbre de Taine où la critique est sommée de découvrir, d'établir et de mettre en discours l'analogie qui existe entre une tragédie de Racine et une charmille de Versailles. Soit. Mais si c'est tant

mieux pour la charmille, élevée à une dignité éminente, hantée par des couples de raisonnements comme autrefois par des couples d'amoureux, il en résulte un dommage pour la tragédie, dont risque d'échapper le meilleur, l'original, l'humain. En pleine forêt du Congo, Gide, dont les traditions exigeaient qu'il y reçut le *Temps*, s'émouvait de lire ces lignes de M. Souday sur *Britannicus*. « Certes c'est très bien fait, très bien écrit, mais de ce style oratoire et académique que Taine a défini avec force ». En protestant contre M. Souday, c'est contre Taine que Gide protestait. Et avec raison. Système ! Cependant malgré le système le *Balzac* et le *Saint-Simon* de Taine sont de premier ordre, alors que le *Racine* reste, je le maintiens, périmé. Il y en a peut-être une raison.

On n'a pas assez remarqué que Taine a été chez nous le premier des grands critiques nettement européens : maitre des trois littératures française, anglaise et allemande il pouvait passer avec compétence d'un registre à l'autre, comparer et classer. Et déjà le *La Fontaine* qui classe de manière précise, autoritaire et distante le fabuliste et sa poésie, sa Champagne, à une place géographique, est écrit d'un point de vue plus européen que français. De la Champagne et de l'Ile-de-France, Taine ne dit pas : *Notre pays*, — mais *ce pays*, comme un parlementaire. Et les *Origines* seront bien la psychologie de *ce pays*. Il y a toujours eu chez Taine un candidat à l'émigration intellectuelle. Bonne préparation à une critique européenne (lisez l'ouvrage de Baldensperger sur la *Littérature de l'Emigration*). Mais condition fâcheuse pour parler profondément de Racine et surtout de Boileau, c'est-à-dire du coin réservé de la littérature française, et de ce qu'on emporte le moins à la semelle de ses souliers.

Critique européen, Sainte-Beuve, lui, ne l'est pas pour un liard. Il ne dit pas *ce pays*. Il a à peine l'air de se douter qu'il y en ait un autre. Mais comme il le connaît ! Il est le critique de Racine, le critique chez Racine, et aussi, et plus encore, chez Boileau ! Quand Taine parle de Boileau avec mépris, Sainte-Beuve sait bien le renvoyer, ainsi que fait la Vénitienne de Rousseau, à la *matematica !* La marchande d'herbes d'Athènes (la marchande de ciguë de *Mes Poisons*) reconnaît l'accent du philosophe Théophraste.

Comme il m'arrivait de comparer *Port-Royal* et l'*Histoire de la Littérature Anglaise*, M. Souday s'est déclaré surpris. Le sujet de Taine, dit-il, est un grand sujet qu'on peut et qu'on doit indéfiniment travailler et refaire. Mais le petit coin de *Port-Royal*, sujet restreint, est épuisé tout naturellement par une œuvre comme celle de Sainte-Beuve. Quelle bizarre façon de considérer le grand et le petit, lui dirai-je à mon tour ! Le sujet de *Port-Royal* pouvait être avant Sainte-Beuve un petit sujet, comme la Prusse était un petit Etat avant Frédéric II. Mais Sainte-Beuve l'a fait et l'a laissé grand sujet, si nous l'appelons grand par ce qu'il contient, comme la cassette d'Harpagon. Ce qu'il contient, depuis Sainte-Beuve, ce n'est rien moins que le XVII[e] siècle français, ou plutôt l'*Acropole* du XVII[e] siècle. Dire que Sainte-Beuve a découragé ses successeurs, cela ne signifie pas du tout qu'il n'y ait pas à revenir sur Port-Royal, de même qu'il n'y a pas, après la grosse thèse de M. Braesch sur le 10 août, à revenir sur le détail de ces vingt-quatre heures de la vie de Paris. Bien au contraire, au point de vue politique et théologique des affaires jansénistes, le *Port-Royal* serait à refaire par des professionnels de l'histoire religieuse. Mais pour ce qui est de l'essentiel de Port-Royal, c'est-à-dire des jugements critiques sur les hommes et les choses du XVII[e] siècle, sur Montaigne, Saint-Cyran, Pascal, Nicole, Racine, Sainte-Beuve représente une manière classique, comme La Bruyère ou de Voltaire : manière de désigner l'essentiel, sans appuyer à l'excès, et en condamnant d'office tout successeur à la seconde cuvée. Au contraire si l'on peut adresser des éloges à l'*Histoire de la Littérature Anglaise*, il ne semble pas qu'elle ait droit à celui-là. Taine n'a pas marqué sur Shakespeare comme Sainte-Beuve sur Pascal. Voilà tout.

Sincérité et Vérité.

A propos de ce même centenaire, il est une question à laquelle on a fait allusion sans trop insister. Taine a pris toutes les mesures qu'il a pu pour qu'aucune part de sa correspondance qui touchât si peu que ce soit à sa vie privée (qu'on sait d'ailleurs avoir été si digne) ne fût publiée. D'une manière générale il entendit séparer très nettement en lui et pour autrui

l'écrivain et l'homme. Ce grand architecte a su élever un mur Guilloutet qui demeure solide, et où personne n'a encore eu l'indiscrétion de percer la moindre fenêtre, à plus forte raison de violer les défenses inscrites au mur des petites villes.

Certains l'ont nettement blâmé. M. Lucien Descaves a déclaré que, ne fût-ce que pour cela, il ne méritait qu'un buste au lieu d'une statue. Sur quoi M. Abel Hermant s'est indigné, a proclamé le droit de l'écrivain à la concession perpétuelle du mur Guilloutet, et a prononcé à l'adresse de ceux qui regrettaient que, du fait de ces défenses, ils ne connussent pas suffisamment M. Taine, le gros mot de muflerie.

M. Abel Hermant me rappelle ce grand industriel d'une comédie de Mirbeau qui se déclarait toujours prêt à défendre les sublimes conquêtes de la Révolution contre les insatiables appétits des pauvres. L'auteur de la *Carrière*, de *M. de Courpière*, des *Confidences d'une Biche*, n'entend pas que le droit de regard s'exerce ailleurs que sur le monde où lui-même a porté le sien. « Ne tirez plus, je suis ministre ! » criait Odilon Barrot aux insurgés de 1848.

Sainte-Beuve et Taine ont reconnu pareillement et exploité intelligemment en critiques les particularités, anecdotes, petits faits, tout ce qui individualise un écrivain. Les petits faits, il faut bien aller les chercher dans la vie privée. Si on avait à opter entre la découverte de lettres d'amour de Racine et une copie de l'historiographie officielle dont le manuscrit fut brûlé chez Valincour, serions-nous des « mufles » pour choisir sans hésitation les premières ? Vous me direz qu'ici la dimension du temps intervient et change tout. Le XVIIe siècle n'est pas le XIXe. Racine n'a plus d'ayants-droit. Oui, mais c'est bien compliqué. Devant l'article de M. Descaves et les exigences de ceux qui aiment à être renseignés sur la vie des écrivains qu'ils lisent, M. Hermant a manifesté des appréhensions pour son propre centenaire. Le rassurerait-on suffisamment en lui certifiant que les petits faits et les correspondances intimes ne viendront pour lui qu'au troisième centenaire ? Combien de temps faut-il pour que la muflerie fasse place à la légitime information ?

Ce n'est pas manquer de respect à M. Taine que de trouver que la mémoire de Sainte-Beuve demeure plus vivante que la

sienne. Et la critique de Sainte-Beuve aussi est plus vivante. Et sa phrase est plus vivante. La vie chez lui et par lui affleure partout. Devant lui on songe à une vallée humide et verte, devant Taine à un plateau crayeux. Moralement Taine vaut mieux. Psychologiquement il vaut moins. Pour reprendre le mot, académique depuis peu, de M. Hermant, on est en droit de considérer l'impression du *Livre d'Amour* comme la plus grande muflerie de la littérature française. Respectons M. Taine, qui s'est voulu si exactement aux antipodes de cette muflerie. Louons-le d'avoir été un gentleman pendant sa vie, et même de le rester après sa mort. L'auteur de *Mes Poisons* est beaucoup moins *gentleman*, mais il nous laisse plus de témoignages sur l'homme et sur la vie. Ce carabin a eu le courage de son métier. Il a légué son corps aux confrères carabins pour l'amphithéâtre. J'entends le Sainte-Beuve profond, le génie obscur qui le contraignait malgré lui à sa mission. Il y avait par-dessus celui-là un Sainte-Beuve officiel et superficiel, le sénateur ou l'aspirant-sénateur, auquel on doit par exemple l'étrange article (Brousson ici avait tout-à-fait raison) sur le *Journal* de l'abbé Le Dieu.

Encore une fois je ne conclus pas. C'est une question ouverte, et qui ne comporte pas de point final. La différence, ou la limite, ou l'harmonie, ou l'accord, ou le contraste de la vie publique et de la vie secrète, voilà le problème central de la psychologie, de la critique, de la morale. Là-dessus il faudrait ou ne rien dire ou bien écrire un volume, au bout duquel on verrait qu'on n'a presque rien dit.

La Contre-partie.

Qu'on n'a rien dit, parce qu'il faut distinguer entre résoudre un problème et vivre un problème. Le premier se passe dans le plan, le second dans le volume, qui implique une infinité de plans.

L'affaire de Gide est de vivre des problèmes et de se débattre contre le malentendu, contre l'exigence de ceux qui lui demandent d'en résoudre, et de ceux qui, pour discuter sur quelque chose de maniable et de précis, lui imputent des solutions de problème, ou des résolutions tout court.

« Depuis des années, écrit Roger Martin du Gard, il y a en circulation une certaine caricature d'André Gide, qui, à la longue, a pris, dans la plupart des esprits, plus de réalité, un contour plus net, que sa figure vraie. » Et Roger Martin du Gard déclare que le vrai Gide n'est connu que de ses vrais amis.

Mais on n'écrit pas pour ses amis. On écrit pour des lecteurs. Etre jugé sur le plan du lecteur moyen, du critique moyen, c'est un risque nécessaire de l'écrivain, c'est sa destinée. Le lecteur ne se fait pas d'un auteur une représentation vraie, mais une représentation commode. Il ramène une vie complexe, pleine de contradictions et de richesse, à un ordre logique, explicatif, montrable. Bien des pages de Massis sur Gide reprennent une vérité si on les affecte de l'exposant *Als ob*. Tout se passe comme si... Le *comme si* est d'ailleurs, selon Henri Poincaré, toute la science.

Je dis représentation commode. D'autres diront représentation tendancieuse. Roger Martin du Gard parle de caricature. Mais une bonne caricature nous donne un document aussi utile qu'un mauvais portrait. Sur le règne de Louis-Philippe, Daumier vaut Guizot. L'auteur des *Caves* et des *Monnayeurs* n'est-il pas lui-même un de nos meilleurs romanciers caricaturistes ? Nous en revenons au privilège de l'homme de lettres tel que le revendique naïvement M. Hermant. *Patere legem quem ipse tuleris*. Les caricatures, même les plus absurdes, les plus grossières, apportent à l'homme intelligent des renseignements sur lui. Il y a un art de tourner la déformation en information.

En droit, personne plus que Gide ne serait fondé à se plaindre de cette substitution de la caricature au portrait, non parce qu'il est plus caricaturé que d'autres (Valéry, qui d'ailleurs s'en moque, a été bien plus étrangement travesti), mais parce que, entre ceux qui depuis Rousseau ont assumé la redoutable fonction d'une vie intérieure à moitié publique, nul n'a moins truqué que lui. Il serait juste qu'on lui rendît la pareille, qu'on ne le truquât pas en caricature. Mais si l'on était toujours juste envers nous, la vie passerait facile et fade, sans problèmes, sans tragédie. N'oublions jamais la règle d'or : on n'a droit à rien !

Ceux que Roger Martin du Gard appelle les caricaturistes, je

les comprends. Il n'est même pas impossible que j'en aie été. Le malentendu entre eux et Gide, entre eux et leur objet, c'est qu'ils croient à cet objet, parce qu'ils ont besoin d'un objet. Et Gide leur dit : mais non, vous vous trompez, il n'y a pas d'objet. S'il y en avait un cela se saurait, c'est-à-dire que je serais le premier à le voir. Eh bien je ne le vois pas. Il se passe quelque chose chez moi. Il passe quelqu'un chez moi, je suis même très attentif à ces passages, qui représentent pour moi l'important. Mais dans ce mot : il passe quelqu'un chez moi, — l'essentiel c'est : *Il passe*, et c'est : *Quelqu'un*. *Moi* ne forme, du moins à ma connaissance, qu'une toile de fond, ou un lieu neutre, conventionnel, comme un vestibule de tragédie. « Ce n'est pas à moi-même que je m'intéresse, mais au conflit de certaines idées dont mon âme n'est que le théâtre et où je fais fonction moins d'auteur que de spectateur, de témoin. » Voilà ce que vous devez chercher dans mes livres, voilà pourquoi j'écris des romans, la meilleure façon d'animer des idées. Exception faite pour *Si le grain ne meurt*, le *Je*, dont j'use la moitié du temps, ne fonctionne que comme un commutateur, pour donner, ou retirer, ou distribuer un certain éclairage sur des êtres et des choses auxquels je m'intéresse, mais qui ne sont pas moi.

Dès lors, à la représentation commode que le lecteur se fait de Gide, et qui consiste à lui attribuer un être profond et logique, une méthode de conquête, un plan d'influence et d'extension, est-ce qu'une autre représentation commode ne s'oppose pas, celle de Gide et de ses amis ? La première réalise une unité en partie artificielle, la seconde une multiplicité qui ne l'est sans doute pas moins. La première est une hypothèse de critique sur l'auteur, la seconde une hypothèse de l'auteur sur lui-même, et je demande à réfléchir avant de choisir celle-ci. Hypothèses données dans le métier du critique et dans le métier de l'auteur. Deux manières de voir s'affrontent parce qu'il y a deux manières d'être, ou plutôt deux manières de faire.

Il y a l'être qu'on est, il y a l'être qu'on veut être, il y a l'être qu'on paraît, il y a l'être qu'on veut paraître. De l'être qu'on paraît, est-il vrai, Gide, que les autres seuls soient responsables ?

Droite et Gauche.

Après avoir lu ce gros volume de témoignages sur Gide publié par le *Capitole*, il me semble que Gide est pris entre ceux qui trouvent qu'il en dit trop (côté Massis) et ceux qui pensent qu'il n'en dit pas assez (côté Montherlant). Au fond, c'est très normal. Le public de Gide, massé sur l'hémicycle derrière ses chefs de groupe, comporte une droite et une gauche. Gide est un homme de gauche. Toute sa nature le porte à gauche. Mais on ne gouverne, on ne réalise que dans un mouvement de conversion à droite. La production est à droite. Si Massis figure devant le ministère la droite d'opposition, lisez dans le *Capitole* le discours d'un représentant de la droite gouvernementale, M. Lucien Maury : *Le Bon sens dans l'œuvre d'André Gide*. « Gide sait le prix du bon sens ; il sait qu'une grande partie de l'art littéraire contemporain est caduque pour ne posséder aucun bon sens. Quelqu'un lui ayant un jour, dans la conversation, décoché un certificat de bon sens, Gide, bien loin de s'en offenser, témoigna d'un acquiescement satisfait. » A gauche, la parole est à M. de Montherlant pour une déclaration. L'honorable littérateur estime qu'en ne donnant pas dans *Corydon* « un monument » (*interruptions spirituelles sur un certain nombre de bancs*), M. Gide a fait à la droite de fâcheuses concessions. Heureusement « *Si le grain ne meurt* a réparé cela. Ce livre est important dans notre littérature par ce qu'il apporte de nouveau ; important dans l'œuvre de Gide, qui enfin s'y montre direct. Maintenant on est tout à fait à l'aise pour lui serrer la main. » M. de Montherlant et son groupe voteront donc pour le gouvernement.

M. de Montherlant. — « Gide a soutenu que l'art avait besoin d'hypocrisie. Je l'accorde, si l'on m'accorde que la proposition contraire est vraie aussi. »

M. le Président du Conseil. — Je l'ai toujours dit ! (*Exclamations*).

M. Henri Béraud. — Comme l'Auvergnat, qui a son dit et son dédit !

M. Albert Thibaudet. — Pourquoi pas le Normand ? Pour une année où il y a des pommes...

M. Henri Massis. — Vous ne nous étonnez pas ! L'anarchie morale conduit à l'anarchie logique.

M. de Montherlant. — On fera faire un beau pas à l'art en le traitant sans hypocrisie.

M. Julien Benda. — Un pas de clerc. Votre épaisseur de belphégorisme est insondable.

M. de Montherlant. — « Voyez ce qu'il a gagné, déjà, à l'impudeur de ces dernières années. »

Plusieurs voix à droite. — Vous n'êtes pas difficile ! — C'est honteux ! — A l'ordre !

M. de Montherlant. — « Et quand l'art aurait besoin d'hypocrisie, la vie, notre vie, ma vie, tellement plus importante que l'art...

M. Fernand Vandérem. — C'est une opinion strictement personnelle.

M. de Montherlant. — « ... a grand besoin d'un peu de franchise. On s'assemble pour faire la paix entre les peuples. Quand l'élite internationale s'assemblera-t-elle pour travailler à la paix des âmes, en révisant les prohibitions morales et en condamnant celles qui sont immotivées ? »

Cette autre conférence de Genève, où M. de Montherlant tiendrait une place comme celle de M. Loucheur à la Conférence Economique, est fraîchement accueillie sur les bancs de la droite. Elle est loin de recueillir à gauche un acquiescement unanime. Gide la trouve prématurée, et murmure la prière familière aux Présidents : « Seigneur, préservez-moi de mes amis. »

Les termes de droite et de gauche, que nous empruntons à la politique, rejetons-les au creuset. Effaçons nos exercices au tableau. Je crois d'ailleurs qu'au dessus de la droite et de la gauche politiques, littéraires, sociales, il y a une droite et une gauche pures, des schèmes de mouvement, qui, pour une pensée entraînée, doivent devenir aussi spontanés que ceux d'un chauffeur à son volant. Ces mouvements, personne mieux que Gide ne nous aide à les repérer, et personne ne les éprouve avec plus d'intimité que lui. Mouvements... Le rôle précieux de l'auteur des *Faux-Monnayeurs*, ce n'est pas d'avoir gagné une partie, c'est d'avoir battu les cartes pour un jeu nouveau.

ALBERT THIBAUDET

SPECTACLES

SIEGFRIED, à la Comédie des Champs-Elysées. — QUAND LA CHAIR SUCCOMBE, avec Jannings. — POUDRE D'OR, à la Comédie Française. — CONTRE LE COCKTAIL.

Je ne suis pas exactement de l'avis de Benjamin Crémieux, et je le regrette ; d'abord parce que M. Crémieux est un critique qui vaut mieux que moi ; ensuite parce que j'aurai l'air de contredire des éloges, et d'aimer moins Giraudoux ; je crois pourtant l'aimer autant, peut-être plus que M. Crémieux ; au lieu de lui donner des éloges de même poids qu'à M. Béraud, par exemple, je crois que la valeur de Giraudoux est à celle de Béraud comme cent mille est à un. Toutes mes objections, si j'en fais, sont de celles qui ne s'adressent qu'aux œuvres de premier rang.

Le sujet du roman de *Siegfried et le Limousin*, dont l'action ne servait que de prétexte, c'était un parallèle entre la France et l'Allemagne. La pièce n'a pas le même centre d'intérêt que le roman : c'est l'homme sans mémoire qui fait presque tout le sujet ; comme l'action se passe à Gotha, il était aussi inévitable que Siegfried prît dans le héros de Giraudoux le pas sur le Limousin. Ces modifications ont rendu purement épisodiques certains personnages comme l'honnête professeur de philologie, et même le comte Zelten. Ces transformations, il était indispensable qu'elles fussent profondes, et inévitable qu'elles fussent incomplètes : c'est le sort de toute adaptation. Mais le gros problème était l'adaptation du talent de Giraudoux au théâtre : c'est là-dessus que chacun s'interroge et interroge le critique.

L'évidence voulait (et l'expérience l'a prouvé) que cette œuvre ne fût pas du théâtre : pas de progression d'effet ; le quatrième acte, où déjà Siegfried-Forestier se connaît et a choisi, est

moins captivant que les précédents ; mais bien plus : *à peine s'il est question de l'action dans la pièce.* Quand quelqu'un entre ou sort, on fait quelque allusion à ce qui se passe, puis tout redevient leçon ou conversation. Mais j'ai déjà dit plus d'une fois que je n'aime guère le théâtre théâtral, et les précédentes observations veulent définir la pièce, non la critiquer. Quant à m'écrier : « Voici la formule nouvelle du théâtre », encore bien moins. D'abord, le petit peu d'intrigue qui reste a déjà servi autre part : l'un des personnages fait remarquer qu'il y a une *croix de ma mère*, et qu'on la met dès le début pour varier un peu ; il y a aussi, mais amené sans précaution narquoise, un *petit chien à son pépère*, qui est la seule faute de goût de la pièce. Et nous avons déjà, en France, Marivaux. *Siegfried* est un marivaudage des rapports franco-allemands. Mais Marivaux tient à l'intrigue ? — Faites jouer le *Neveu de Rameau*, ou la *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt* : vous y retrouverez les mêmes effets. Et sans faire tant d'efforts, rappelez-vous certaines pièces jouées ces derniers mois à Paris, et dites si la formule de G. Bernard Shaw n'est pas bien proche de celle de Giraudoux.

— Mais Bernard Shaw n'a pas de formules ; c'est un plaisant qui fait tout ce qui lui passe par la tête, et l'habitant des Iles Britanniques qui a le plus d'esprit.

— Nous voilà justement au centre de la question ; Giraudoux me semble l'homme de France qui a le plus d'esprit.

D'autres montreront plus de verve comique ou sauront être plus méchants ; beaucoup d'autres sauront mieux construire une œuvre et y distribuer leurs trouvailles et leur talent. Mais Giraudoux aura pourtant plus d'esprit qu'eux, parce qu'il saura toujours mieux faire quelque chose de rien, faire sourire de quelqu'un ou de quelque chose sans lui nuire ; d'autres seront plus drôles et plus imprévus, mais Giraudoux a plus d'esprit, car il sait mieux du même trait bien définir, bien peindre, et faire sourire.

Esprit essentiellement français, on le reconnaîtrait encore mieux sans ce flux d'images dont l'esprit français pourtant abondait jusqu'à Malherbe et Boileau, et dont l'esprit classique nous a déshabitués. Les quelques mots de Voiture qui sont bons pourraient être de Giraudoux ; et plus tard, malgré

l'absence d'images, est-il rien de plus Giraudoux que ce mot de Rivarol :

« Une femme écrivait à son amant : Revenez vite : si je pouvais aimer les absents, j'aurais aimé Dieu. »

Pour cette fois je détesterai mon siècle : quel dommage que cet esprit ait dû s'assujettir à composer, à faire des *œuvres ;* quel dommage que tous les éditeurs lui aient répété cet axiome de leur commerce : on ne fait pas un volume vendable à moins de quatorze feuilles de seize pages, avec mille signes au moins par page. Il aurait été bien plus à l'aise à la Chevrette, parmi les hôtes de Mme d'Epinay, ou dans le salon de Julie de Lespinasse, ou près du grand Frédéric, à Sans-Souci. Les lettres de Diderot, quelques nouvelles à la main, quelques billets familiers, deux ou trois articles de l'Encyclopédie, lui auraient composé une figure nonchalante et immortelle. Dans un pays où les monuments ne sont guère aimés, où les rois mêmes ne vivent dans l'esprit du peuple que par des bons mots sur Saint-Eloi, sur la poule au pot, sur les Pyrénées, aussi faux peut-être et plus indestructibles que les épitaphes de Westminster, les ombres des gens d'esprit disputent la gloire à celle des Souverains. Bussy, le Président de Brosses, le chevalier de Boufflers, Chamfort, tous les immortels au bagage léger, qui n'ont point légué, mais laissé échapper de leurs mains ce que la postérité recueille d'eux avec une piété minutieuse et souriante, telle est la céleste Poussinière où il aurait dû se placer. Nul n'aurait pu lui reprocher des négligences, ou d'avoir voulu enfermer en un calembour l'esprit de deux nations : son souvenir aurait été aussi durable et plus pur que celui des génies qui veulent occuper longuement leur siècle — comme les plus vivaces et les plus frais souvenirs du cœur peuvent être ceux des parfaites amours passagères.

Puisque c'est dans ses œuvres qu'il nous faut l'aimer, nous pouvons dire que nous en aimons le cours paresseux, les paysages vastes et variés, et même les îles de sable : tout ce qui les rend pareilles au cours de la Loire vers la fin de l'été. Le problème devant *Siegfried*, pour tous ceux qui aiment Giraudoux, était celui-ci : ce monologue qui constitue son œuvre, et où rien ne compte que lui, aura-t-il autant de charme au travers des acteurs que sur les pages d'un livre ? Eh bien, l'expérience est faite, et sauf quelques longueurs à la fin, est heureuse.

J. PRÉVOST

est faite, et sauf quelques longueurs vers la fin de la pièce, elle est heureuse.

C'est dans une salle populaire, à Grenelle, que j'ai vu un film où joue Jannings : *Quand la chair succombe*. L'histoire est proprement imbécile : c'est un caissier de province que saisit la paillardise au moment où il transporte des valeurs dans une grande ville ; il ne les dépense pas, il en est dévalisé ; il se débarrasse, en légitime défense, d'un gredin qui l'attaquait. Après quoi il se juge adultère, voleur et meurtrier, et il expie ses crimes, ignoré, en ramassant des papiers sales pendant quelques années. A la fin il fait dans son ancienne famille une courte apparition, les voit heureux et disparaît incognito. Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que tous les spectateurs de Grenelle avaient éclaté en sanglots, et qu'à la sortie, on ne voyait qu'yeux rouges, nez brillants et dépoudrés, mouchoirs déployés ; les reniflements étaient particulièrement passionnés et lamentables. Ce qui vous étonnera davantage, c'est que cette émotion ait pu être partagée par des personnes cultivées, entraînées à l'indifférence gnostique des Bouddhistes ; et moi-même j'ai ressenti quelque chose, malgré cette dureté de cœur dont j'ai donné en littérature de si fâcheux exemples. J'irrite particulièrement ceux qui jugent le cinéma un art inférieur, en disant que j'approuve ce mélodrame.

— Voilà bien, me diront-ils, une partialité qui montre combien vous êtes gobeur et snob. Vous détesteriez cela dans tous les autres arts, et au cinéma vous dites, comme les vieux types à lavallière : « Vive le mélodrame où Margot a pleuré. »

— Pardon, il y a une différence essentielle : ce mélodrame est parfaitement *bien joué* : ce qui signifie exactement la même chose que signifierait en littérature *bien écrit*. Et je puis et je dois aimer un mélodrame ou un feuilleton bien écrits : *Rodogune* et les *Misérables* ne sont pas autre chose. Et au cinéma, il est plus difficile qu'ailleurs à un feuilleton ou à un mélodrame d'être mal écrit.

Une œuvre qui dispose des mots peut surprendre l'opinion et l'émotion du spectateur ou lecteur naïfs sans être forte ni vraie : uniquement par des jugements et des épithètes de *valeur*. Il n'y a aucun talent, aucun autre mérite que le culot, à parler

d'un héros *séduisant*, *chevaleresque* ; et pourtant les petites lectrices vous croiront sur parole, et seront émoustillées ; dites-leur que la douleur de l'amante trahie atteignait des profondeurs insondables, elles pleureront : et je vous dirai que vous êtes un faussaire en matière d'émotions. Au cinéma, on ne peut croire sur parole, parce qu'il n'y a pas de paroles. (Les imbéciles Ciné-romans qui déshonorent le film français prouvent leur impuissance en multipliant les textes emphatiques). S'il faut montrer les choses, pour que l'émotion en naisse sans qu'on la nomme, il faut, même dans un mélodrame, faire œuvre d'art.

Et Jannings fait toujours œuvre d'art. Ses tableaux du caissier dans les fonctions de la paternité, sa propre séduction en chemin de fer, la scène où il se fait raser, sont presque parfaitement belles. Si les scènes de la fin du film sont plus forcées, le choix des moyens montre toujours un grand artiste : celle où il arrive au maximum d'émotion, il s'y cache le visage, et joue seulement avec les mains.

Essentiellement allemand, du reste. Si les metteurs en scène de sa nation ne peuvent plus compter sur lui, ils y perdent beaucoup, et lui-même a mieux à faire de son talent vaste et souple que d'imiter les Américains.

Ce qu'on disait de *Poudre d'or*, soit pour l'en louer, soit pour l'en blâmer, c'est que c'était une pièce beaucoup plus littéraire que théâtrale. Comme la pièce paraissait en volume à peu près en même temps qu'elle était jouée, j'ai cru pouvoir être plus juste pour elle en la jugeant d'après le livre.

Il y a chez les auteurs un louable effort pour échapper à la banalité et au tout fait ; si leur pièce paraît au début invraisemblable et compliquée, elle se débarrasse vers la fin de ces oripeaux de demi-féerie, pour ne plus en garder qu'un symbolisme où Ibsen fait beaucoup sentir son influence. Ils auraient pu choisir plus mal leur maître, sans doute : mais il y a aussi une meilleure façon de comprendre les maîtres, et spécialement celui-là.

Littéraire, oui, mais de telle manière que la lecture même (Dieu sait pourtant si nous sommes habitués à la plus extrême préciosité), que la lecture même en est difficilement supportable. La pharmacienne déclare : « Je sors de la nuit, brisée de ne

l'avoir pas été, anxieuse de n'avoir pas été bouleversée, morte de n'être pas morte ! » Quelque temps plus tard, le menuisier rétorque à la pharmacienne : « Et pourtant, folles de leur moteur, les autos passaient constamment comme des promesses de bonheur destinées à d'autres. »

Quelqu'un, parfois importun ailleurs, manque à cette pièce : Père Ubu.

Respectez-vous les belles eaux-de-vie ? Alors vous retrouvez, en les chauffant dans vos mains, en les flairant, comme il faut faire, d'une narine après l'autre, tous les miracles et toutes les patiences des hommes et du soleil sur les vignes ; vous vous rappelez que de ce premier prodige la distillation n'a laissé qu'une quintessence, et qu'il a fallu ensuite des années encore pour que les alcools et les éthers se marient en un parfait équilibre. Si vous les aimez vraiment, vous n'en buvez que peu à la fois, et vous retrouvez dans la moitié d'un petit verre les nuances infinies des crus et des années ; c'est une part de la civilisation occidentale ; c'est la quiète prière des hommes assis. Haïrez-vous jamais assez les barbares qui jettent pêle-mêle et secouent ces précieuses harmonies pour en fabriquer des mélanges sans goût et sans nom, dont l'instabilité chimique et la lutte veulent ruiner l'estomac ? Il y a peut-être eu, avant la guerre, de l'alcoolisme dans le peuple, mais aujourd'hui, le cocktail va faire crever la bourgeoisie. Tant mieux.

JEAN PRÉVOST

CHRONIQUE MUSICALE

Je me disposais à relater ici en détail les multiples événements musicaux de ces dernières semaines, si riches en concerts et en spectacles que cette abondance de biens finit par provoquer quelque fatigue. Mais je me vois obligé de sacrifier une part au moins de ces manifestations artistiques (parmi lesquelles il en est cependant d'aussi importantes que les spectacles de l'Opéra de Vienne, la *Judith* d'Honegger, les *Euménides* de Milhaud, pour m'arrêter plus spécialement sur l'*Apollon* de Stravinsky que vient de jouer la troupe des ballets Diaghileff.

Tout a déjà été dit sur la faculté de renouvellement de Stravinsky, sur le véritable héroïsme avec lequel il se refuse à exploiter ses succès passés en les réduisant en formules, en répétant le *Sacre* ou *Noces*, mais toujours recommence, et joue son va-tout, comme un jeune qui débute audacieusement ; chacune de ses œuvres n'est-elle pas en effet un début, début dans une direction nouvelle qu'ayant découverte il abandonne aussitôt, tandis que s'y précipitent ceux qui le suivent de loin ! Cette fois-ci cependant, avec *Apollon,* il ne s'agit pas seulement d'un de ces renouvellements totaux auxquels a fini par nous accoutumer Stravinsky, d'une de ces surprises qui comme *Noces* par exemple marquent une transformation complète des moyens techniques, des procédés d'écriture, du style du compositeur : la nouveauté d'*Apollon Musagète* est d'un tout autre ordre, me semble-t-il ; ce qui le rend si différent d'*Œdipe*, de la *Sérénade* et de la *Sonate* pour piano, du *Concerto*, etc., ce n'est pas ce fait que l'écriture harmonique en est beaucoup plus simple, ou que l'auteur, réduisant sa palette orchestrale, a confié sa partition aux seuls instruments à cordes, ou qu'abandonnant Bach et Haendel, il a paru voulu faire revivre la tradition du ballet français du XVIIIe siècle, et s'est même souvenu

de Lulli... Tout cela certes a son importance ; mais il y a encore autre chose, qui m'apparaît bien plus significatif et qui confère à *Apollon Musagète* une valeur, une place unique dans l'art de Stravinsky.

Il n'y a pas d'œuvre d'art, nous a-t-on dit, sans la collaboration du démon. Pour ce qui est de Stravinsky, en tout cas, il semble en effet que « le démon » prit jusqu'ici une part assez active à l'élaboration de sa musique. Eh bien, ce qui distingue précisément *Apollon Musagète* à mes yeux, c'est que le « démon » n'y a pas collaboré, de même qu'il n'intervint pas dans la *Flûte enchantée*.

J'eus l'occasion d'entendre cet opéra de Mozart sous la direction merveilleuse de Bruno Walter deux jours avant *Apollon*, et dès le début du ballet de Stravinsky, la parenté spirituelle de ces deux œuvres m'apparut clairement, bien qu'elles diffèrent entre elles sur un point, d'ailleurs essentiel : Mozart avait la « Grâce » ; elle lui était pour ainsi dire toute naturelle ; Stravinsky, lui, l'a conquise : cette sérénité, cette pureté, l'auteur d'*Apollon* ne les a atteintes qu'aux prix d'efforts pénibles et de combats.

Partir de l'*Oiseau de Feu*, de *Petrouchka*, du *Sacre* et aboutir à *Apollon !* Bouleverser toute la musique, déchaîner des tempêtes rythmiques, faire appel à toutes les énergies que recèle le son, exalter la force, la dureté, et le mouvement implacable pour arriver finalement à un modeste orchestre à cordes, à une œuvre où tout n'est qu'harmonie, douceur, sérénité, à une œuvre purement, absolument belle et candide même, au sens étymologique du terme ! Quelle transformation intérieure, quelle crise profonde a dû traverser le compositeur pour que l'esprit même de son art se soit complètement et si brusquement modifié.

Je dis « brusquement », car si, d'un point de vue exclusivement musical, on peut établir certains rapports entre *Apollon* et *Œdipe*, si l'on comprend à peu près comment le premier est issu du second, rien dans tout l'art de Stravinsky ne fait présager cette paix et cette tendresse qui règnent dans *Apollon*.

On parlera certainement de stylisation, de parti-pris ; Stravinsky lui-même peut-être nous déclarera (ainsi qu'il l'a fait pour la *Sonate*) qu'*Apollon* fut écrit comme un « contrat de

notaire » ; peut-être même accusera-t-on l'auteur d'avoir voulu pasticher Lulli et aussi Léo Delibes (quelques passages d'ailleurs évoquent le souvenir du Fauré de la dernière manière) ; j'admets même que Stravinsky a surtout vu dans *Apollon* un problème de technique et de style à résoudre pour répondre à une commande précise, la composition de l'orchestre et le caractère de l'ouvrage étant fixés à l'avance... Tout cela n'a aucune importance. Les œuvres de circonstance sont tout aussi révélatrices et significatives que celles qu'on croit issues d'une libre inspiration. Quelles qu'aient été donc les circonstances qui motivèrent la naissance d'*Apollon*, l'œuvre nous révèle le secret de son auteur, sa soif de renoncement, son besoin de pureté et de sérénité : sérénité nullement olympienne et goethéenne d'ailleurs, où l'on sent toujours une sorte de tension intérieure, une volonté calculatrice qui impose un ordre. Stravinsky a réalisé ici ce prodige d'être libre et spontané et lumineux sans nul effort apparent. Ce que lui a coûté cette joie élyséenne, cette clarté, seule en témoigne la longue série de ses ouvrages antérieurs, dont le dynamisme exacerbé revêt presque, en regard d'*Apollon*, l'aspect d'une vaine agitation.

La musique « pure », le style dépouillé, la pudeur, nous a-t-on assez fatigué les oreilles avec tout cela ! Le moindre élève du conservatoire prétend aujourd'hui ne faire que de la musique pure et pose au renoncement et à la pudeur. Esthétique commode où tous les impuissants et les indigents trouvent largement leur compte ; morale facile qui consiste à faire de nécessité vertu et à sacrifier d'un cœur léger ce dont on ne dispose pas, ce qu'on ne connaît même pas, la richesse, la puissance, cette dangereuse surabondance de biens qui seule confère à l'ascétisme sa vraie valeur... A ce point de vue *Apollon* contient non seulement la leçon esthétique que nous propose tout chef-d'œuvre, mais aussi une leçon morale, je dirai même : religieuse. Quelle sera l'œuvre prochaine de Stravinsky ? dans quelle direction s'engagera-t-il encore ? Il paraît bien osé de se livrer à des prédictions de ce genre ; cependant je me risque à dire qu'après *Apollon*, en toute logique (mais notre logique est-elle celle de l'artiste), Stravinsky ne peut plus nous donner qu'une messe.

J'évoquais Mozart. Ce qui nous frappe particulièrement dans la *Flûte enchantée,* c'est qu'elle est simplement, uniquement « belle », étant dénuée de tout caractère ; non seulement le pittoresque est complètement banni de cette musique, (et cependant le sujet semblait devoir l'imposer) mais les éléments psychologiques, quels qu'ils soient, en sont aussi absents, à tel point que les airs, les ensembles y paraissent aisément interchangeables, n'ayant aucune relation appréciable avec le texte et les situations scéniques. La musique ici a rompu ses dernières attaches avec la réalité ; elle n'en demeure pas moins émouvante, capable de bouleverser l'auditeur jusqu'aux larmes ; mais cette émotion est quelque chose de très particulier, d'absolument pur, d'irréductible à notre expérience psychologique quotidienne, si profonde ou raffinée qu'elle soit. Et telle est précisément la qualité de la musique d'*Apollon* où il n'entre pas une once de réel. Musique nullement abstraite cependant (musique abstraite : *contradictio in adjecto* d'ailleurs), ni froide, mais la chaleur et la vie concrète, qu'elle recèle demeurent « inqualifiables ».

Pour cette partition, le maître de ballet Balantchine a composé des danses classiques fort réussies en ce sens qu'elles ne nous choquent pas et s'accordent presque toujours au style mesuré et noble de la musique, à son aspect « grand siècle », auquel parut particulièrement sensible le public, heureux comme toujours des points de repère et des jalons que lui fournit le compositeur ; car autrement on risquerait de s'y perdre.

Outre *Apollon*, les Ballets Russes nous présentèrent encore l'*Ode* d'un jeune compositeur, M. Nabokov, qu'on essaya de « lancer », comme on le fit il y a deux ans pour M. Doukelsky, à grand renfort de réclame plus ou moins déguisée. Les amis trop enthousiastes de M. Nabokov lui ont fait bien du tort, car lorsqu'on vous annonce un chef-d'œuvre et que vous découvrez tout simplement une partition pleine de bonnes intentions et de promesses, vous en concevez naturellement quelque irritation. M. Nabokov a certainement du talent et il y a de jolis épisodes dans son ballet, d'ailleurs très mal orchestré, mais aussi du remplissage et des vulgarités que ne peut excuser nulle stylisation.

Les concerts Koussevitzky furent cette année décevants ; il semble d'ailleurs que ces concerts n'aient plus maintenant aucune raison d'être : pour ce qui est des œuvres des « jeunes », que négligent les grandes associations symphoniques, nous avons les concerts Straram dont les programmes comportent de nombreuses « premières auditions » ; et quant à la qualité des exécutions, à l'art du chef d'orchestre, ce que nous donne M. Koussevitzky paraît bien peu de chose aujourd'hui que les grands kapellmeisters allemands ont repris le chemin de Paris et que nous avons l'occasion d'entendre Furtwängler et Bruno Walter sans parler de Mengelberg.

Que dire des ouvrages nouveaux exécutés par M. Koussevitzky ? Nous avons entendu un charmant concerto pour piano et orchestre d'Albert Roussel, une symphonie de Doukelsky et un fragment de l'opéra de Prokofieff, l'*Ange de feu*, dont je parlerai dans une prochaine chronique. Le reste était sans grande importance.

B. DE SCHLOEZER

FAITS-DIVERS [1]

(Suite)

Le crime accompli par le jeune Redureau est un des plus effroyables qui se puisse imaginer. Le 30 septembre 1913, vers 10 h. 1/2 du soir, alors qu'il était occupé au pressoir avec son patron, ce dernier lui ayant fait des reproches sur son travail, il l'assomma avec un pilon, puis l'égorgea avec le couteau à raisins. Après quoi, il se rendit à la maison d'habitation où il tua successivement de la même manière la dame Mabit, sa servante, sa belle-mère et trois de ses enfants, s'acharnant sur ses victimes avec une violence inouïe. Nous n'insisterons pas davantage ici sur la description détaillée du drame dont nous nous réservons d'étudier ultérieurement toutes les circonstances.

Nous avons recueilli auprès des parents mêmes de l'inculpé les renseignements suivants sur ses antécédents héréditaires et personnels :

Il n'y a eu, chez les ascendants directs, ni parmi leurs ancêtres, ni chez les collatéraux des deux branches aucune affection vésanique ou convulsive. On n'y trouve pas non plus d'originaux, d'individus bizarres, ni d'alcooliques.

Le père et la mère sont bien portants, de constitution robuste. Ils n'ont fait aucune maladie grave ayant intéressé leur constitution physique ou leurs fonctions cérébrales.

Ils ont eu onze enfants, dont dix sont vivants, six garçons, quatre filles. L'aînée, une fille, a vingt et un ans et la plus jeune vingt mois. Le troisième, un garçon, est mort quatre jours après sa naissance. L'inculpé est le cinquième dans l'ordre des naissances. Les grossesses et les accouchements de la mère ont été normaux. Aucun des enfants n'a eu de maladies graves, soit générales, soit intéressant le système nerveux ou les fonctions cérébrales. Ils sont tous robustes et n'ont jamais donné d'inquiétude relativement à leur santé.

A part quelques petites indispositions de l'enfance, Marcel, l'inculpé,

---

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er juin.

n'a fait d'autre maladie qu'une crise rhumatismale en septembre 1912 ; alors qu'il était en service chez M. B..., il fut pris de fièvre et de douleurs dans les articulations, principalement les genoux qui, pourtant, n'enflèrent pas. Il ne fut que huit jours malade et se remit au travail quinze jours après le début de la maladie.

Il est intelligent et a reçu le certificat d'études primaires. Personne n'a jamais eu à se plaindre de lui sous aucun rapport ; pas plus ses patrons que ses camarades ou les gens du pays. Il n'a jamais manifesté de mauvais instincts, il n'est pas batailleur, ne s'est jamais montré cruel envers les animaux.

Les parents reconnaissent qu'il est un peu nerveux, vif, espiègle, mais sans méchanceté. Il est peureux dans le sens général du mot [1]. Sur ce point, ainsi que sur le caractère, ils ne peuvent préciser davantage. Marcel n'avait aucun goût pour la dissipation, ne buvait pas, et passait ses jours de congé à jouer avec ses camarades. Ils n'ont point constaté qu'il eût un goût immodéré pour la lecture. Il avait passé chez eux le dimanche précédent et ils n'avaient rien remarqué d'insolite en lui. Il ne s'est jamais plaint devant eux de son patron Mabit. Le crime les étonne profondément et ils ne trouvent rien pour l'expliquer.

Si nous rapprochons ces renseignements de ceux que nous trouvons dans le dossier de la procédure et qui émanent, soit des autorités, soit des témoins interrogés à l'instruction, nous constatons qu'ils n'en diffèrent sur aucun point capital.

Le juge de paix du Loroux-Bottereau, dans le bulletin de renseignements qu'il a délivré sur le prévenu, déclare qu'on ne lui connaît aucun défaut essentiel, mais qu'il est d'un caractère « un peu nerveux, sournois parfois ».

L'instituteur qui l'a élevé a déposé : Marcel Redureau était d'une

---

1. Certains témoins ont insisté sur cette disposition de Redureau à la peur, et je dois dire qu'elle m'a particulièrement frappé. J'ai pu observer, en éduquant un jeune chien nerveux et froussard, comment la peur se transforma tout naturellement chez lui en méchanceté. Ce chien, sursautant au moindre bruit insolite, entrait aussitôt en état de défense... Je crois volontiers que chez Redureau, c'est la peur qui lui fit à ce point perdre la tête. Si l'embryologie, ainsi que le faisait remarquer très éloquemment Agassiz (De la classification en zoologie), fut d'un extraordinaire secours pour éclairer certains rapports jusqu'alors insoupçonnés entre des espèces animales très différentes en apparence, je crois que, de même, il peut être particulièrement instructif d'étudier certains sentiments à l'état pour ainsi dire embryonnaire. La peur est sans doute l'embryon de cette brève folie qui poussa Redureau au crime. Un mien neveu, qui se conduisit en héros durant la guerre, reste convaincu que c'est ce même sentiment de peur qui souvent put affoler tel soldat jusqu'à obtenir de lui des actes analogues à celui du jeune Redureau, actes qui lui valurent alors la croix de guerre.

intelligence un peu au-dessus de la moyenne, bon élève, rarement puni. Pendant qu'il fréquentait l'école il n'a donné lieu à aucune plainte. Il avait assez bon caractère et ne paraissait pas être sournois. Il avait une bonne conduite. Il n'a donné lieu à aucune remarque défavorable au point de vue de la probité et de la moralité.

Aucune des dépositions des témoins ne s'écarte sensiblement de celle de l'instituteur, sauf sur un point : le caractère.

Le témoin B..., son oncle, qui l'a eu chez lui de onze à quatorze ans, n'a pas eu à se plaindre de lui, mais il était peu causeur et avait un caractère sournois.

Le témoin C..., voisin du précédent, qui a très bien connu Marcel, a déposé qu'il avait une bonne conduite, qu'il était bon travailleur, mais qu'il avait le caractère « très renfermé » et que, souvent, quand on lui adressait la parole, il ne répondait pas.

Le témoin Br... qui l'a eu à son service, le déclare très intelligent, mais lui trouve « un caractère sournois, très indépendant ».

Tous les autres témoins insistent sur cette particularité du caractère de l'inculpé, mais aucun ne fournit, sur ses tendances et sa moralité, de renseignements défavorables.

Mme Br..., femme du témoin précédent, n'a fait aucune observation défavorable sur son caractère, sur son travail ou sa conduite et ne s'est point aperçue qu'il fût violent.

Il y a une déposition qui, si elle est véridique, fait nettement ressortir les défectuosités du caractère de Marcel Redureau : c'est celle du témoin Ch... Ayant rencontré l'inculpé vers la mi-juillet et ayant appris qu'il était placé chez les Mabit, il l'en félicita, ces gens étant « de bon monde ». Mais l'inculpé aurait répondu : « Moi, je ne les aime pas ; ils seraient bons à tuer ; si c'était moi, je les tuerais tous ; je n'en laisserais pas un. » Le témoin ajoute que Redureau « parlait d'un ton très dur et paraissait sous l'influence d'une contrariété ». Ce propos, tenu sous l'influence de la colère, trahirait incontestablement une humeur violente et vindicative. Toutefois, nous ne devons pas oublier que l'inculpé nie énergiquement l'avoir tenu.

En somme, la seule remarque qui ait été faite sur la mentalité de Redureau concerne son caractère. Encore n'y a-t-il pas sur ce point unanimité. L'instituteur, bien placé cependant pour apprécier le caractère d'un enfant qu'il a pu suivre pendant cinq ou six années, n'a pas remarqué qu'il fût sournois ; de même son père s'est refusé à reconnaître « qu'il fût sournois et rancunier ».

Une remarque faite par Mme Br... l'un des témoins précédemment cités, est qu'il lisait beaucoup, sans qu'elle pût dire quelles lectures il faisait. Le témoin J..., dans sa déposition : « J'ai appris seulement

aujourd'hui qu'il se livrait à de mauvaises lectures », n'était sans doute que l'écho du témoin précédent. Nous avons pu nous rendre compte, d'ailleurs, que cette particularité n'était pas de nature à retenir notre attention et que les lectures de Redureau se bornaient à un journal régional et à l'almanach. Jamais, notamment, il n'a lu de ces romans populaires dont la matière favorite se compose d'histoires de crimes et d'assassinats.

Redureau avait quinze ans et quatre mois le jour où il a commis les meurtres qui lui sont reprochés. C'est un garçon d'une taille de 1 m. 584, d'aspect bien portant, d'apparence normale, sans signes patents de dégénérescence. Il n'y a aucune déformation du crâne ni de la voûte palatine. Les oreilles sont bien conformées. Le cœur et les poumons sont sains ; la rate et le foie de dimensions normales. Le système musculaire est assez bien développé ; la motilité, en général, ne présente aucun trouble. La sensibilité générale, sous ses différents modes, toucher, douleur, chaud, froid, est intacte. Les organes des sens ne sont le siège d'aucune anomalie ; notamment le sens des couleurs n'est pas altéré. Les réflexes examinés selon la méthode clinique habituelle répondent à l'état physiologique.

Son attitude devant nous est celle d'un enfant intimidé. On a de la peine à lui faire lever les yeux. Il parle d'abord à voix basse et presque uniquement par monosyllabes ; mais, en insistant, on obtient des réponses plus explicites. Le personnel de la maison d'arrêt, pendant sa longue détention, n'a rien remarqué chez lui d'insolite au point de vue mental, sinon qu'il prend facilement une attitude renfrognée et boudeuse lorsqu'on lui fait quelque observation. Il participe à la vie commune et se plie à la règle comme les autres détenus.

Sa sensibilité morale n'est pas troublée. Il verse des larmes quand on évoque le souvenir de sa mère ou de l'un de ses frères qui vient de partir en Algérie pour faire son service militaire. Au sujet des actes qu'il a commis, il exprime des regrets qui paraissent sincères. Nous verrons plus loin qu'il n'ignore pas le remords.

Il répond pertinemment à toutes les questions que nous lui posons. Il est bien orienté dans le temps et dans l'espace. Il fait preuve, dans ses paroles, d'intelligence et de bonnes connaissances primaires relativement à l'histoire, la géographie, la grammaire et le calcul. Toutes les réponses qu'il nous fait au sujet de sa vie passée, de ses patrons, de son travail, de ses salaires, sont exactes ou plausibles.

Il n'a jamais été porté aux excès de boisson et ne s'est jamais mis en ribote, de sorte qu'on ne peut dire comment il serait, s'il s'enivrait par hasard. Il fréquentait les garçons de son âge et se rencontrait avec

eux le dimanche pour jouer aux cartes ; les gains ou les pertes ne dépassaient pas dix sous. Il n'allait pas au cabaret.

Il n'a jamais fréquenté les filles et n'a jamais eu de rapports sexuels. Il était camarade avec la jeune domestique de ses patrons, mais il n'éprouvait pour elle aucun sentiment particulier et ne l'a jamais courtisée.

Il n'a jamais ressenti de préoccupations émotives et n'a jamais eu ni obsessions, ni idées fixes. Quelles que soient nos questions dans cet ordre d'idées, nous n'obtenons que des réponses absolument négatives.

Cependant, particularité déjà signalée par son père, il reconnaît qu'il est peureux. Le soir, il redoute l'obscurité et ne sait s'il serait capable d'aller la nuit faire une commission loin de son domicile. Si on lui en eût donné l'ordre, « il n'aurait pas voulu y aller » ; c'est une impression vague, indéfinie, qui n'a rien d'électif ni de systématisé, ni qui réponde à ce qu'on désigne en psychiatrie sous le nom de *phobie ;* il ne croit pas aux revenants, il n'aurait pas peur de passer près d'un cimetière, il ne craint pas les sorciers et n'en connaît pas dans son pays. En un mot, il est peureux purement et simplement, d'une façon peut-être excessive pour un garçon de son âge, mais si c'est là un indice de nervosité, ce n'est pas un signe relevant de la pathologie.

Interrogé sur ses sentiments vis-à-vis de son patron et de sa famille, il déclare formellement n'avoir jamais eu à se plaindre d'eux ni nourri vis-à-vis d'eux des sentiments de rancune ni de haine. Il s'entendait bien avec la patronne et la jeune servante. Depuis les vendanges seulement, le patron parlait fort quelquefois et lui disait des injures. Il nie formellement le propos que lui attribue le témoin Ch..., duquel il résulterait qu'il éprouvait depuis longtemps pour eux du ressentiment et nourrissait des idées de vengeance à leur égard.

Nous insistons beaucoup pour savoir si, dans la journée du crime, il n'avait pas fait quelque excès inusité de vin, pour soutenir ses forces. Il résulte de ses réponses, provoquées à diverses reprises et demeurées invariables, qu'il n'a pris du vin qu'aux heures réglementaires des repas et en quantité normale, environ deux verres chaque fois ; c'était du vin rouge. Avant de souper seulement, il a bu, avec son patron, deux coups de vin blanc bouché. Ce renseignement est conforme aux données fournies par l'instruction. On a en effet trouvé dans le cellier une bouteille de vin blanc à laquelle manquait un tiers de son contenu. Il affirme donc, et nous croyons que la chose peut être tenue pour exacte, qu'il n'était pas sous l'influence d'une excitation alcoolique au moment du drame.

En ce qui concerne le crime, ses explications sont invariables. Son

patron Mabit et lui faisaient fonctionner le pressoir. Mabit était à la barre et Redureau sur la plate-forme pour réparer la vis. Comme il n'arrivait pas assez vite à exécuter le travail commandé, le patron lui fit une scène, lui criant « qu'il était un maladroit, un *feignant*, que depuis huit jours il ne travaillait pas bien ». C'est alors qu'il descendit du pressoir et que, s'armant du pilon qui était à sa portée, il porta à Mabit, par derrière, des coups sur la tête. Mabit lâcha la barre et tomba sur le sol. Comme il poussait des gémissements, Redureau, après l'avoir un instant regardé, saisit le couteau à raisins (longue et large lame très aiguisée, longue de 65 centimètres et large de 13, pesant environ 2 kg. 500) et lui coupa la gorge.

Ensuite, il prit la lanterne et se dirigea vers la maison où il croyait trouver tout le monde couché. Mais, en arrivant dans la cuisine, il vit Mme Mabit et la domestique qui étaient à travailler auprès de la table. Il eut d'abord l'intention de fuir, mais la patronne lui ayant demandé où était son mari, il sortit sans répondre, alla s'emparer du couteau à raisins resté dans le cellier, rentra et en frappa la domestique d'abord, ensuite Mme Mabit ; elles lui tournaient le dos ; elles n'ont pas eu le temps de parler ; elles n'ont crié qu'au moment où elles ont été frappées. « J'ai, dit-il, frappé la domestique au cou ; elle est tombée tout de suite, et j'ai frappé la patronne également au cou et elle est tombée. Lorsqu'elle a été à terre, je lui ai donné un coup de couteau dans le ventre. » Dans les deux chambres voisines, la grand'mère couchée dans l'une et trois des enfants couchés dans l'autre, réveillés par le bruit, se mirent à crier. Alors il prit sa lanterne, alla d'abord dans celle de la grand'mère qu'il frappa à la gorge : « Elle n'a rien dit ; elle n'a pas eu le temps. » Il passa ensuite dans l'autre chambre : « J'ai porté un coup à la gorge de l'une des fillettes qui criait, et sa sœur, qui était couchée auprès d'elle, s'étant réveillée à ce moment, je lui ai également porté un coup de couteau. L'enfant qui était couché dans son berceau ayant été réveillé par le bruit se mit à crier aussi ; alors je l'ai tué [1]. » Le manche de l'outil, au dernier coup, se cassa. Redureau en reporta les morceaux dans le cellier, près du pressoir, où ils furent retrouvés. Un petit garçon, qui était couché dans la cuisine, échappa seul à la boucherie.

L'explication que l'inculpé donne de cet horrible drame a toujours été la même : pour le patron, il a cédé à une violente colère. Une fois le meurtre accompli, quand il revint à la maison, il était très ému, ne sachant plus trop ce qu'il faisait. Quand la patronne lui demanda où

1. Pour passer d'une pièce dans l'autre, il s'éclairait à l'aide de la lanterne du pressoir, qu'il avait rapportée, la lampe qui éclairait la patronne et la servante ayant été renversée dès le début du drame.

était son mari, il perdit la tête. L'idée lui vint qu'elle allait aller dans le cellier et découvrir son crime, alors il voulut en faire disparaître tous les témoins.

Voici ses réponses textuelles : « J'avais peur que la patronne vienne voir son mari, dans le cellier..., j'ai frappé la domestique parce qu'elle était avec la patronne..., j'ai frappé les autres parce qu'ils criaient. » La véracité de ces réponses semble corroborée par la suivante, qui en atteste la sincérité : « Je n'ai pas touché au petit Pierre parce qu'il n'a rien dit et qu'il dormait. »

Au sujet de la multiplicité et de la violence des coups portés aux victimes (crânes fracassés, faces et cous hachés, colonnes vertébrales sectionnées), il ne peut fournir aucune explication ; il ne peut dire non plus pourquoi il a ouvert le ventre de la femme Mabit qui était près d'accoucher. Il proteste seulement qu'il n'a obéi à aucune pensée obscène ou sadique. Cet acte est de même nature que les autres et ne relève que de la colère.

Lorsqu'il eut déposé le couteau et son manche brisé dans le cellier, il monta à sa chambre et s'assit. Peu à peu il reprit son sang-froid et comprit la gravité de ce qu'il venait de faire. Alors il en eut regret. « J'ai eu des *remords*, dit-il, et j'ai voulu me suicider. » Il y avait une heure environ qu'il était dans sa chambre quand il en descendit pour aller se noyer dans un étang à 50 mètres de la maison. Il entra dans l'eau, fit quelques pas, mais le courage lui manqua et il revint dans sa chambre ; il y resta jusqu'au petit jour. C'est alors qu'il se rendit chez ses parents où on l'arrêta.

La tentative de suicide paraît plausible ; elle est en harmonie avec les remords éprouvés par l'inculpé ; elle semble établie par ce fait qu'on a trouvé dans sa chambre un pantalon mouillé. Pour tout dire, sa version nous paraît sincère ; tout s'y tient d'une façon logique et il ne cherche pas à atténuer sa culpabilité.

Elle nous paraît, en outre, établir nettement qu'il a eû pleine conscience des faits accomplis et de sa responsabilité. S'il a éprouvé des remords, c'est qu'il sait discerner le bien du mal, et il le sait d'autant mieux qu'il est d'une intelligence non seulement normale pour son âge, mais même, d'après l'instituteur qui l'a élevé, au-dessus de la moyenne. Il ne peut donc y avoir doute sur la question de discernement au sens légal du mot.

L'exposé qui précède démontre que Redureau ne présente aucun trouble mental actuel. Il tend aussi à établir qu'au moment où il a commis les meurtres qui lui sont reprochés il n'était pas sous l'influence d'un état mental pathologique. Toutefois, ce point demande à être examiné de plus près.

Le nombre des victimes, la manière dont le meurtrier s'est acharné sur elles, la fureur qui a guidé son bras, évoquent *a priori* l'idée de quelque délire transitoire subit comme on en observe quelquefois dans les états épileptiques larvés et exceptionnellement dans certains états d'intoxication. Mais c'est une hypothèse à laquelle nous ne pouvons nous arrêter pour les raisons suivantes ; Redureau n'a jamais manifesté le moindre symptôme pouvant se rattacher à l'épilepsie. Il n'était sous l'influence d'aucune intoxication, d'aucun trouble délirant, jouissait de toute son intelligence et a conservé la pleine conscience de tous ses actes pendant la fatale soirée. Or, l'amnésie est le symptôme pathognomonique de ces délires transitoires et un individu ayant agi dans un état de trouble mental épileptique ou épileptoïde n'eût pas gardé le souvenir des faits accomplis ou n'en eût gardé tout au plus que quelques vagues et confuses parties.

La déposition du témoin Ch..., d'après laquelle l'inculpé aurait, deux mois et demi avant le crime, exprimé l'idée que « ses patrons étaient bons à tuer », soulève, au point de vue psychiatrique, une nouvelle hypothèse : Redureau n'était-il pas hanté depuis longtemps par l'idée obsédante de tuer son patron ? N'aurait-il pas succombé à une impulsion irrésistible au meurtre comme il en existe quelques cas dans la science ?

Mais, d'une part, Redureau nie le propos. D'autre part, nous avons vu qu'il n'avait jamais été hanté par une idée fixe de nature quelconque, et, quelles qu'aient été nos investigations sur ce point, ses réponses ont toujours été négatives. D'ailleurs, dans la bouche d'un obsédé, le propos attribué à Redureau serait invraisemblable. L'individu que tourmente l'impulsion au meurtre souffre moralement de cette obsession : s'il récrimine, ce n'est pas contre sa future victime, mais contre lui-même : il s'accuse, il ne condamne pas. Redureau n'a donc pas succombé à une idée fixe, ni obéi à une impulsion consciente irrésistible.

Nous avons recherché dans quelles conditions physiques se trouvait l'inculpé au moment du crime. N'était-il pas surmené, fatigué, en état de moindre résistance organique et nerveuse ? Le travail des vendanges est assez rude et nous savons, par une enquête faite sur notre demande, qu'il commençait chez Mabit à 5 heures du matin, pour ne finir qu'à 10 heures du soir, sans autre repos que les moments consacrés aux repas. Mais il résulte aussi de cette enquête que les vendanges ont été faites en plusieurs périodes séparées par des intervalles de repos. Elles ont eu lieu aux dates suivantes : 17, 18, 19 septembre ; interrompues les 20, 21 et 22 pour être reprises du 23 au 27. Le dimanche 28, il y eut repos. Le 29, elles n'ont duré qu'une partie de la journée, et le 30, jour du crime, toute la journée. Il en résulte que

ce travail, bien que pénible pour un adolescent de quinze ans, a été interrompu à plusieurs reprises et ne s'est pas poursuivi dans des conditions qui eussent pu produire du surmenage physique et un véritable épuisement nerveux [1].

Au cours de notre expertise, M. le Juge d'instruction a reçu et nous a communiqué une lettre anonyme appelant son attention sur l'action troublante qu'exerce « la vapeur du vin dans les pressoirs où on le fait et où on le cuve » sur le cerveau des hommes occupés à ce travail. Bien que nous n'ayons, médicalement, aucune raison de penser que cette cause ait pu intervenir dans le crime de Redureau, nous avons procédé à une enquête auprès des personnalités médicales compétentes, mais nous n'avons reçu que des réponses négatives. Aucun des médecins consultés n'a observé d'excitation cérébrale pouvant être attribuée au dégagement des vapeurs du vin. Cela s'explique si l'on remarque que ce sont beaucoup plus des gaz stupéfiants que des vapeurs excitantes que dégage le moût en fermentation. Les gaz carboniques y prédominent et leurs propriétés sont de déterminer l'asphyxie, non l'ivresse furieuse.

---

1. Me Durand, l'avocat-défenseur, fait remarquer néanmoins : « Les vendanges ont été faites en plusieurs périodes séparées par des intervalles de repos, dirent les experts. C'est exact. Mais quels intervalles ? Si nous prenons les dates relevées par les experts et fournies par M. Mabit, le frère de la victime, voici ce que nous constatons :

« Les vendanges ont commencé le mercredi de la 3e semaine de septembre. On leur a consacré 3 jours de cette semaine : les mercredi, jeudi et vendredi, soit les 17, 18 et 19 septembre. Alors se produit une interruption de quelques jours, mais la semaine suivante, le travail reprend le mardi et dure jusqu'au samedi inclus. Le repos dominical est respecté, puis le lundi après-midi on revient aux vendanges. Le mardi 30 dès 5 heures du matin, le domestique était à l'œuvre avec son maître, il y était encore à 10 h. 1/2 du soir.

Car quelle était la durée de la journée du travail ?

Le travail commençait chez les Mabit à 5 heures du matin. Il n'était interrompu que par les repas. Il se terminait au plus tôt à 10 heures du soir.

. . . .

La loi limite à 10 heures la journée de travail des enfants de son âge dans les établissements industriels. Ses journées à lui étaient de 14 à 15 heures.

Je n'accuse pas Mabit d'avoir été un maître inhumain, il se conformait chez lui aux habitudes du pays qu'il habitait. Il se les imposait à lui-même. Mais il faut ici tout dire : Il pouvait les imposer à des journaliers de 25 ou 30 ans ; il commettait une erreur lorsqu'il imposait le même régime au jeune valet de 15 ans. Je ne contredis donc pas les experts lorsqu'ils viennent déclarer avec l'autorité qui leur est propre que le travail des vendanges n'avait pas produit chez l'accusé un état d'épuisement nerveux. Mais quand ensuite, je lis dans leur rapport que l'explication des actes commis par Redureau doit être recherchée dans une disposition particulière d'irritabilité, le surmenage m'apparaît manifestement comme l'une des causes qui avaient porté à l'état aigu cette irritabilité. »

D'ailleurs, en ce qui concerne Redureau, il est établi que, depuis le commencement des vendanges, il passait la plus grande partie des journées au grand air, dans les vignes ; que le travail du pressoir ne l'occupait que quelques heures par jour et que, le soir du crime, il n'avait pas séjourné plus d'une heure et demie dans le cellier. Il est lui-même très affirmatif sur ce point qu'il n'était ni troublé, ni excité, ni ivre quand il a frappé son patron.

En définitive, *ce n'est pas dans la psychopathologie, mais bien dans la psychologie normale de l'adolescent* qu'il faut chercher le véritable déterminisme des actes commis par l'inculpé. C'est une notion classique que l'époque du développement de la puberté se signale par de profondes modifications, non seulement des fonctions organiques, mais encore des fonctions psychiques : sensibilité, intelligence et activité volontaire. En même temps que la résistance physique diminue, et que le corps présente moins d'immunité contre les influences morbifiques, il se produit une sorte de rupture momentanée de l'équilibre mental avec développement excessif du sentiment de la personnalité, susceptibilité exagérée, hyperesthésie psychique. On voit se manifester une véritable tendance à la combativité et une exagération remarquable de l'impulsivité et des tendances à la violence. L'adolescent est très sensible aux louanges, et, par contre, ressent beaucoup plus vivement les blessures d'amour-propre ; les impressions qui arrivent à son cerveau se transforment plus irrésistiblement en incitations motrices, c'est-à-dire en actes impulsifs. Les spécialistes qui se sont occupés de la psychologie de la puberté ne manquent pas de remarquer que c'est vers la quinzième année que, dans les établissements d'éducation, on rencontre le plus grand nombre de sujets passibles de punitions pour mauvaise conduite, altercations et voies de fait, parce que chez les jeunes gens arrivés à cet âge, les premiers mouvements ne trouvent que peu de frein, et que l'irréflexion est la principale caractéristique de leur état mental. C'est dans cet ordre d'idées que la science trouve aujourd'hui la principale cause prédisposante de la criminalité contre les personnes chez les adolescents à l'époque de la puberté.

Ce qui précède permet de comprendre à quel degré de violence peuvent en arriver certains mouvements passionnels de l'adolescent et combien il faut se garder d'appliquer à leur interprétation un critérium tiré de la mentalité de l'homme adulte.

Normalement donc, certains actes difficilement explicables, comme ceux qui sont reprochés à l'inculpé, peuvent être la conséquence d'un *état mental qui ne relève en rien de la pathologie*, qui, en un mot, est physiologique. Ajoutons que Redureau, sans être un taré au point de vue psychique, est incontestablement possesseur d'un tempérament nerveux et qu'il semble établi, par de nombreux témoignages, qu'il est

d'un caractère particulier qualifié de « sournois », et qui pourrait, sans doute, tout aussi bien se traduire par la qualification de « susceptible et vindicatif » ; circonstances qui ont certainement favorisé chez lui l'explosion de l'impulsivité et de la violence.

En conséquence, nous répondons ainsi qu'il suit aux questions qui nous sont posées :

1° Redureau Marcel n'était pas en état de démence au sens de l'article 64 du Code pénal lorsqu'il a commis les actes qui lui sont reprochés ;

2° Au moment du crime, il jouissait d'un discernement normal et d'une entière conscience de ses actes ;

3° L'examen psychiatrique et biologique ne nous a révélé chez lui aucune anomalie mentale ou psychique. Les particularités constatées relativement à son tempérament et à son caractère restent dans les limites des variations individuelles psychologiques et ne nous paraissent pas de nature à modifier sa responsabilité. »

Nantes, le 17 janvier 1914.

III

La tâche de l'avocat-défenseur était rendue particulièrement difficile par ce rapport médical si remarquable, qui entraînait presque nécessairement, pour Redureau, le maximum de la peine. Le très beau plaidoyer de Me Durand, dont je citerai plus loin des extraits, n'empêcha pas la condamnation de son client à vingt ans de détention.

Il est assez déconcertant de penser que, dans l'état actuel de la jurisprudence, il eût été plus avantageux pour l'accusé de présenter les caractères de dégénérescence d'un être prédestiné au crime. Son irresponsabilité, reconnue dans ce cas par les médecins, eût permis aux jurés d'accorder le bénéfice des « circonstances atténuantes » ; d'où, pour Redureau, une très sensible atténuation de la peine. Devant les questions précises auxquelles les jurés durent répondre *oui* ou *non*, ceux-ci furent contraints à l'affirmative ; et je l'eusse été tout comme eux. Mais j'eusse pensé une fois de plus qu'une telle procédure, et des lois qui se montrent moins sévères, et par conséquent laissent plus de liberté à un prédestiné qui ne peut pas ne pas tuer, qu'à celui qu'une « dementia brevis » aveugle accidentellement

protègent mal la société et satisfont bien imparfaitement notre besoin de justice. Je m'arrête, car sur cette question il y aurait trop à dire... Mais l'on me saura gré de reproduire ici ces considérations, que je relève dans le plaidoyer de Me Durand, l'avocat de la défense, et les quelques citations de juristes éminents dont il fait usage au cours de son discours. Ces réflexions si justes ont malheureusement pu paraître arguties subtiles aux esprits trop souvent incultes du plus grand nombre des jurés. Le choix de ceux-ci, on le sait, est livré au hasard, et, que « le bon sens soit la chose du monde la mieux partagée », comme le prétendait Descartes, les délibérations d'un jury, hélas ! ne le prouvent guère.

Rien de mieux propre à nous faire comprendre la défectuosité d'une procédure dont déjà je dénonçais l'absurdité dans mes *Souvenirs de Cour d'Assises* (absurdité relevée maintes fois depuis), que les quelques lignes qui suivent. On y verra que le juré, pour satisfaire son sentiment de la justice, n'a d'autre ressource que de dire : *non* en dépit de toute évidence ; ce qui le force souvent à dire : *oui*, en dépit de toute justice.

Mais constatons d'abord l'effort de l'avocat-défenseur pour élargir ce nœud coulant du rapport médical :

Les particularités constatées relativement à son tempérament et à son caractère, restent dans les limites des variations individuelles physiologiques et ne nous paraissent pas de nature à modifier sa responsabilité.

Me Durand répond :

J'accepte la première partie de l'avis ainsi exprimé par les experts. L'examen psychiatrique et biologique ne nous a révélé aucune anomalie mentale ou psychique. Mais je conteste la conséquence qu'ils en tirent. Elle est en contradiction avec la thèse qu'ils ont développée sur la psychologie de la puberté. Si je rapproche cette thèse des principes généraux du droit pénal, je suis amené nécessairement à conclure que Redureau ne peut être considéré comme pleinement responsable de ses actes.

Me Durand dit plus loin :

La valeur morale d'un acte est subordonnée au degré de liberté de celui qui l'a accompli.

Et il cite ces phrases du doyen Villey :

« La liberté, voilà la condition et la justification de la responsabilité de l'homme. Et nous n'entendons pas par là une possibilité physique d'agir dans tel sens ou dans tel autre ; les animaux ont cette liberté-là et on ne songe pas à leur demander compte de leurs actions. Nous entendons une liberté intelligente et raisonnée. En sorte que deux conditions forment la base de l'imputabilité pénale ; *l'intelligence*, dans le sens de *raison morale* qui donne la notion du bien et du mal ; la *volonté libre* ou *liberté* qui permet de choisir entre le bien et le mal ». « Sans liberté, pas de responsabilité », dit de son côté le professeur Saleilles ; précisant ce qu'il faut entendre par liberté, il dit : « La liberté, c'est un état, l'état de l'homme en pleine maîtrise de lui-même ». L'homme n'est pas responsable lorsqu'il est en état de démence ; il lui manque alors et l'intelligence et la liberté. Il n'y a dès lors ni crime, ni délit, dit l'art. 64 du Code pénal. Le Code de 1810 n'admettait pas qu'il pût y avoir irresponsabilité en dehors des cas de maladie mentale, en dehors de ce que les médecins appellent des états pathologiques. Mais la science pénale a progressé et notre Code lui-même s'est transformé. Il est sorti de cette conception étroite. Ce sont, Messieurs, vos devanciers, c'est le jury français qui par ses verdicts força le pouvoir législatif à tempérer les rigueurs du Code. Le Code pénal de 1810, en dehors de la démence, n'admettait aucune atténuation à la responsabilité. Il ne connaissait pas les circonstances atténuantes. Or souvent le jury avait en face de lui un homme qui se défendait en mettant à nu toutes les circonstances de sa vie, tous les entraînements qu'il avait subis, tous les affolements qui avaient pu l'aveugler : le jury voyait bien qu'en dehors même de la folie il pouvait y avoir des degrés dans la liberté. Faute de pouvoir doser en quelque sorte la responsabilité, il acquittait purement et simplement. C'est alors que, par deux fois successives en 1824 et en 1832, le législateur, cédant aux tendances du jury, introduisit les circonstances atténuantes. « La preuve judiciaire, dit Saleilles, à qui je viens d'emprunter presque mot pour mot le développement qui précède, la preuve judiciaire doit porter désormais non plus seulement sur des états de diagnostic pathologique, ce qui est une question relativement simple et de pure constatation médicale, mais elle portera sur une question de psychologie morale, la question de savoir si l'acte (concret) a été un acte fait en état de liberté morale.

Et plus loin, désireux d'éclairer les jurés sur les conséquences qu'entraîneront pour l'accusé leurs réponses, Me Durand leur dit ceci, qui motivait mes réflexions ci-dessus :

Indépendamment de la question spéciale de discernement, à laquelle j'arriverai tout à l'heure, vous allez être saisi, Messieurs, au sujet de

chacune des sept victimes, de deux questions, une question principale et une question accessoire : « Redureau a-t-il volontairement donné la mort ?... » Vous y répondrez affirmativement. La question accessoire portera sur les circonstances aggravantes. Elle ne sera pas la même dans le cas de Mabit et dans le cas des six autres.

La circonstance aggravante relevée dans le cas du père est celle-ci : « L'homicide a-t-il précédé, accompagné ou suivi les autres crimes... »

Je vous demande, Messieurs, de répondre négativement à cette question et voici pourquoi : il est exact que matériellement le meurtre de Mabit a accompagné, précédé le meurtre des six autres victimes. Mais cette circonstance purement matérielle est insuffisante pour constituer l'aggravation prévue par la loi. La circonstance que le législateur a voulu atteindre, c'est la simultanéité morale, le fait qu'un crime a été perpétré dans le but de faciliter l'accomplissement d'un autre crime. Pour que la circonstance aggravante existe, il faut que les deux crimes aient été conçus dans un même projet. C'est ce que notre illustre compatriote Faustin Hélie enseigne dans sa Théorie du Code pénal (T. 3 nº 13.047) : « En général, dit-il, les deux crimes ne doivent être considérés comme simultanés, que lorsqu'ils sont l'exécution d'un même projet, la suite d'une même action et qu'ils sont commis dans le même temps, et dans le même lieu. Or il est bien certain que, au moment où il a frappé Mabit, Redureau ne songeait pas à faire d'autres victimes.

Vous répondrez donc négativement à cette question accessoire.

C'est ce que n'ont point fait les jurés.

IV

En manière de conclusion, citons enfin cet appendice du rapport médical :

« Après deux audiences qui n'apportèrent au procès aucune lumière nouvelle, le jury ayant rendu un verdict affirmatif sur toutes les questions, Redureau fut condamné par la Cour au maximum de la peine que comportait son âge, c'est-à-dire *vingt ans de détention*.

Pendant les débats, affaissé sur son banc, la tête basse, la figure pleurarde, son attitude fut celle d'un enfant fautif qui s'attend à une correction d'importance. Seule, la déposition du témoin Ch..., qui tendait à établir la préméditation, provoqua de sa part de nouvelles et formelles dénégations [1]. Il pleura quand son oncle se présenta à la barre pour

1. Il convient de noter qu'à l'audience l'avocat articula, contre ce témoin, des faits qui tendraient à le faire considérer comme une variété de mythomane. (C'est ce que nous avons longuement fait observer).

faire sa déposition. Il versa aussi quelques larmes pendant le réquisitoire et pendant la plaidoirie de son avocat. Il n'eut rien, en définitive, du précoce héros de Cour d'Assises.

Pendant les mois de prévention que Redureau a passés à l'infirmerie de la Maison d'arrêt de Nantes, il n'a donné lieu à aucune remarque digne d'être notée. Le gardien chef de la prison a fait une déposition que le journal *le Phare* reproduit ainsi : « Le témoin a remarqué que Redureau est dissimulé, sournois, se tenant sur ses gardes et ne répondant que par monosyllabes. Il dort bien, mange bien ; n'a pas l'air effrayé de son affaire. Il ne peut dire si l'accusé a regretté son acte, mais il a su que Redureau avait pleuré une fois après avoir vu son avocat. » Redureau n'a pas pleuré qu'une fois : il a pleuré quand il recevait la visite de sa mère ; il a pleuré bien des fois devant nous, quand nous évoquions le souvenir de ses victimes. Le lendemain de sa condamnation, il pleura longtemps, à chaudes larmes, à la façon d'un enfant ; et, ses larmes séchées, on le vit peu à peu revenir à la mobilité de sentiments et à l'insouciance de l'enfant que tout amuse, qu'un rien fait rire et qui subit tout entier les influences du monde extérieur. Seul, le souvenir de sa famille le ramenait pour un moment à la réalité et lui tirait des larmes. Et à ce propos, grâce à l'obligeance de Me Abel Durand, l'avocat distingué qui se chargea de sa défense, nous pouvons donner ici copie d'une lettre [1] qu'il écrivit à ses parents au lendemain de son procès, lettre qui nous paraît des plus caractéristiques :

Chers parents,

Je vous écrit pour vous dire que le grand jour est passé mais malheureusement sans bon résultat et comme vous devez l'avoir déjà appris, je suis condamné à vingt longues années d'emprisonnement dans une colonie pénitentiaire et camme vous le voyez chers parents la mort viendra nous prendre avant de nous revoir c'est pour cela qu'il faut que vous veniez chercher mes effets car ils seraient perdus et quand vous viendrez venez le samedi et le mardi parce que les autres jours c'est défendu de voir les condamnés autrement que le mardi et le samedi.

Vous ne manquerez de me donner votre adresse quand vous aurez quittez le pays où nous étions si bien avant ce maudit jour du 30 septembre où j'ai commis cet horrible forfait qui me tient à jamais eloigner d'un si bon père et d'une si bonne mère et de si bons frères et sœurs que je ne reverrai plus jamais et mon pauvre grand père qui m'aimais tant je ne le reverrai jamais et Clémentine et Berthe que j'aimais tant et Jean qui est à Alger lui

1. Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation.

qui m'était si bon quelle honte pour vous tous qui n'en êtes pour rien : Vous me direz si Marie est toujours à T... parce que ses compagnes doivent lui parler de moi si elle y est encore et elles ne doivent plus la regarder et n'en est pourtant pas la cause.

Je viens d'apprendre par mon avocat que papa est bien malade d'avoir à quitter le pays j'espère qu'il va bientôt être guéri pour fuir ce pays de malheur qui était si beau avant ce crime d'un si jeune misérable que je suis.

Je ne pense pas que je vais rester longtemps à Nantes quand je serez dans un autre endroit je vous donnerez l'adresse afin que je puisse recevoir de vos nouvelles car cela me serait trop dur de ne pas en recevoir. Vous me rendrez réponse en me disant des nouvelles de mon cher père qui pleure son enfant qui est condamné à ne jamais le revoir, je pense qu'il sera vite guéri et qu'il prenne courage et vous me direz des nouvelles de grand père qui doit être vieilli.

Votre fils qui songe à ce qu'il a commis et qui pleure en pensant à un si horrible crime qui vous a mis dans la douleur et la honte pour le restant de votre vie ainsi que celle de mes bons frères et sœurs qui pleureront toujours un si grand crime fait par leur jeune frère prisonnier pour toujours.

Votre fils qui embrasse en pleurant ses bons parents qui sont a jamais et pour toujours éloignés de lui.

Marcel Redureau.

Par son mélange de préoccupations naïves et de regrets d'accent sincère, cette lettre constitue un document psychologique qui nous semble confirmer entièrement notre manière d'apprécier la mentalité de son auteur et qui nous dispense de plus amples commentaires.

*
* *

« Après la condamnation, m'écrit M. Gaëtan Rondeau, mon très aimable correspondant, les relations de Marcel Redureau avec son avocat ne cessèrent pas. Celui-ci demeurait angoissé par le mystère psychologique, dont une étude approfondie du dossier ne lui avait sans doute pas livré la clé. Après le verdict, Marcel Redureau témoigna jusqu'à sa mort de sentiments édifiants, et son défenseur ne put se garder à son égard, jusqu'à la fin, d'une sympathie un peu analogue à celle que Mauriac éprouve pour ses héros « criminels ». Marcel Redureau mourut tuberculeux, à la colonie correctionnelle de X... vers février 1916. Quelques semaines auparavant son avocat-défenseur avait reçu de lui une touchante lettre d'adieu. Sa conduite à la colonie n'avait cessé de donner satisfaction. »

ANDRÉ GIDE

NOTES

LE ROMAN

LES THIBAULT, par *Roger Martin du Gard* : (IV) *La Consultation*, (V) *la Sorellina* (Editions de la N. R. F.).

On ne peut douter, à mesure que se déroule cette véritable *comédie humaine* que se proposent d'être les *Thibault*, que M. Roger Martin du Gard ne soit un des plus grands romanciers français. L'éloge commence à être banal. Je voudrais démontrer ici, à propos des deux nouveaux volumes, qu'il est le romancier pur.

Certes il n'échappe à personne qu'une intrigue, aussi bien nouée que n'importe quelle fiction romanesque, relie les épisodes des *Thibault*, une action complexe comme la vie même, et qui présente comme elle les traits d'une fatalité arbitraire, un train inégal, un décousu apparent que l'historien (disons ici : le chroniqueur) a pour mission de ramener au rationnel. Mais d'autre part, il y a dans le propos de M. Martin du Gard cette conception maîtresse : que l'expérience du réel se suffit à elle-même et que les scènes bien reproduites ou bien inventées (cela revient au même) doivent suffire à former un drame tel que l'esprit l'exige, c'est-à-dire pourvu d'un début et d'une fin. Si les tableaux, si les types, si les gestes, si les paroles sont vivants, puissamment évoqués, bien touchés, comme disaient nos ancêtres, le roman a atteint son équilibre. Nul exemple mieux que celui des *Thibault* ne peut illustrer cette vérité d'esthétique, ni mieux justifier ce qu'on appellerait la déclaration d'indépendance du roman.

A cet égard on peut se demander si le naturalisme, tant décrié et même tant oublié, ne mérite pas le titre de précurseur. M. Roger Martin du Gard, tout parti-pris mis à part,

applique à un vaste dessein les qualités qui ont été révélées au public vers 1885, savoir l'attention profonde et minutieuse à la réalité triviale, dans le domaine moral comme dans le physique, le goût d'une évocation, patiente plutôt que stylisée, de l'humanité moyenne. Il va très loin dans la cruauté et la crudité ; jamais avant lui, même à l'époque héroïque, les détails de la misère corporelle, les histoires de cuvettes, de sondes et de piqûres, n'ont été accumulés avec ce courage qu'on eût appelé cynisme avant l'avènement des « Médaniens ».

Naturellement je ne borne pas là mon éloge ; je vois trop bien quelle humanité féconde chez lui ce réalisme, quelle absence d'insolentes gageures ou de cynisme apprêté tranquillise le goût du lecteur. Mais je voulais noter que, bon gré mal gré, la littérature moderne, si facilement libérée des servitudes utiles par la fantaisie, l'élégance et autres qualités médiocres, retrouve les mêmes devoirs, les mêmes travaux que la littérature d'avant-hier. En un mot, et grossier, il n'y a pas trente-six façons, pour un romancier, d'être puissant, d'être sérieux. M. Martin du Gard a pris la bonne, la seule peut-être.

Il est encore trop tôt pour tirer de ces deux volumes une vue d'ensemble sur la série cyclique des *Thibault*. L'unité des deux tomes qui viennent de paraître réside peut-être dans la monographie médicale des praticiens, des aides et des patients. Cela forme un fort beau document, à l'usage des hommes de l'art et des autres. Cela achève en outre de mettre sur pied le personnage d'Antoine Thibault, que nous avons vu déjà dans ses études et ses amours et qui nous initie maintenant à sa vie professionnelle, intellectuelle et morale. Le défilé de ses clients, la maladie incurable de son père, la recherche et la découverte qu'il fait de son jeune frère Jacques évadé des lois et de la société, qu'il ramène auprès de M. Thibault expirant, ce seront pour lui autant d'étapes vers la maturité ; et l'histoire d'une génération se poursuit avec constance à travers cent épisodes d'apparence hétéroclite, que la vie se charge de rassembler, d'unifier. Le résumé de cet avancement pourrait se faire par le seul mot d'*expérience*. Expérience des problèmes théoriques et pratiques que pose l'existence, et que seul le hasard (à peine aidé par un romancier) fait surgir devant un homme, expé-

rience des deux ou trois conflits essentiels que peut offrir une génération qui en 1914 aura de vingt à trente ans...

Ces conflits entre deux morales, entre deux sociétés, entre le traditionalisme et le libertarisme, — mieux encore, entre la jeunesse et la vieillesse du monde — se tasseront et s'amortiront ainsi que toute chose ; mais à chaque époque ils renaissent ; ils sont le signe de l'inquiétude qui agite et mène l'univers, de la « petite secousse » qui l'empêche de croupir, et qui renaît toujours du discord entre l'actuel et le virtuel. Ne cherchons pas plus loin provisoirement le sens et la portée des *Thibault*. Ils forment déjà une manière d'épopée, volontairement triviale et modeste. Quand elle sera achevée, vous la verrez symbolique. Attendez.

ANDRÉ THÉRIVE

*
* *

LA NAISSANCE DU JOUR, par *Colette* (Flammarion).

Mme Colette a pris à cœur, depuis ses premiers livres jusqu'à celui-ci, non pas de se renouveler, mais d'épurer sa voix, et de lui faire rendre un son de plus en plus authentique. On goûta d'abord en elle une grâce aigre, une ingénuité perverse : charmes éphémères, et qui fussent bientôt devenus misérables, si elle eût continué à en exploiter la veine. Ce qui la sauva fut qu'elle était née écrivain, et que, femme, elle voulut, elle ne put parler que d'elle, et d'après elle-même. Elle séduisit par son avidité, son indépendance, ses caprices, et par une franchise volontiers cynique. Rien n'a compté pour elle que le plaisir de ses sens et la satisfaction de ses instincts. Ce fut là son originalité et ses limites. Les problèmes moraux, les spéculations de l'intelligence, elle les a ignorés résolument. Poussée par une sensualité « païenne », sans autres joies ni douleurs que celles de la chair, elle a été un corps en liberté. Spectacle d'un charme sûr et neuf, tant que le corps est aussi riche de ressources que d'appétits. Mais plus tard ? A plusieurs reprises déjà, dans l'œuvre de Mme Colette, on avait perçu une note soudainement grave, comme l'anxiété d'un être qui craint de devenir inégal à ce que l'univers contient de joie, qui se sent écarté, dépassé, et qui a peur, non pas de la mort, mais d'une déchéance.

Cet accent, émouvant dans *Chéri* et *la Fin de Chéri*, prend une valeur poignante dans *la Naissance du jour*.

Une femme vieillit. A la première page du livre, elle songe qu'elle doit renoncer à l'amour ; à la dernière, ce renoncement est accompli ; entre ces deux pages extrêmes, rien qu'une anecdote, des paysages, des rêveries, des souvenirs, et mêlée au récit, aux paysages, à la sensibilité même de l'auteur, une belle figure maternelle. C'est une rencontre touchante, que celle de cette figure, à ce point d'une œuvre et d'une vie, où un être entre dans une solitude nouvelle, recense ses forces et ses faiblesses, et, quelque fière indépendance qui l'anime, cherche malgré lui un soutien, un principe, un enracinement. Un ton à la fois grave et familier, une simplicité de grande allure, la conscience sans jactance que l'écrivain manifeste de sa valeur, un art qui ne fut jamais plus sûr ni plus heureux, dans la peinture des sensations comme dans le mouvement du style, font de ce livre le plus durable de Mme Colette. Elle y a mis plus de perspective et plus de résonance qu'elle n'avait fait jusqu'alors. « Hommes, mes amours ; hommes, ma patrie », écrit-elle ; cette obsession de l'amour chez une femme qui se résigne à ne plus aimer prend, au cours de ce livre, une âpreté presque tragique. J'en admire, d'autant plus, l'absence de déclamation, de cris, de plainte exprimée, — la réserve. On dira qu'il s'agit encore dans ce livre, comme dans les précédents, d'un amour sensuel, païen. — Non pas de lui, mais de sa privation, de la douleur de cette privation ; la douleur n'est jamais païenne.

Il est facile de chercher, un livre lu, ce qu'il aurait pu être. Mais celui-ci fait de trop rares promesses, pour qu'on ne soit pas déçu de les voir ensuite abandonner. On y sent une Colette prisonnière de certaines habitudes, de certaine facilité, d'une vie qu'elle n'a pas complètement rejetée. L'admirable mouvement du début s'alentit, perd son accent, et ne le retrouve plus que par à coup. Une page émeut, emporte ; surgissent une image trop ingénieuse, une remarque trop jolie ; elles vous amusent ; c'est à recommencer. Mme Colette est trop indulgente pour elle-même ; elle ne sait pas sacrifier d'inutiles, de dangereux ornements ; son style, trop scintillant, lasse un peu. Je ne regrette pas que l'intrigue tienne si peu de place dans son

livre ; l'intrigue n'est ici qu'un prétexte ; je regrette au contraire sa longueur. Mme Colette ne sait pas créer d'autres personnages que le sien ; elle est portée par une loi trop naturelle qui nous fait juger autrui d'après nous-mêmes, et ne chercher en lui d'intéressant que ce que nous jugeons intéressant en nous. Les personnages qu'elle introduit dans *la Naissance du jour* sont à peine vivants. Qu'avait-elle besoin d'eux ? Pourquoi romancer un thème si grave, si fécond en soi ? Pourquoi surtout cette histoire usée d'une femme qui néglige sa dernière chance d'aimer, au profit d'une jeune rivale ?

On pouvait se demander ce qui resterait à Mme Colette, quand elle n'aurait plus à chanter l'amour. Il lui restera, outre les autres joies de ses sens, le souvenir de cet amour. Et sans doute ce souvenir, joint au sentiment de la solitude, donnera-t-il à ses livres une ombre grave, qui masquera, dans l'œuvre de Mme Colette, l'absence de toute une part d'humanité. MARCEL ARLAND

*
* *

LA POÉSIE

CAPITALE DE LA DOULEUR (Editions de la N. R. F.) — DÉFENSE DE SAVOIR (Editions Surréalistes) — LES DESSOUS D'UNE VIE OU LA PYRAMIDE HUMAINE (Editions des Cahiers du Sud), par *Paul Eluard.*

La curiosité grandiose du désir chez Paul Eluard fait l'ubiquité de son regard, soif d'images qui fait jaillir les sources et partout ces flammes qui montent, admirables et vaines. Misère de cette concupiscence infinie du regard créateur dans ces ténèbres, cette perdition, ce vertige ; cependant la jeune ardeur, follement ingénue et toujours douloureuse, renouvelle inépuisablement les verdures, les seins, les arcs-en-ciel et l'angoisse des aurores :

Tout jeune, j'ai ouvert mes bras à la pureté. Ce ne fut qu'un battement d'ailes au ciel de mon éternité, qu'un battement de cœur amoureux qui bat dans les poitrines conquises. Je ne pouvais plus tomber.

Aimant l'amour. En vérité, la lumière m'éblouit. J'en garde assez en moi pour regarder la nuit, toute la nuit, toutes les nuits.

Toutes les vierges sont différentes. Je rêve toujours d'une vierge...

Je ne me lasse pas de ces sonorités plus pures que la blancheur des lunes sur ces fonds de velours funèbre, de ces rythmes qui sortent d'un silence plus profond que les temples de l'Asie. Un art si savant, trop savant...

*
* *

Or le lecteur est averti que cette page pleine de lueurs et d'encens n'est ni un poème, ni un « texte surréaliste », mais la sténographie d'un rêve. Une glose liminaire invite à distinguer le rêve « qui est la réalité vivante », du poème exercice volontaire de magie verbale ayant pour effet de « désensibiliser » le monde et du « texte surréaliste », apex d'une liberté semblable à une aurore polaire, illumination glaciale de la plus haute atmosphère de l'esprit.

Or qu'est-ce que ce rêve, plein d'une force si sûre d'elle-même, experte dans les calculs de la plus savoureuse harmonie, infaillible et raffinée dans la préparation de ses philtres sensibles, sinon un rêve feint, un détour qui retrouve comme ingénument la virginité hallucinante de la sensation. Quel artiste que le rêve d'un artiste ! Consentons à ce mot, mais une fois faite cette réserve. Moins un artiste qui s'y ajoute, le rêve n'est rien, il ne devient un être que par le discours ; l'image ne se passe point du genre. Eluard rêve sans doute, mais sachant qu'il rêve et pour en écrire. Cela fait texte, inévitablement. Trop poète, pour s'empêcher d'être poète, même en rêve. A l'inverse de Descartes, Eluard est arrivé à n'avoir plus que des rêves poétiques. *Qualis artifex*...

*
* *

Les termes de cette distinction ne s'appliquent point à des états opposés, dont le premier serait proprement un rêve pur, états qu'il faudrait traverser par rupture et révolution ; ces termes désignant les étapes d'un développement continu dont l'origine même est poésie ; ainsi entendue, cette analyse d'Eluard est bien précieuse pour comprendre comment s'engendre la courbe de son art ; elle permet de repérer le trajet intérieur suivi par ce mouvement d'organisation, tout spontané et qu'une heureuse fatalité condamne à être toujours un ordre. Rien n'instruit mieux que cette vue d'Eluard sur Eluard.

Ce qui est proprement poésie — l'opération volontaire qui traduit les sentiments issus de la contemplation humaine — serait situé entre deux états, l'un inférieur, l'autre sublime. Le premier est celui où les rythmes sensibles crépitent d'images délirantes, où nous sommes accaparés, à la fois fixes et distraits, par la réalité immédiate, ce rêve hallucinant. Au-dessus de la poésie, un détachement possesseur et satanique se donne des fêtes glacées, monstrueusement métaphysiques, non seulement par delà le bien et le mal, mais par delà tout sentiment de réalité ou d'irréalité. Artifice d'une âme échappant par fureur mystique à toute qualification sentimentale et intellectuelle. Tels sont les dessous d'une vie, tel est le sommet de la Pyramide Humaine ; telle est cette Défense de Savoir qui impose silence à toute réclamation discursive de la pensée. C'est le Paradis inhumain des Haschichins, la volupté moniste des Karmates, à fond de désespoir, dans la capitale de la Douleur Impie. Mais encore sait-on bien...

*
* *

Tout est suspendu chez Eluard, par les rayons d'ellipses innombrables, au soleil d'un amour fiévreux, ténébreux, sexuel qui sera peut-être vaincu un jour par une solitude que l'excès d'orgueil changera en tendresse :

Je chante pour chanter, je t'aime pour chanter
Le mystère où l'amour me crée et se délivre.

Ces moments d'allégeance sont rares chez Eluard. Voici revenir les coups sourds de la fièvre, les battements de feu et de plomb ; mais ils créent une nouvelle chair pour un nouvel amour. Tout est indécis et douloureux à l'extrême ; le poète ne sait pas de quoi il parle, dans cette terrible nécessité de parler :

Une vaste retraite, horizons disparus,
Un monde suffisant, repaire de la liberté.
Les ressemblances ne sont pas en rapport,
Elles se heurtent
Toutes les blessures de la lumière,
Tous les battements des paupières
Et mon cœur qui te bat.
Nouveauté perpétuelle des refus
Les colères ont prêté serment.

Je lirai bientôt dans tes veines,
Ton sang te transperce et l'éclaire.
Un nouvel astre de l'amour se lève de partout.

En ces amas stellaires, une sorte de palpitation ignée, comme dans Héraclite l'Ephesien, fait mourir et renaître les unes des autres en un cycle sans fin, les notes individuelles et les notes génériques, avant que se puisse constituer une plastique d'objets définis. « Le temps se sert de mots comme l'amour » ; il ne s'agit que de nommer fabuleusement des réalités déchirantes, ou la direction des plus cruelles aventures d'âme. Tout naît, tout s'évanouit à l'appel du magicien désespéré « qu'on avait cru ivre » et qu'une lucidité illogique interrompue, de retour à la plus profonde obscurité du rêve sensible, donne et soustrait tour à tour à une splendeur inconnue, aux jeux de l'action et de la nuit. « L'image d'homme rêve, mais plus rien n'est accroché à ses rêves que la nuit sans rivale. » Le fameux mot de Pindare reçoit ici le commentaire le plus subtil, le plus énergique. Et comme le désespoir produit la pureté spirituelle, nous comprenons l'accent admirable des poèmes d'amour qui terminent *Capitale de la Douleur* et où l'anxiété et le délire charnels se couronnent d'une lueur glacée et inefficace, où le cœur s'enveloppe d'une photosphère sans chaleur, inutile et morne comme la fin de la puissance.

Eluard, dans ce désordre plein d'éclairs et de négations, ne cherche pas à savoir quelle interprétation convient à ce message, rébus d'images. Dans cette mythologie, ce monde ancien de la beauté, rien n'est donné à l'anthropomorphisme : Eluard ne limite sa désolation par aucune hypothèse de théologie consolante. Où le conduira sa solitude parmi ce merveilleux dont il n'a pas fini de dérouler les horizons ? Mais il suffit sans doute à un poète d'être poète. C'est assez que Paul Eluard se rende entièrement maître de ces moyens d'expression qui annexent à l'art un domaine reculé où il semblait qu'aucun ordre esthétique ne dût jamais être introduit.

L'image poétique, telle qu'elle éclate en ces textes amers et obscurs est un monde nouveau. J'en dirai quelque jour les caractères. Image près de quoi les objets paraissent faux, à quoi

les objets aspirent pour s'authentifier, où ils viennent s'abreuver d'une splendeur perdue et regrettée

Plus un mélange n'est absurde
C'est ici que l'on voit le créateur de mots.

Qui lit ces poèmes, où la douleur et parfois une rage inconnue tordent les palmes des plus beaux jardins de l'univers éternel, toute la psychologie de la création poétique est à reprendre. Jusqu'à présent, la poésie ne s'est point passée d'une référence à l'ordre objectif, que ce contrôle fût dicté par le principe classique de l'imitation de la nature, ou par le choc romantique du sentiment individuel contre la fatalité des choses. Maintenant il s'agit de l'opération la plus reculée, la plus secrète, la plus mystérieuse et qui comme la « conscience » bergsonienne, ne relève plus d'aucune des catégories de la spéculation philosophique. Moréas mourant avait vu : il avait vu que classique et romantique étaient des bêtises. Aujourd'hui la poésie de Paul Eluard appelle un système d'explication qui se moque des antiques couples d'idées : idéalisme, réalisme. Et si ce système n'est point trouvé — comme on n'en doute pas — il n'en reste pas moins le plaisir que donne l'invention d'une nouvelle tristesse, voyage dans une nouvelle Egypte où monte la pyramide de cette poésie douée d'une irrésistible Existence et d'une indicible Vérité.

GABRIEL BOUNOURE

* * *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

JOURNAL MÉTAPHYSIQUE, par *Gabriel Marcel* (Bibliothèque des Idées. Editions de la N. R. F.).

Peu de livres, au même degré que celui-ci, permettent de suivre en ses constants travaux d'approche, — en son harcèlement quotidien, — l'effort métaphysique d'un être. Et c'est que cet effort ne s'y limite point à la patiente élaboration d'un système — ou à la lutte désespérée contre tout système. Ce que plus secrètement il poursuit, c'est *une transmutation de la pensée elle-même*, en sa totalité et en son essence. Effort ainsi de *conversion*, — comme si étaient devinées à l'horizon telles forces magiques qu'il nous fût possible de rejoindre ou, toute différente, —*peut-*

être même adverse, — une « grâce », dont nous pourrions être rejoints.

*
* *

De la sorte, dans les notes de Gabriel Marcel, — échelonnées du 1er janvier 1914 au 24 mai 1923, — figurera tout d'abord une part dialectique. De plus en plus réduite, en apparence, à mesure que l'œuvre s'avancera et que la valeur de la dialectique en tant que procédé de découverte sera plus énergiquement niée ; mais maintes fois ce ne sera qu'apparence et il y aura quelque chose comme d'étrangement spectral en cette survivance d'une forme à la destruction de son contenu.

Dialectique qui fera se multiplier les distinctions et les hypothèses ; et ces hypothèses, à leur tour, se diviseront et subdiviseront sans lassitude, comme si pour celui qui les énonça elles étaient pareilles à des êtres tout ensemble familiers et suspects. Jamais dès lors les retouches et les ratures ne se proposeront assez nombreuses ; mais un scrupule (*devant les divers temps de la pensée* une timidité, un respect ; une crainte de fausser cette pensée en n'en livrant que la phase ultime et en en sacrifiant les stades préliminaires ; et n'est-ce point d'ailleurs par là que se justifie le mieux un journal idéologique ?), ce scrupule empêchera de les tracer et de les parfaire ; et maintenues elles aussi à l'état de possibilités, — *presque d'hypothèses d'elles-mêmes*, — ces ratures et ces retouches se juxtaposeront aux textes antérieurs au lieu de se substituer à eux. Ainsi surabonderont les lignes oscillantes et les formules dubitatives, les prévisions d'objections et d'obstacles, les dialogues elliptiques avec des contradicteurs supposés.

Débats où une pensée semble en travail des seuls concepts qu'elle a forgés. Mais cette solitude est illusoire. Lecteur de tant de livres, analyste de tant de doctrines, Gabriel Marcel voudrait en vain se soustraire à l'histoire, lui dénier la puissance de se transmuer spirituellement. A maintes reprises, *c'est elle qui pense en lui* et qui à son insu l'oriente, — lui suggère telle théorie ou tel problème, suscite au fond de lui-même telles controverses. Et non point seulement l'histoire des philosophies mais, de quelque méfiance qu'il la poursuive, l'histoire des religions. Les unes et les autres, en effet, — religions et

philosophies, — animatrices de la réflexion par cela même qu'en leurs suprêmes moments elles la « transcendent ». Car de combien d'affirmations métaphysiques pourrait-on dire ce que note Gabriel Marcel à propos des « affirmations religieuses » : que leur « signification » la plus haute « réside en ceci qu'elles transcendent toute réflexion » ! (P. 96). Mais plutôt que d'en conclure qu'elles sont sans rapport avec cette « réflexion » transcendée, ne pourrait-on surprendre qu'en son inépuisable paradoxe de les vouloir, malgré tous démentis, rejoindre, la réflexion trouve le pouvoir de s'outrepasser elle-même et de sans cesse reculer — imprévisiblement — ses propres limites ?

* * *

Beaucoup plus que nous ne le supposons, nos dialectiques les plus personnelles sont en nous réglées du dehors. A la limite, figurables en des personnages qui ne seraient qu'en apparence nos créatures. Mais de plus, en ces moments successifs qu'elles traversent, ces dialectiques symbolisent une pensée qui se fuirait perpétuellement elle-même, tout en restant en elle-même confinée. Comment, par delà, *atteindre une présence ?* La nôtre, — *mais non point la nôtre seulement, peut-être ?*

Problème de plus en plus nettement sous-jacent aux pages de Gabriel Marcel, et qui en tant de journées emporte ces pages loin de toutes entraves et de toutes faiblesses. Si distant, en vérité, celui-ci, de toute question réductible à des termes uniquement logiques. Au contraire, d'ordre tout vital. Tel, en effet, que par lui la nature intégrale d'un être tente de se transposer en pensée.

Ne distingue-t-on déjà ce problème, — émergeant comme en un horizon de délivrance, — à travers une notation du 2 avril 1916, — la première qui détache de l'abstraction les heures parcourues, s'avive de leur couleur, s'accorde au rythme des saisons ? Et c'est comme si des souffles venus du large pénétraient soudain et renouvelaient tout :

2 avril 1916... J'ai entrevu aujourd'hui, par cette claire et merveilleuse journée de printemps, que les notions de la science dite « occulte » contre lesquelles la science affecte de se révolter sont en réalité à la racine de nos expériences les plus ordinaires,.. les plus indiscutées :

l'expérience sensible, l'expérience volontaire, l'expérience mnémonique. Que la volonté « agisse » comme suggestion, disons suggestion magique, qui en douterait ? et les corps ne sont-ils pas, je ne dirai pas des apparences, mais des apparitions, des matérialisations ? Et enfin l'expérience mnémonique n'implique-t-elle pas la négation effective et réelle du temps ? Tout cela est trop clair. Trop clair pour le demi-jour de notre psychologie. (P. 129-130).

Et un peu plus d'un mois après, — ceci, non moins direct, non moins secrètement relié au jeu des forces qui nous enveloppent :

4 mai... L'immédiat de la sensation est forcément un paradis perdu. La dialectique, le drame de la sensation, c'est qu'elle doit être réfléchie, interprétée ; par là *l'erreur* devient possible... Mais d'autre part la sensation non-réfléchie est en deçà du plan du faillible. (P. 131).

Nulle trace de panthéisme dans le *Journal Métaphysique*. Plus certainement encore, nul vestige de ce que l'on pourrait appeler le *sens lucrétien* ou le *sens newtonien* de l'univers. Même, un constant aveuglement à l'égard des multiples prolongements spirituels que comportent les grandes découvertes cosmologiques, les vastes *déchirures d'abîme* (et soudain, — par reflet, « *réflexion* » en nous et par nous, — déchirures et abîme non point uniquement hors de nous) l'audace des hypothèses jetées vers l'infini comme vers l'infinitésimal. Gabriel Marcel s'arrête le plus souvent à une toute sommaire conception de la science, — considérée comme un ensemble de notions énumérables, de renseignements exacts et disponibles et de réponses enregistrées. Comme si le propre des sciences les plus escarpées et révélatrices n'était pas, au contraire, de briser les cadres qui leur préexistent, de sans cesse déborder les questions d'où elles furent issues et, étrangement, de *répondre à d'autres*, — informulables jusque là, imprévisibles et chimériques, — et finalement peut-être de nous *contraindre à l'impensable !* D'autant plus significative apparaît dès lors l' « incidence » que chez Gabriel Marcel les plus centrales intuitions sous-entendent obscurément telles perspectives qu'il méconnaît ou qu'il néglige. Quelque chose de sa plus grande force, il le puise en ce qu'il croit nier.

*
* *

Pour qu'une *présence* soit reconnue quand elle survient, — et non moins que toute autre celle de nous-mêmes, — il faut que du plus intime de nous (le plus souvent, ainsi, à notre insu) elle ait été appelée. Un vide la précéda, — le sentiment de n'être point là et de n'être point, — et avec nous, comme nous, nul autre. Il y a à ce sujet, au cœur même du livre, — plus poignantes en leur brièveté que toute longue confidence, — d'émouvantes lignes, comme en clair-obscur, et d'où semble rayonner tout le reste :

24 octobre 1922. — Longuement réfléchi sur le sentiment d'indigence intérieure qu'il m'arrive d'éprouver si cruellement. Je crois toujours que ces moments sont ceux où l'être s'amincit, où il cesse de résister à lui-même. Et cet amincissement de soi paraît lié au fait que tous les autres sont traités comme autres ; le *toi* disparaît ; le moi devient lui-même *lui* pour soi. Et je me demande s'il ne faut pas voir comme un instinct de conservation transposé dans ce fait si souvent constaté par moi que si un désir même faible naît à ce moment-là, le moi tout entier se colle à lui ; ventousage intérieur ; ce désir, si faible en soi, se gonfle de tout ce qu'il aspire ; et c'est seulement quand le moi se sera ressaisi (dans un entretien, une lecture, etc.) que le désir retrouvera son volume initial. Etat nostalgique de l'âme ; elle se sent en deçà de son étiage habituel.

« Le bonheur ne serait-il pas une certaine façon d'être présent à soi-même ? Et plus je me suis présent à moi-même, plus les autres existent eux aussi pour moi... (P. 279-280).

Les autres, mais non certes à un égal degré. Ni non plus en l'ardeur ou en la dissémination de leur tâche ; en l'ensemble de leurs attributs et de leurs états ; en les accords ou les contradictions de ce qu'ils accomplirent. Gabriel Marcel écrit le 25 octobre 1922 :

Quelle qu'elle puisse être, ma tâche n'épuise pas mon être ; je ne trouve pas en elle une justification de moi-même qui puisse me satisfaire totalement... Je ne pourrai pas non plus regarder les autres comme de simples agents qui ont chacun leur tâche à accomplir et n'ont plus qu'à disparaître lorsqu'ils s'en sont acquittés. Plus un être est *toi* pour moi, et moins je suis tenté de le confondre avec sa tâche. (P. 281).

Et, près de trois ans auparavant :

Je ne l'aime pas à cause de ce qu'il est ; j'aime ce qu'il est parce que c'est lui ; j'anticipe donc hardiment sur tout ce que pourra me

livrer l'expérience, sur tous les prédicats où celle-ci se déposera. (P. 217).

Et antérieurement encore, à propos de tels et tels, ou peut-être un seul, qui cessent de nous demeurer extérieurs, de sorte que nous ne pouvons plus, par rapport à nous, parler de *leur* passé (il ne nous est plus « donné » ni « transmis » mais pour ainsi dire « transvécu ») (P. 164) :

L'être que j'aime est aussi peu que possible un tiers pour moi ; et en même temps il me découvre à moi-même, puisque l'efficacité de sa présence est telle que je suis de moins en moins *lui* pour moi ; mes défenses intérieures tombent en même temps que les cloisons qui me séparent d'autrui. (P. 146).

Et plus tard, quand interviendra l'image de la mort :

Il y a une façon de penser ma mort qui revient à dire « il mourra », c'est-à-dire au fond « la machine s'arrêtera ». Je m'entretiens au sujet de ma mort avec un autre, quel que soit d'ailleurs cet autre (moi-même peut-être). Ce n'est pas en raisonnant de la sorte sur ma mort ou sur celle de qui que ce soit que je puis m'élever à la pensée d'un au-delà. De ce point de vue, il n'y a par-delà la mort que la désorganisation de plus en plus complète de « la machine ». Rien d'autre. (P. 199).

Thèmes que retrouve de journée en journée, à partir de dates décisives, Gabriel Marcel, et chaque fois pour être conduit vers de nouveaux aspects d'un problème peut-être unique. Informulable, d'ailleurs, sans doute, en tant qu'unique. Jamais saisissable, en effet, intégralement, mais par lueurs éparses. A peine problème : bien plutôt relation immédiatement reconnue, — et qui à la limite serait identité...

Relation entre des *présences*, mais qui seront de moins en moins situables, — de sorte que les circonstances de temps et d'espace finiront par perdre leur primauté et bientôt même leur évidence. Ainsi se réalisera le passage du normal au supra-normal, du psychologique au métapsychique, — de l'intense jonction avec l'actuel à la préfiguration divinatrice et à la télépathie ou à la « voyance », — même à la médiumnité...

Ici, combien de lecteurs ressentiront un regret ! Et ce sera qu'avant tout effort constructif, — élaborant, multipliant les hypothèses explicatives, — Gabriel Marcel n'ait point raconté et situé les faits qui, déclare-t-il en sa préface, ne pouvaient

laisser place, pour lui, à « aucun doute ». Pourquoi une allusion seulement ? Mais c'est qu'en vérité, en un journal qu'un être écrivait pour lui seul et qu'il ne songeait pas à publier, seule l'allusion avait un sens et n'impliquait point d'artifice. Ainsi une lacune de ce livre (et que devront combler d'autres pages) en confirme l'authenticité.

JOSEPH BARUZI

*
* *

PROFONDEURS DE L'ESPAGNE, par *René Schwob* (Grasset).

René Schwob prolonge cette tradition qui, depuis Barrès, exige que l'on parle de l'Espagne comme de l'une des plus hautes et des plus secrètes données de la vie spirituelle, et, en quelque sorte, comme d'une révélation. Cette révélation, c'est surtout dans les peintres, c'est surtout au Prado et dans la Maison du Greco que René Schwob en a éprouvé le contact. En effet, l'expression de l'Espagne, l'Europe ne la sentira jamais dans sa littérature, dans Cervantès et dans Gongora, que d'une façon inégale, incomplète, obscure et assourdie. Mais Velasquez et Goya, leur langage est plus directement accessible et s'impose avec une plénitude irréfutable. Ce sont leurs images que René Schwob nous invite à méditer. Il le fait dans cette langue dense, sulfureuse, étouffante, qu'impose un sujet qui ne laisse aucun répit à l'émotion et où tout exige de la pensée une gymnastique continuelle.

Cette perpétuelle sublimation des spectacles que l'Espagne offre aux yeux du voyageur ne va pas sans quelque danger. Rien n'est plus arbitraire que les interprétations auxquelles il faut ici se laisser conduire. C'est ainsi que René Schwob veut partout voir en Espagne et surtout dans ce Velasquez obsédant, auquel il revient si souvent, la marque du génie catholique et le goût d'un ordre et d'une hiérarchie. Je ne crois pas, pour ma part, qu'il faille considérer l'Espagne comme une conséquence et une application du génie catholique : au contraire, je voudrais placer à la source et au principe de tous les phénomènes espagnols une idée supérieure et absolue, dont un catholicisme particulier et de couleur particulièrement espagnole serait justement une des conséquences et une des applications.

Comme tous les visiteurs du Prado, René Schwob a été frappé de l'abîme qui sépare Titien et le lyrisme vénitien des Espagnols. En poussant son analyse, qui est d'ailleurs très subtile et très élégante, il serait parvenu aux perspectives que José Ortega y Gasset a établies dans ses *Trois Tableaux du Vin*, un admirable essai où l'on voit confrontés les *Buveurs* de Velasquez et les *Bacchanales* du Titien et de Poussin. De même, dans sa méditation intitulée *Capilla del Obispo*, René Schwob pressent la distinction établie par Eugenio d'Ors entre les formes classiques qui découlent de la colonne et les formes baroques qui découlent de l'arbre. Il en tire d'ailleurs un jugement assez différent de celui de d'Ors.

Il y a ainsi un grand intérêt à écouter les résonances dans un cerveau français des problèmes qui, depuis si longtemps, font l'inquiétude de l'Espagne. Grâce à des études telles que celle de René Schwob, l'éthique espagnole pourrait prendre enfin la place qui lui est due dans notre préoccupation de constituer une conscience européenne.

JEAN CASSOU

*
* *

MYTHOLOGIE ASIATIQUE ILLUSTRÉE (Librairie de France).

C'est une œuvre collective : si l'on songe à l'immensité des sujets que couvre un pareil titre, il ne pouvait en être autrement. Chaque partie étant rédigée par un spécialiste, le livre gagne en sûreté de détails ce qu'il perd forcément en cohésion. Il semble toutefois que chacun des spécialistes a pu librement choisir entre le *tableau* et l'histoire, genres fort différents : nous lisons des histoires du bouddhisme et du brahmanisme hindous, de la mythologie perse. Nous n'avons qu'un tableau du culte chinois.

Pourtant de remarquables efforts d'unification ont été tentés. C'est ainsi que l'ordre dans lequel se présentent les études sur le bouddhisme représente à la fois son ordre de propagation historique et son ordre de pureté décroissante ; les différents collaborateurs, qui travaillent presque tous au Musée Guimet, ne se sont pas répétés les uns les autres sur ce sujet du bouddhisme qu'ils étaient cinq à traiter, peut-être auraient-ils dû

aller jusqu'à se citer les uns les autres. Peut-être aussi ce remarquable ouvrage de vulgarisation intelligente n'eût-il pas perdu à contenir quelques notices bibliographiques et iconographiques qui eussent permis, cette première information prise, d'aller plus loin.

Le lecteur ne devra pas non plus oublier que ce titre : *mythologie* n'annonce pas l'étude complète des religions. Par exemple, les parties peut-être les plus parfaites du livre, celles qui sont consacrées au Bouddhisme de l'Inde, au Lamaïsme, au Bouddhisme de l'Asie Centrale, contiennent probablement tout l'essentiel des légendes, mais n'épuisent pas et ne sauraient prétendre épuiser la pensée bouddhique. Je ne saurais avoir là-dessus qu'un avis d'ignorant ; mais la très belle étude de Lafcadio Hearn, publiée dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* de 1905, contient des aperçus plus vastes, un système mieux coordonné, offre un paysage intellectuel, une métaphysique de cette religion, qu'une *mythologie* peut négliger sans doute, mais que le lecteur d'une mythologie se doit d'aller chercher ailleurs. De même, il n'est pour ainsi dire pas question du confucianisme ; sans doute la pensée nette, calme et raisonnable des *Quatre livres classiques* ne participe guère de la mythologie, mais elle participe beaucoup de la religion.

Dans ce cas particulier de la Chine, il semble que le pittoresque tableau que M. Maspéro nous donne de sa mythologie populaire moderne soit quelquefois poussé jusqu'à la caricature. Rien de tout cela n'est faux, bien sûr ; mais songez à la terrible mythologie de la France moderne que l'on pourrait écrire, avec le doigt de pied de Saint-Guignolet, les flagellants de Bombon, la pratique de toucher du bois et la chose qui porte bonheur. A nous juger d'après tous ces détails véridiques, on nous mettrait plus bas que les Papous. Et pourtant nous sommes un peuple peu crédule, à l'esprit éveillé, net, ironique comme les Chinois, du reste. — Cette intention de caricature se retrouve dans l'illustration de ce chapitre de la *Mythologie asiatique :* les comiques images populaires qui représentent les divinités mineures sont en bien choquant contraste avec les monuments sobres et admirables de l'architecture religieuse chinoise.

L'illustration du livre est au reste presque toujours excel-

lente ; pourquoi seulement donne-t-on sans prévenir, en tête de la *mythologie des Kafirs*, une gravure manifestement polynésienne ? Je suis bien certain que ce n'est pas M. Hackin, auteur du chapitre, qu'il faut accuser de la confusion, mais le candide lecteur croira que les Kafirs plantent leurs idoles au bord de la mer... Nous aurions aimé aussi que l'illustration comportât une carte religieuse de l'Asie. Mais l'ouvrage, répétons-le, est dans l'ensemble remarquable, et il était nécessaire.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LES ARTS

EXPOSITION DUNOYER DE SEGONZAC.

A une époque où la hâte et le calcul poussent trop d'artistes à confondre le tableau, surface où se ramassent et se concentrent le plus d'éléments picturaux possible, avec le panneau décoratif, superficiellement recouvert d'ornements empruntés au réel, une exposition d'œuvres de Dunoyer de Segonzac devait attirer l'attention et forcer la sympathie. Ce peintre, en effet, a de tous temps opposé sa conception du tableau de chevalet, objet indépendant, se suffisant à lui-même et contenant sa propre architecture, à la toile bouche-trou, légère de conception et d'exécution, qui s'insère dans un ensemble décoratif à la façon d'un tapis ou d'un vitrail, simple musique d'accompagnement.

Tout en se montrant moins prodigue de « matière » qu'à ses débuts, Segonzac a conservé le goût des surfaces enrichies de tons pleins et de pâtes onctueuses. Il eût pu, comme tant d'autres, cultiver éternellement la manière qui assura sa popularité ; il préféra ajouter à ses préoccupations et compliquer son jeu. Il a découvert ainsi la lumière et la peinture claire. Il a même étudié celle-ci jusque dans ses gammes les plus stridentes. Ses meilleures toiles sont celles qui conservent la sourde puissance de ses œuvres du début, accordant les brûlures et les ardeurs provençales aux gris d'Ile-de-France qui furent les trouvailles de son ancienne palette. Je parlais de la diversité des plaisirs que nous offre l'art de peindre. Pour les uns la peinture est une fée qui ouvre des fenêtres sur l'absolu,

pour les autres c'est une dryade qui les prend par la main et les égare au creux de mille forêts. Il serait à souhaiter que les fanatiques et puristes de toute catégorie comprissent que représenter (à l'aide, bien entendu, de moyens personnels, c'est-à-dire *limités*) l'enchantement prévu d'une plage ensoleillée ou d'un village anonyme, est accomplir une œuvre poétique au même titre qu'appréhender directement le mystère dans ses repaires les plus cachés. Peut-être même faut-il aujourd'hui plus de courage pour illustrer des sujets « courants » que pour s'emparer de motifs qui par leur rareté confèrent déjà à l'œuvre — quelle que soit sa qualité — un cachet de distinction, un attrait sentimental.

Le rare, le distant, le bizarre, le magique, le fabuleux allèchent aujourd'hui le public « avancé », comme le « décoratif » avant la guerre. Ce public chicanera moins l'artiste sur sa technique s'il puise son inspiration au rayon du mystère. S'attaquer aux sujets qui courent les rues, voire les chemins vicinaux, c'est d'avance solliciter de ce public un examen sévère qui portera plus sur les moyens que sur l'intention. Il faut féliciter Segonzac de son goût pour les sujets prévus, puisqu'ils l'inclinent à les magnifier par une technique noble, de même qu'il sied de féliciter certains autres pour l'imagination avec laquelle ils tirent parti de sujets exceptionnels. Pluralité des mondes habités ! La vie a plusieurs visages, et celui de tous les jours repose quelquefois de celui du Dimanche.

Mais il faut surtout féliciter Segonzac d'avoir su résister au succès en un temps où l'artiste tend à devenir un homme d'affaires roublard et méticuleux. André Breton nous parle de cette bête puante, l'argent, que le peintre trouve tôt ou tard sur sa route. Segonzac a su honnêtement déjouer les tours de ce monstre. C'est un héros. Je lui tire mon chapeau.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

ESTHÉTIQUE DES PROPORTIONS DANS LA NATURE ET DANS LES ARTS, par *Matila C. Ghyka* (Librairie Gallimard).

Il est bien rare qu'un livre écrit par un savant et dont certaines parties ne sont accessibles qu'aux personnes instruites

dans les mathématiques, offre l'attrait d'un récit de voyage extraordinaire, ou d'un poème qui aurait pour sujet les Harmonies et qui justifierait ce titre. Tel est le mérite singulier de l'ouvrage de M. Ghyka, aussi remarquable par l'originalité de la conception que par la clarté des exposés.

L'auteur étudie d'abord la géométrie des formes naturelles inorganiques et vivantes, la production des phénomènes par rupture de symétrie, les formations cristallines et les pulsations de croissance. La prédilection de la nature, dans la morphologie des animaux et des plantes, pour le pentagone et le dodécaèdre platonicien, montre qu'il existe dans ces deux règnes une symétrie nettement reliée à l'importante proportion de la section dorée, symétrie absolument étrangère à la matière inanimée. On voit tout le parti que l'art dit décoratif peut tirer d'une telle observation.

Mais la partie la plus attrayante pour le profane est celle qui a trait aux constantes morphologiques de l'art méditerranéen, que M. Ghyka dégage très clairement du rapprochement d'exemples choisis. Il s'attache enfin à mettre en lumière le rôle essentiel de la Philosophie mathématique grecque, qui est à la base de toute l'architecture occidentale.

Les proportions observées dans les formes naturelles des trois règnes éveillent chez l'être humain une résonnance plus ou moins confuse, affective, ou inconsciente. L'instinct du beau n'est donc point, au regard de M. Ghyka, une formule vide de sens et l'on peut à bon droit donner ce nom à l'émotion qui nous porte au seuil de la conscience esthétique. Mais la conscience elle-même naît de la perception des rapports entre les proportions des formes naturelles et celles que l'art humain, guidé par le besoin d'appropriation, donne aux produits de son industrie. L'esthétique est proprement la science des rapports harmonieux.

Remarquons en passant que M. Ghyka réhabilite le « beau idéal ». On ne manquera donc pas d'objecter que s'il existe un point de perfection et une méthode pour faire ce point, l'art est plus court que la vie. Or il suffit de lire le chapitre consacré par M. Ghyka à la grande Pyramide de Cheops pour se convaincre de la vérité de l'antique adage. Dans l'espace et dans le temps, l'art est la mesure de la vie. La connaissance de

tous les rapports précédemment observés n'engendre pas dans tous les cerveaux la découverte de rapports nouveaux. C'est le privilège du génie. Mais il est constant que le sentiment esthétique est un don, comme une voix juste et une vue perçante, qu'il existe des hommes favorisés qui savent l'esthétique sans l'avoir apprise, qui, d'instinct, font des partages asymétriques suivant la *Section dorée* de Léonard, enfin qui ont, comme on dit, le compas dans l'œil. Reste à mettre en œuvre : ce don précieux non moins indispensable aux créateurs (au sens où l'entendent quelques faiseurs de romans) qu'aux critiques. Les uns et les autres n'ont ni la même démarche intellectuelle, ni les mêmes façons de calculer. Ils ne concoivent cependant que par rapport à une commune mesure.

Le beau idéal est, pour ainsi dire, la beauté au point mort. L'idée de froideur et d'insensibilité souvent exprimée par les poètes (*déesse aux yeux de jais*, *grand ange au front d'airain*...) est profondément juste. Le mouvement (qui déplace les lignes, donc rompt la symétrie) crée la beauté vivante (le phénomène) par altération des rapports exacts ; et le degré infiniment variable de cette altération correspond au besoin de surprise et de changement essentiel à notre nature originelle, enfantine.

Les beautés sont des images mobiles que l'œil apprécie en fonction d'une image fixe, idéale. Cette perception souvent inconsciente, et appliquée aux arts de la vie familière, est susceptible d'applications plus ou moins vastes, nobles, ou raffinées, la poésie pouvant être considérée comme l'état parfait de la conscience esthétique.

Ne perdons pas de vue, cependant, que toute cette activité est une sublimation d'un besoin physique. Tout ce qui est purement intellectuel, détaché des sens et de la matière, est esthétiquement faux. Condillac a raison : je suis d'abord odeur de rose. Il faut d'abord éprouver, sentir, puis connaître, savoir, puis exprimer, c'est-à-dire pouvoir. L'aptitude à tenir ces trois facultés en un certain état d'équilibre et de simultanéité est proprement ce qu'on nomme génie. Cela explique la nature si particulière de l'ivresse mathématique (ou astronomique) ressentie par quelques grands esprits, si différente de la béate satisfaction des demi-savants. En résumé, pas d'art sans volupté. C'est là le sens profond de l'invocation célèbre de La Fontaine.

Ces réflexions ne rendent pas compte de l'œuvre de M. Ghyka, je les donne comme le fruit d'une lecture très attentive, mais néçessairement imparfaite. Son livre est comme un rond-point lumineux d'où partent de belles avenues ; On y peut cheminer tant que la clarté centrale vous accompagne ; quand on cesse d'y voir clair, on revient sur ses pas et l'on s'engage dans une autre voie. Toutes sont bordées de constructions, formes et figures pareilles à des statues dont un guide déchiffre pour le promeneur les inscriptions mystérieuses, et en révèle le sens.

Je sais peu de lectures aussi exaltantes et j'ajoute qu'un tel livre vient à son heure. Il ne risque plus, comme il l'eût fait dix ans plus tôt, de fournir les abstracteurs de quintessence cubiste d'un supplément de vocabulaire.

Les artistes d'aujourd'hui sont plus soucieux du matériel de leur art, que d'esthétique et de philosophie. Ceux qui ont quelque curiosité dans l'esprit liront avec fruit l'ouvrage de M. Ghyka, qui est vraiment la *grammaire des grammaires* de l'art. Une grammaire, et non un Larousse. C'est-à-dire qu'il y faut trouver non pas des formules pour épater le lecteur des revues d'art, mais l'histoire naturelle de l'esthétique.

ROGER ALLARD

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

EDMOND GOSSE.

La mort d'Edmond Gosse ne saurait laisser indifférents les amis de cette revue, qu'il tenait en très haute estime. L'intérêt si clairvoyant que ce vieillard avait manifesté pour André Gide, pour Marcel Proust, le sens très fin qu'il avait de ce qu'il y a d'original en eux, indique assez qu'il ne connaissait ni les frontières des nations, ni celles de l'âge. Il appartient aux Anglais de définir précisément son œuvre, sa critique moins originale que compréhensive, sa grande culture, et surtout sa « position », cette chose aussi difficile à atteindre qu'à préciser. Il reste pour nous une importante figure de la société littéraire, un écrivain de l'espèce du critique-magistrat. Espèce qui tend à disparaître, comme celle qu'illustrait Hardy.

RAMON FERNANDEZ

SOUS L'ÉTOILE D'AUTOMNE, par *Knut Hamsun*, traduit du norvégien par *Georges Sautreau* (Rieder).

Le thème du retour à la nature, à la simplicité, à la fraîcheur de vie dans une sorte de jardin poétique des Béatitudes d'où l'ennui serait banni grâce aux jeux emmêlés de la tendresse et de la sensualité, c'est Jean-Jacques qui, dans la sécheresse cartésienne des parcs à la française, en a jeté les premiers germes. Il y ajoutait aussi déjà cette passion du vagabondage qui donne tant d'actualité, de poésie constante aux premiers chapitres des *Confessions*, cette indépendance, cette bizarrerie d'allure, ce goût du départ que la grâce de Mme de Warens, porte toujours ouverte sur les chambres du plaisir, ne réussit pas à apaiser. Pourquoi le dernier ouvrage traduit en français de Knut Hamsun, malgré l'écart prodigieux des races, des époques, des climats, évoque-t-il le souvenir du précoce *immoraliste* fuyant toujours devant son bonheur ? C'est peut-être que notre époque, comme la fin du XVIIIe siècle, vacille sous le choc des révolutions qui la taraudent secrètement, et qui sont d'abord, comme toujours, des bouleversements dans les manières de sentir, dans les « états d'âme ». Les sensibilités douées d'antennes, les intelligences les plus affinées réagissent à ces grands frissons pathétiques sillonnant l'Europe actuelle, et devant la carence de l'état habituel des choses, se réfugient dans le rêve, la poésie, la simplicité primitive, qui sont position d'attente. C'est ainsi que nous ignorons tout de Knut Pedersen, le héros de *Sous l'Etoile d'Automne* : il fuit la ville et court les bois, le « corps transpercé par les regards des étoiles », en compagnie d'aventuriers médiocres. Vagabond sensible, il a le don évident de plaire aux femmes : non pas seulement aux maritornes, mais aux vraies dames, à celles qui jouissent d'un certain prestige social.

C'est dans l'expression de ces amours que Knut Hamsun affirme sa maîtrise. Il a l'art, comme Stendhal, de ne pas décrire les scènes amoureuses, mais d'en évoquer le côté poétique par la marge soudaine qu'il établit entre le récit et l'action réelle. Notre imagination s'engouffre dans le blanc laissé par l'auteur. Nous avons ainsi l'impression d'achever la page, de participer à l'œuvre : c'est un bien grand plaisir.

Un vent âpre et fort, aux senteurs de landes glacées, balaie

du récit tout ce qui pourrait avoir quelque mièvrerie. La nuit, les étoiles, les granges pathétiques où, dans le foin, rêvent les vagabonds, voilà le décor habituel de ces créatures de songe qui reposent du moins sur la terre solide et nette, que la gelée ni les neiges ne savent épargner. Car il y a la nature. Sur ses assises massives, ses robustes membres, on fait la halte, on prend le repos nécessaire à de nouveaux vagabondages, à de nouvelles façons de conquérir un peu de volupté et beaucoup de désespoir.

Pourquoi faut-il que notre plaisir soit parfois brutalement contenu par le rappel d'une logique, d'une raison dont notre habitude pourtant longue déjà du romanesque inconscient, qui triomphe depuis Dada, n'a pas encore su tout à fait nous libérer ? Ce n'est pas la faute de la traduction souple, musicale, très claire. Ce n'est pas non plus une hostilité *a priori* pour le roman anti-traditionnel. C'est bien plutôt (et peut-être est-ce une prévention de notre part, mais fortifiée par beaucoup de pages) que l'auteur n'a pas su tirer de ces plongées dans l'inconscient tout le bénéfice que nous sommes en droit d'exiger de lui. Une vaste rumeur poétique environne de toutes parts l'ouvrage d'Hamsun, et, dans l'air glacé, la musique monte vers les étoiles, comme d'un invisible concert sous des cyprès nordiques. Cette atmosphère de rêve est rendue parfaitement : et c'est d'abord ce qu'on doit exiger d'un romancier digne de ce nom. Mais nous ne pouvons pas arriver à nous satisfaire tout à fait des caractères, conçus peut-être avec trop de hâte, peut-être avec trop de mollesse et d'abandon. C'est quand on fait tourner les tables que nous voulons surtout être éclairés.

GEORGES DUPEYRON.

*
* *

REVUE DES LIVRES

Archives du Club des Onze, par *André Salmon* (La Nouvelle Revue Critique).

On s'aperçoit bien, à la lecture du *Club des Onze* que certaines tendances littéraires actuelles doivent beaucoup à André Salmon. Il appartient en effet à l'équipe de ces écrivains, étouffés entre deux générations, qui ont en quelque sorte pressenti le surréalisme et facilité la diffusion de sa doctrine. Encore est-il besoin de s'entendre à ce sujet :

il y a une différence et grande entre les tentatives d'André Salmon et les théories surréalistes. Voici : c'est que l'effort du poète de *Prikaz* semble surtout porter sur la forme, tandis que le surréalisme laisse entrevoir la possibilité d'un renouvellement dans les états d'âme. Son dernier roman, une étrange épopée symphonique, aux brusques secousses humoristiques, d'une ardeur sombre, réalise par un intense éclairage intérieur, dont la tendresse et la sensibilité semblent être les plus riches foyers, ce dessein de l'auteur qui est de maintenir une union indissoluble entre la perception directe, l'image réaliste, immédiatement décalquée sur la vie et l'introspection la plus minutieuse. Aussi bien, sous le jet des images extérieures, dont les mieux réussies s'échappent en fusées à double ou triple éclatement, le drame intérieur qui est celui de l'investigation policière, rayonne-t-il violemment. Car c'est bien le poème de l'Enquête, dans une civilisation moderne, c'est-à-dire affreusement littéraire, que nous dit aujourd'hui André Salmon sous la parade d'une intrigue où un mouchard use son flair et son pédantisme professionnel à rechercher l'inexistant Club des Onze. Il manque peut-être à cette composition, par ailleurs si bien orchestrée, une sorte d'équilibre définitif, une harmonieuse assurance. Cette féerie, traversée de rayons noirs, pour être un essai de *re-création* du monde, doit avoir sa réalité propre et dense, ses frontières idéales bien délimitées : on ne sent pas l'auteur tout à fait maître de ses sortilèges. Certains aussi pourront faire un grief à André Salmon d'un *ton* dans la satire et l'écriture qui rappelle les temps heureusement révolus de Montmartre, de son esprit, de ses jeux de mots : ce serait alors chicaner sur des vétilles. Ces taches, comme elles s'effacent d'elles-mêmes dans le fouillis des images *sensibles* dont resplendit son livre, missel azuré que tourmente le gros pouce d'affreux anges gardiens. G. D.

*

Axelle, par *Pierre Benoît* (Albin Michel).

Il y a dans ce nouveau roman de M. Pierre Benoît un sujet apparent et romanesque : les amours d'un Français interné pendant la guerre dans un camp de représailles et d'une jeune Allemande, fille d'un général prussien. Ce sujet est naturellement traité comme toujours par M. Benoît, en dehors de toute logique psychologique (s'il est permis de s'exprimer ainsi) ; c'est une suite de scènes et de sentiments arbitraires et inexpliqués.

Mais il y a dans *Axelle* un second sujet, un second roman : c'est la vie des junkers prussiens avant et pendant la guerre, la ruine et la lente agonie de cette aristocratie qui avait fait l'empire. Ce roman-là est tout à fait remarquable.

Remarquables aussi l'évocation de ce pays de landes et de marais, et celle de la vie des prisonniers français. B. CR.

*

C'est donc Sérieux ? par *Marcel Boulenger* (Plon).

Le snobisme dont M. Marcel Boulenger se fait le chroniqueur moraliste est aussi éloigné que possible du dandysme qui cherche à trouver de la poésie dans le nœud d'une cravate, et dénote une élégance certaine de l'esprit. Ses héros et ses héroïnes ne sont que les médiocres esclaves d'un préjugé dont on hésite à croire qu'il entraîne tant de laideur d'âme, de misères morales. Un récit plus important veut être une glorification du fascisme opposé au petit radicalisme mourant d'avant-guerre. On devine la suite : ce n'est que noblesse chez le jeune fasciste, que médiocrité chez son père, député centre-gauche. Du moins avons-nous le personnage monté du fasciste officiel : lèvres nettes, gestes précis, paroles rares, regard dominateur, salut de gladiateur mondain : c'est Horace modernisé par le film et le goût des affaires. En opposition, la petite allure bouffonne et louche du démocrate qui a gardé le ridicule de la galanterie, des breloques en triangle, des compromissions électorales. On pourra consulter plus tard ces images comme il est amusant d'examiner, dans les catalogues, l'évolution de la mode. Et peut-être alors la littérature y gagnera-t-elle. G. D.

*

Diana, par *André Castagnou* (Plon).

Ce récit vaut par la pureté et la grâce du trait, comme un dessin de l'école d'Ingres. Ce n'est pas l'effet d'un hasard : M. Castagnou, disciple de Moréas, apportait déjà dans ses poèmes ce goût du classicisme, d'un classicisme que sa nature propre détendait, amollissait en sinuosités nonchalamment étudiées. Ce qu'on retient du livre, c'est surtout sa ligne, sa courbe, la brusque irruption du désir dans l'existence équilibrée, mais vide de Diana, son évanouissement total, puis soudain l'amour, l'amour dans sa pureté et sa plénitude qui conduit au meurtre en une heure l'héroïne placée entre l'homme de son désir aboli et l'homme de son amour désormais impossible.

Pour ne pas rompre l'allure du récit, ne pas l'alourdir de gloses psychologiques aux points critiques, M. Castagnou a adopté une méthode ingénieuse. Les motivations psychologiques de ses personnages sont analysées bien avant le moment où elles trouvent à s'appliquer dans le drame. C'est ainsi que nous apprenons incidemment un trait de Philippe (son exigence de perfection dans l'être aimé) qui

nous fait comprendre pourquoi, quatre-vingt pages plus loin, il ne pourra pardonner à Diana, meurtrière par amour pour lui. Au moment où le héros agit, nous ne nous étonnons pas ; nous étions d'avance prévenus.

On regrette que M. Castagnou n'ait pas tout à fait réussi à baigner son livre dans une *aura* tragique. C'est là le danger d'une retenue et d'une sobriété excessive. Le drame risque de ne pas toucher profondément le cœur du lecteur trop séduit par l'art du récit, et ici trop distrait par de délicieux paysages italiens. Stendhal seul a jusqu'ici su d'une ligne à la suivante, et sans avoir l'air d'y toucher, passer du pittoresque, de l'intelligent ou de l'ironique au tragique pur.

B. CR.

*

Reine d'Arbieux, par *Jean Balde* (Plon).

Mme Jean Balde vient d'obtenir avec ce livre le grand prix du roman de l'Académie. On aime à croire que les quelques bons écrivains égarés sous la Coupole n'ont pas lu *Reine d'Arbieux* ou ont soutenu un autre candidat. Rien de plus banal que le sujet de ce roman : un adultère manqué. Rien de plus arbitraire que la psychologie des personnages, et de plus bouffon que celle du mari, touché par la grâce le jour où il se croit cocu.

Mais tenons-nous en au style, à ce langage français dont l'Académie a la garde. Ce langage, Mme Balde l'emploie au petit (au tout petit) bonheur. Citons pour sa platitude et ses impropriétés constantes cette description de jardin : « Les rosiers et la vigne vierge *tapissaient* (c'est nous qui soulignons ici et plus loin) les murs. On ne voyait aussi que de *vieilles fleurs*, *toujours les mêmes*, dans les massifs de la terrasse. La gerbe d'eau des arrosoirs passait *éternellement*, *les soirs de chaleur*, sur la pourpre opaque des géraniums, les grappes bleu-violet des héliotropes... Les bordures étaient *faites d'une* plante basse, dont les feuilles semblaient des *langues de feutre* grisâtre. »

Qu'en pensent MM. Camille Jullian et Fortunat Strowski ? Et de ceci : « La mort avait ouvert à ces deux un hâvre éternel, *une sérénité définitive dont certains s'étaient sentis vaguement troublés.* » — « Une existence attristée... n'avait pas *terni* la douceur sincère de ses yeux et dans toute sa personne *une bienveillance paisible.* » — « La société qui l'entourait... avait échoué à l'absorber, à la retenir, ainsi qu'échappe aux mains maladroites une plume d'oiseau. »

B. CR.

*

Les Tentations, par *H. H. Dubois* (à Bruxelles).

Le secret du bonheur, c'est d'avoir un secret. Il n'est pas rare qu'un

poète soit heureux. Mais il ne lui est pas toujours permis de le dire. Cet album de *Tentations* se présente d'une manière assez mystérieuse. Le nom de l'auteur, avec les seules initiales du prénom, garde assez de neutralité pour avoir l'air d'un pseudonyme. Dans le texte, aucune épithète trop accordée ne trahit, masculine ou féminine, l'identité du poète. Et cependant, son livre est une confidence. Confidence passionnée d'un *esprit* confronté à la rigueur d'un paysage ou à son abandon :

Si solitaire et sans douceur et sans silence
et comme un feu perdu dans le feu des éclairs ;
n'ayant que ton sommeil menteur et le pervers,
dur et précis regard de ton intelligence.

Mordant le sol, tâtant et caressant le front
pesant de ce vent moite où roule l'étendue,
éprouvant tout le morne et l'amer abandon
d'un espace entr'ouvert sur des routes perdues...

Mais ce n'est jamais un appel. Au-delà du chant, l'inquiétude demeure retenue, et comme secrète.

On peut être surpris que ce livre d'émotion intellectuelle nous vienne de Belgique. (Il a été remarquablement imprimé par l' « Institut des Arts Décoratifs » que dirige à Bruxelles le grand artiste Henry Van de Velde). On pensera toutefois, par instants, à Odilon-Jean Périer, aux poèmes inoubliables : « Le Paysage » et « La Liberté » qui terminent le *Promeneur*. Et si l'auteur des *Tentations* avoue parfois une certaine inexpérience verbale, un certain archaïsme qui révèle le « non-professionnel » — ce qui n'eût pas déplu á Odilon-Jean Périer — c'est alors le livre d'un amateur qui a pris toutes ses responsabilités : chose assez rare, si l'on nous entend bien, pour mériter un éloge.

MÉLOT DU DY

*

La Fille Aztèque, par *François Berge* (Au Sans Pareil).

Nous voici donc rejetés violemment à la limite de la fiction, avec la logique au garde-meubles. Non sans délices certainement, si nous savons nous dépouiller assez pour devenir, comme dans un rêve tout en transitions, le lieu, l'acteur et le metteur en scène de cet incroyable délire. Mélange des plans, mélange des temps, c'est-à-dire évasion du temps. Relevés de toute vraisemblance suivie, nous pourrons nous en donner à cœur joie : il ne s'agit que de désentraver nos pas des raisons qui les déterminent. Nous serons *sans conditions*, à l'indicatif (mode majeur du rêve, de la liberté, de la création), nous serons ceci et cela, ceci dans cela, le Maroc dans l'armoire, le Je et son double au gré des océans qui sous des espèces variées se pour-

suivent avec innocence, avec astuce. Les métamorphoses les plus immédiates de ce voyage hyperbolique, (en peut-on imaginer qui juxtaposent plus de possibilités verticales ?) ne nous surprendront pas. Nous sommes le kaléidoscope lui-même, le défilé d'associations arbitraires et inévitables. Et si nous découvrons enfin un Anahuac cher à notre goût du mystère, y compris les temples du Soleil, les symboles, les pyramides, etc., il n'y faudra chercher rien d'autre que la plate-forme indiquée d'une Fille Aztèque pas encore identifiée. Il fallait bien arrêter ce ricochet d'instantanés, ces images bondissantes ! Nous ne dirons rien du dernier chapitre. Redoutable moment que celui du retour à la raison. Le héros en est assez ennuyé ! Nous regretterons seulement, pour l'auteur de cette passionnante aventure, que l'opérateur en ait tourné trop vite le style. Et aussi que de tels talents s'exposent à la morsure du temps.

JACQUES-ROBERT DURON

*

La vie turbulente de Camille Desmoulins, par *Raoul Arnaud* (Plon).

Quand Michelet loue Camille Desmoulins de son audace révolutionnaire : « Michelet aimait l'hyperbole », remarque M. Arnaud. Mais s'il le loue de sa modération : « Michelet a de géniales divinations ». Ce Camille Desmoulins, qui fut si extraordinairement vivant, M. Arnaud n'a pas su l'animer. C'est qu'il l'aime trop peu, et le tient pour un assez triste personnage. Je ne vois pas en Camille Desmoulins une bien grande figure. Mais si M. Arnaud nous peint un Desmoulins bavant de peur devant Robespierre, s'il accuse de lâcheté les rétractations des cinquième et sixième numéros du *Vieux Cordelier*, pourquoi n'ajoute-t-il pas que Desmoulins, dans les mêmes numéros où il s'incline, persiste pourtant dans ses convictions ? Pourquoi surtout, après avoir longuement parlé des six premiers fascicules du *Vieux Cordelier*, ne dit-il mot du septième, où Desmoulins, à l'instant le plus critique de sa vie, affirme, avec une violence et une ampleur nouvelles, sa thèse généreuse du quatrième ? Et pas plus du fragment, écrit en prison, d'un huitième numéro ? — Du moins le livre de M. Arnaud n'est pas déclamatoire.

M. A.

*

Fragments de l'histoire de ma vie, par le *Prince de Ligne* (Plon).

Le prince de Ligne ne fait pas figure de grand écrivain. Rêvant de force et de commandement, (à douze ans : « J'étais fou d'héroïsme. Charles XII et Condé m'empêchaient de dormir ») il est incapable

d'introduire dans ses écrits ce qu'il sait mettre dans la vie. Il y est curieux de tout, parfois assez brillant, presque jamais puissant.

Les *Fragments de l'histoire de ma vie* donnent pour la première fois la mesure de l'homme ; toute la mesure. Et l'homme qui sort de là est, par certains côtés, assez grand. On le verra féru de gloire militaire et obligé de se satisfaire de conquêtes amoureuses ; tantôt cynique, se plaisant au scandale, et spirituellement prêcheur : « Dites-vous à vous-mêmes, mes enfants, mes amis, mes gens, à qui j'ai donné le mauvais exemple, mes chers lecteurs, que si celui qui s'est bien amusé dans sa vie, comme vous le verrez ici, vous dit de vous convertir, vous pouvez le croire. » Ce qui est vraiment élevé chez Ligne, c'est sa franchise totale et désintéressée. Il mène grand train, s'endette, mais une fierté de belle allure donne à tout cela sa couleur et laisse voir qu'il visait toujours haut. S'il écrit : « J'ai fait attendre des empereurs et des impératrices, jamais un soldat », il faut prendre ces mots pour plus encore qu'ils ne valent ou ne semblent valoir.

FRANZ HELLENS

*

Marcel Proust, par *Ernst Robert Curtius*, traduit de l'allemand par *Armand Pierhal* (Les Editions de la Revue Nouvelle).

Nous aurons souvent l'occasion de revenir sur ce livre de M. Curtius que nous ne faisons que signaler aujourd'hui. C'est une étude à laquelle aucun critique de Proust ne saurait demeurer étranger. Divisée en courts chapitres, chacun consacré à un aspect du génie proustien, elle déroule délicatement les replis d'une œuvre dont on n'avait pas encore parlé avec cette tendre exactitude. Selon M. Curtius, d'accord avec Proust, « toute vraie critique doit tendre à découvrir non pas les idées ou les sentiments d'un auteur mais les directions premières de sa personnalité ». Elle est guidée par la perception de traits singuliers qu'aucune « documentation » ne peut fournir. M. Curtius la pratique à merveille. Sur bien des points cet essai, écrit de 1922 à 1924, se trouve confirmé par le *Temps Retrouvé*. On goûtera particulièrement les pages sur l'art fini et infini, et celles où M. Curtius définit l'élément premier de l'art proustien, qui « n'est pas l'analyse psychologique, mais une assimilation psycho-sensorielle de coupes déterminées pratiquées sur le réel. » Il faudrait peut-être ajouter que l'analyse porte ensuite sur le réel ainsi assimilé.

Je me permettrai de chercher une petite querelle à M. Curtius. Pourquoi parler du « platonisme » de Proust ? Le platonisme, évoqué à propos d'un artiste du type proustien, ne peut prêter qu'à d'assez trompeuses métaphores. La philosophie de Platon représente la libération *intellectuelle* de l'homme qu'elle munit d'une puissance d'enrichis-

sement spirituel infini par le jeu des relations idéales qu'elle arrache aux liens de la sensibilité. Le platonisme est pure activité intellectuelle. Le permanent que recherche Proust reste de l'ordre du donné sensible. Ce n'est que par analogie qu'on peut parler ici de platonisme, et encore en faisant allusion à certaines déformations de la pensée de Platon. Proust demeure prisonnier de la sensation et de la loi [1]. Sa grandeur est proprement esthétique. Rapprocher un artiste de Platon, c'est risquer de lui faire un tort immérité. J'entends bien que l'analogie est profondément significative, mais il faudrait, avant de l'utiliser, bien définir la spécificité de l'art. Réservons ceci pour les débats futurs, que le livre de M. Curtius aura beaucoup contribué à enrichir.

Cet ouvrage est fort bien traduit par M. Pierhal qui n'a trahi ni la précision, ni le charme du texte allemand. R. F.

*

En Marge de Boris Godounof, par *Robert Godet* (Alcan).

Nous possédons enfin, éditée par la maison Chester de Londres, la partition authentique de *Boris Godounof*, fort différente de la partition courante, que Rimsky-Korsakov avait édulcorée et tripatouillée de mille manières. En tête de la nouvelle édition sont reproduits des documents iconographiques concernant Moussorgsky, ses interprètes et les personnages historiques qui paraissent dans le drame. Sous le modeste prétexte de commenter ces documents, M. Robert Godet a réuni, avec autant d'amour que d'érudition, les renseignements les plus complets sur la vie et l'œuvre du plus grand des musiciens russes. Il a fait justice des injurieuses légendes créées par la jalousie ou la pusillanimité de certains disciples, et désormais la figure de Moussorgsky apparaît telle que sa musique la faisait pressentir, telle qu'elle devait être nécessairement, d'une délicatesse et d'une pureté admirables. Ceux qui voient en *Boris* un sommet, s'intéresseront non seulement aux variantes de la partition, mais encore à tout ce que l'on sait sur les conditions où elle fut écrite, sur tout ce qui en éclaire la signification psychologique ou nationale.

J. S.

*

Les hommes préfèrent les Blondes, par *Anita Loos* (Ed. de la N. R. F.).

Avez-vous vu et entendu des Anglais, des Américains « faire une imitation » ? Le débit précipité d'une voix candide, la monotonie du

1. Autrement dit, au point de vue philosophique, le platonisme remporte une victoire là où Proust éprouve une défaite.

ton, la fixité du regard servent à exprimer, par contraste, les cocasseries du discours. Ce genre d'ironie manque chez nous : on l'appelle humour quand on renonce à le définir. Les caractères imprimés ne suffisent pas. Il faut qu'ils évoquent le son de la voix, l'accord tacite et distrait de l'imitateur avec les rires de l'auditoire, et toute une communauté de souvenirs et d'habitudes qui permet d'obtenir le maximum de suggestion comique avec le minimum de procédés comiques. C'est comme une de ces imitations qu'il faut « écouter » ce charmant ouvrage. Lire le texte sans entendre le ton ce serait perdre son temps, manquer en tout cas la délicieuse scène de l'avocat français, et celles, non moins délicieuses, de l'arrivée à Londres. Anito Loos — qui, lorsqu'elle portait ses cheveux dans le dos, écrivait déjà des films pour Griffith — a le sens de l'intrigue. Mais elle a plus : l'art spontané de pousser les caractères jusqu'au point d'absurdité qui, de réels qu'ils étaient, les fait paraître vrais. Il était diablement difficile de peindre avec autant de justesse et de grâce une jeune « professionnelle » américaine et les nombreux gentlemen qu'elle rencontre. Somme toute, une remarquable et amusante peinture de mœurs. R. F.

*

L'Enfant Prodiguée, présentée par *René-Louis Doyon* (La Connaissance).

Laissant à d'autres la critique des sources, traitons René-Louis Doyon en simple éditeur de cette confession d'Elie Redon, original document sur le bonheur et le malheur d'aimer : ces aveux n'atteignent-ils pas leur but qui fut à la fois d'attacher et d'exaspérer le lecteur par un piquant mélange de sensualité et de cérébralisme ? A quarante ans Elie découvre l'amour sous les traits d'une fille de dix-huit ans, « femme par la duplicité, les sens, enfant par les appétits. » Simone est une bovaryque, une possédée de 1925 ; en quelques mois elle épuise son amant, lui dérobant tout jusqu'à son dieu, cet Arthur Rimbaud dont elle fait, elle, le symbole de sa course vagabonde d'enfant prodiguée. C'est cette initiation qu'Elie décrit lorsqu'il croit tenir le journal de sa vie : qu'il parle d'affaires ou de mobiliers, évoque les décors parisiens ou ses livres chéris, essaie d'arracher leurs secrets à la physiologie ou à la musique, il ne cesse pas une minute de peindre cet envoûtement.

Chacun des deux cahiers où s'inscrivent ses souvenirs commence sur le nom de Mozart : dentelles sur l'abîme, cette antithèse pourrait servir de sous-titre à *l'Enfant Prodiguée*. Rien de plus droit que la ligne générale de son déroulement ; mais à chaque page elle se charge de dix détails impressionnistes qui semblent rapprochés pour mieux irriter leurs dissonances ; les mots choisis du narrateur dans ses longues

phrases sinueuses, ils cherchent moins à séduire l'esprit qu'à entretenir dans les nerfs ce vibrant agacement qui reste la note dominante d'un amour sans loyauté. Œuvre spontanément artificielle, *l'Enfant Prodiguée* garde jusqu'au bout ce charme acide d'un élan vers l'absolu qui s'émiette à tout instant dans le relatif et se venge de sa défaite en se reniant passionnément.

RENÉ LALOU.

*

La Chine et les Nations, par *Wong Ching-Wai,* traduction française de *C. Heywood,* d'après la version anglaise de *I-Sen Teng* et *John Nind Smith.*

Ouvrage important dont l'intérêt dépasse de beaucoup les manifestes de cette sorte. M. Wong-Ching-Wai aurait pu intituler son livre « L'invitation forcée. » Un peuple immense refuse de prendre part à la danse européenne : refus tragique que met en relief l'attitude opposée du Japon. L'ouvrage de M. Wong-Ching-Wai a beau être un manifeste militant, les faits qu'il nous lance au visage sont difficilement contestables. Peut-être y a-t-il là un phénomène social économique qui laisse peu de place aux responsabilités ; peut-être le bolchevisme joua-t-il un peu trop facilement sur le velours. Il n'importe : les Occidentaux ne peuvent s'en tirer plus longtemps par des justifications complaisantes. Excellente introduction à l'étude d'un des événements les plus considérables de l'époque présente. R. F.

*

La Vie Orageuse de Mirabeau, par *Henry de Jouvenel* (Plon).

C'est l'histoire d'un aristocrate qui voyait trop clair pour n'avoir pas le goût de l'impossible. A l'encontre des nobles, dont Stendhal a déjà stigmatisé la niaiserie héroïque sur l'échafaud et la pauvreté d'imagination, de hardiesse, de courage en face des problèmes à résoudre, Mirabeau comprend de suite, avec sa lucidité d'homme du Midi, le merveilleux parti que peut tirer l'Etat de la situation en 89. Il s'agit tout simplement d'accaparer les idées en exercice, de donner raison au Tiers, de faire une révolution largement nationale. Toute la médiocrité au pouvoir se soulève contre un plan aussi sage. On serait curieux de savoir si la vaniteuse bourgeoisie avare, bien en place aujourd'hui, comprendra les mêmes nécessités vis-à-vis du collectivisme dont Luc Durtain a si justement mis en valeur la mystique conquérante.

Mirabeau a gagné dans l'apprentissage d'une adolescence brûlante, tissée d'obstacles, le goût de la lutte, la passion de l'ennemi, le désir

du rapt et du viol. Il est vrai que l'hypocrisie sentimentale de son père, l' « ami des hommes », l'avait dégoûté à bon droit, des écœurantes façons humanitaires, des tartufferies pleurnichardes dont s'enchantaient la cour et la ville. La sympathique stupidité de Louis XVI lui conviendrait assez, étant sûr de le conduire à sa guise, si la Reine accepte. Trop tard, Marie-Antoinette comprendra qu'en période de troubles une belle voix vaut mieux qu'un beau visage.

On voit que Henry de Jouvenel a voulu présenter la Révolution comme inévitable — ce qui serait un lieu commun bien inutile à redire si une école de prétendus réalistes et d'intellectuels forcenés ne se fatiguait à prouver tous les jours le contraire, sans avouer que le même courant révolutionnaire, brisé pour un long temps à Thermidor, les emporte aujourd'hui, eux et leurs critiques — mais il nous paraît être moins dans le vrai en laissant entendre que cette même Révolution, grâce à Mirabeau, pouvait rester royale — au sens ordinaire du mot. L'aboutissant logique de l'idéologie révolutionnaire c'est le Robespierrisme dépouillé de ses fadeurs, de ses tristesses sentimentales. Mirabeau, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, manque d'intuition. Etonnante défaillance pour un esprit de cette envergure ! Sa mission eût donc été de freiner, de canaliser les passions, les haines, les égoïsmes, d'aider à traverser le désordre le plus directement possible, de sauver ce qui pouvait être sauvé. Là s'arrêtait son rôle. C'est qu'il avait encore un tas de préjugés, qu'il manquait aussi d'une certaine imagination. — Henry de Jouvenel nous montre d'ailleurs fort à propos que Mirabeau n'était pas inventeur, mais chef de gouvernement né et réaliste. « Il manque tellement de solitude », disait de lui Barrès. En période révolutionnaire surtout il faut savoir mêler la méditation à l'action. Au reste il était trop arriviste, trop passionné du pouvoir, pour ne pas essayer prématurément de tourner à son avantage une situation marquée d'un autre destin. Que de possibilités offertes pourtant, en toutes circonstances, au savoir-faire de sa violence lucide et de ses reins ?

G. D.

*
* *

REVUE DES REVUES

Une Mise en Demeure.

Le peuple français a élu, les 22 et 29 avril, 612 représentants. Le traditionalisme de la littérature électorale s'est affirmé en 1928 comme en 1924. L'influence sur elle de Jean Cocteau aussi bien que de Montherlant continue à être nulle. On serait tenté pourtant de déceler

l'influence du *Cabinet Noir* de Max Jacob dans le morceau suivant, emprunté à la 12e édition de la *Dépêche* de Toulouse (1er mai) :

Nous avons reçu la lettre suivante :

Capendu, le 26 avril 1928.

Monsieur le Directeur,

Mis en cause, ce jour, dans vos colonnes, à la chronique locale, sous le titre : « Une noble protestation », je vous prierais d'insérer et, au besoin vous requiers, conformément à la loi :

1. Contrairement à la tournure que vous voulez donner à l'affaire sans faire de la polémique électorale, je tiens à vous faire connaître que, seul, je dois être mis en cause et que, seul, j'en accepte les responsabilités ;

2. Quel droit et quel pouvoir a et exerce Mme Jougla pour se servir d'une mairie pour ses diverses entrevues et d'un maire comme commissionnaire ?

3. Pour ce qui est de ce que j'ai dit, je puis, sur un certain point, avoir été un peu expansif, ce qui n'enlève rien au relief du récit dont je maintiens les textes. Je croirais pouvoir trouver la cause de votre intervention dans la sévère, sinon cuisante défaite, qu'ont subie vos troupes dans les deux citadelles radicales de Trèbes et Capendu. Que voulez-vous, tout passe et tout lasse. Ou encore est-ce l'amertume de voir qu'un humble paysan n'a pas voulu se courber, tel un officiant dans un lieu saint, joingnant mes mains dans une génuflexion hypocrite *(sic)*. Ma loyauté ne m'a pas permis de me prêter à de pareils marchandages.

Et c'est de la main d'un honnête homme, en vous priant de recevoir mes respectueuses salutations socialistes, que je signe : Soulane, ouvrier viticole à Capendu (Aude).

La lettre qui précède et que nous avons reproduite impartialement dissimule tout à la fois une mauvaise action et une dérobade.

Mis publiquement en demeure d'apporter des preuves de la véracité de ses allégations, le sieur Soulane ne répond ni de près ni de loin à cette mise en demeure.

L'homme est jugé.

En vain cherche-t-il à égarer le public et, en contestant la réalité de certains faits sans importance, à détourner l'attention du fonds même du débat. Sa réponse est l'éclatante démonstration du bien-fondé de la noble protestation qu'au nom de ses chers disparus Mme Jougla-Barbaza nous a adressée et que nous avons publiée.

Quant à nous, nous renouvelons à Mme Jougla-Barbaza l'assurance que les souvenirs laissés par les grands morts de sa famille suffisent à faire justice des allégations de tous les Basile présents et futurs.

Nous considérons donc l'incident comme clos.

*
* *

MEMENTO DES REVUES

L'Amour de l'Art (Mai) : *Corot*, par François Fosca.

Cahiers du Sud (Juin) : *Insomnie*, par Marc Bernard.

CHANTIERS (4) : *Poèmes* de Paul Eluard.

EUROPE (15 Juin) : *Images de la Grèce*, par Georges Duhamel.

1928 : *Je fuis dans les étoiles*, par Maurice Fombeure.

REVUE EUROPÉNNE (Juin) : *La métamorphose du capitaliste*, par P. Drieu la Rochelle.

REVUE HEBDOMADAIRE (16 Juin) : *L'enfant de la haute mer*, par J. Supervielle.

REVUE UNIVERSELLE (15 Juin) : *Réflexions d'un comédien sur le paradoxe Diderot*, par Jacques Copeau ; *La métamorphose de Giraudoux*, par Lucien Dubech.

*

Le prix des Vignes de France a été attribué à M. Pierre-Léon Gauthier ; le grand prix de littérature de l'Académie à M. Jean-Louis Vaudoyer ; le prix du roman à Mme Jean Balde ; et le prix Vikings à M. Ch. Théophile Féret.

* * *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livre à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nou bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pou tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

PÉRIODE D'INCERTITUDE

Après avoir escompté pendant plus de cinq mois les avantages qui pourraient naître d'une stabilisation prochaine, le marché a vu son optimisme subitement freiné par une liquidation difficile le 15 mai, et quelques mauvaises séances dans la quinzaine suivante.

Les causes déterminantes de ce revirement, que rien ne faisait prévoir, sont difficiles à indiquer d'une façon certaine, mais il semble qu'il faille surtout en chercher l'origine dans les vagues rumeurs mises en circulation concernant l'ajournement *sine die* de la réforme monétaire et la ferme intention du gouvernement de procéder à une revalorisation par paliers.

Un démenti catégorique du Ministère des Finances est venu mettre les choses au point, mais le mal était fait, et l'on put observer immédiatement un affaissement sérieux de la cote et parallèlement, une recrudescence des offres de devises qui devinrent ainsi un danger sérieux pour la stabilité de notre change et des prix.

Il était dès lors naturel que le gouvernement se préoccupât de mettre un terme à l'absorption de devises étrangères par l'Institut d'émission.

De précédentes expériences n'ayant donné que de piètres résultats, il ne restait que trois moyens propres à provoquer, dans cet ordre d'idées, une solution décisive. C'était tout d'abord la cessation pure et simple des achats de devises. Mais le remède alors eut été pire que le mal, car cette attitude passive de la Banque de France eut entraîné une revalorisation foudroyante dont l'amplitude aurait été uniquement fonction

de l'ardeur spéculative étrangère, et nul ne sait où cela aurait pu nous mener.

Une seconde solution aurait également freiné sérieusement : les achats massifs de francs. C'était la substitution effective, et aussi complète que possible, d'importations d'or aux entrées de devises, permettant aussi le fonctionnement du mécanisme régulateur par excellence que constituent les mouvements de métal jaune. Cette solution a déjà reçu un commencement d'exécution, mais son application intégrale a aussitôt suscité à l'étranger de vives protestations, et l'on put lire dans certains journaux le mot « inamical » pour qualifier notre geste de sauvegarde contre une spéculation malsaine.

Il ne restait donc plus à l'Institut d'émission que la ressource de déjouer les manœuvres de la spéculation en modifiant le taux officiel d'achat et de vente de la livre. Il a donc élevé ce taux de quelques centimes, et cette mesure de la Banque de France donne ainsi aux tendances revalorisatrices le démenti le plus net en même temps qu'elle montre son dessin inébranlable de ne pas se laisser manœuvrer par la spéculation qui était devenue particulièrement agressive ces jours-ci.

La détente s'est d'ailleurs immédiatement fait sentir sur le marché des valeurs, qui a vu, dans les mesures prises par les autorités financières officielles, les signes avant-coureurs d'un statut monétaire légal consacrant purement et simplement une situation acquise depuis dix-huit mois et assimilée par le pays.

L'heure des solutions décisives semble donc proche, mais le décret une fois paru, il restera encore beaucoup à faire, car la réforme monétaire n'est qu'une face de cet immense redressement financier entrepris depuis août 1926.

André Ply,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

N. B. — *Nous sommes en mesure d'envoyer* par courrier *aux lecteurs qui nous en feront la demande une étude très complète sur la* valeur minière d'actualité *qui avait spécialement intéressé nombre de nos correspondants.*

PETIT COURRIER

T. T. Lyon. — La seule valeur boursière du portefeuille de la Société étant considérablement supérieure au capital, les actions, dont le cours est presque égal au prix d'émission, peuvent fournir une forte étape de hausse.

Voir au verso la suite des
livres nouveaux *chez Grasset*

ERNARD GRASSET, EDITEUR



C.-F. RAMUZ

ent de paraître :

LA BEAUTÉ SUR LA TERRE

roman

rus à la même librairie :

La guérison des maladies.

La grande peur dans la montagne.

Joie dans le ciel.

Aline.

chaque volume 12 Frs

F.



Viennent de publier dans la collection :

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

MARIE LE FRANC

PRIX FEMINA 1927

LE POSTE SUR LA DUNE

un vol. in-16, br.. .. .. .. **12** fr.

Rappel : du même auteur : **PRIX FEMINA 1927**

GRAND-LOUIS L'INNOCENT

un vol. in-16, br.. .. .. .. **10.50**

MICHEL MERLAY

LEUR JEUNESSE

POLOGNE 1900-1914

le roman de « ceux qui ont connu peu de joie »

un volume in-16, broché.. .. .. **13.50**

R. F.

R. F.

ÉMILE HAZAN, ÉDITEUR
8, Rue de Tournon, Paris (6e)

VIENT DE PARAITRE :

ISRAËL ZANGWILL

TRAGÉDIES DU GHETTO

CONTENTES

Traduction de CHARLES MAURON

Traduits **pour la première fois en français** les cinq con qui composent ce volume sont certainement les meilleurs du grand é vain anglais, et la version qu'en donne Charles MAURON, le par traducteur de *Route des Indes*, conserve au texte toute sa saveur origina

Ces contes, d'une observation aiguë, disent toutes les souffranc toutes les espérances, toute la vie angoissée de la famille juive, que ce s dans les ghettos de Pologne, à Londres ou à New-York.

Cette édition des *TRAGÉDIES DU GHETTO* a été tirée à 2500 exe plaires numérotés, sur beau papier vergé bouffant.

1 volume de 275 pages **18**

CHEZ VOTRE LIBRAIRE

N. R. F.

N. R. F.

H. POSTAUX ARIS, 544.68 | AU CABINET DU LIVRE | R. C. SEINE 22.679

JEAN FORT, Éditeur

79, RUE DE VAUGIRARD, 79, PARIS (VIe) — TÉLÉPHONE : LITTRÉ 67-99

Les Pages Casanoviennes

La collection des **Pages Casanoviennes,** publiées sous la direction de MM. Joseph Pollio et Raoul Vèze, comprend aujourd'hui huit volumes et constitue pour les lecteurs des **Mémoires de Casanova** — et ils sont légion — un document d'une inappréciable valeur.

Qu'il s'agisse des inédits que renferment les archives de Dux ou de rarissimes imprimés devenus introuvables, l'intérêt demeure le même. Tout contribue à restituer à Casanova, qui fut autre chose qu'un aventurier, la place dont est digne le témoin peut-être le plus véridique des mœurs du XVIIIe siècle.

Le messager de Thalie, Précis de ma vie. 1 vol.

Le Duel ou **Essai sur la vie de J.-C. Vénétien** 1 vol.

Correspondance inédite (1760-1772). . . . . . 2 vol.

Lana Caprina, Lettre d'un Lycanthrope (1772). . . . . 1 vol.

La dernière Amie de Casanova, Cécile de Roggendorff (1797-1798) . . . . 1 vol.

Solilogue d'un penseur (1786). . . . . 1 vol.

Ni amours ni femmes ou **l'Étable nettoyée** (1783). . . . . 1 vol.

La collection complète, 8 volumes in-8°, tirés à petit nombre sous couverture rempliée .. .. **128** fr.

Chaque volume se vend séparément.. .. .. **16** fr.

Seuls les deux volumes de **Correspondance** font exception, les deux volumes. .. .. **32** fr.

R. F

CIVILISATION ET CHRISTIANISME
Sous la direction de M. Louis ROUGIER

D'HOLBACH ET SES AMIS

PAR

RENÉ HUBERT
Professeur à la Faculté des Lettres de Lille

Un volume in-16 jésus, tiré à :

20 exemplaires numérotés, sur vélin Lafuma. .. .. .. **80** fra
3000 exemplaires numérotés sur vélin alfa teinté .. .. .. **20** fra

Le tirage de chacun des 15 volumes de cette collection est limit
3.020 exemplaires numérotés.

DANS LA MÊME COLLECTION

EN VENTE :

NIETZSCHE, par Jules de Gaultier 1

CELSE ou le Conflit de la Civilisation antique et du Christianisme p mitif, par Louis Rougier, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon. 1

SPINOZA, par Ch. Appuhn, professeur au Lycée Saint-Louis 1

LES PROCHAINS VOLUMES A PARAITRE SONT :

LES EMPEREURS ROMAINS ET LE CHRISTIANISME, par L. Homo, p fesseur à la Faculté des Lettres de Lyon.

BAYLE, par J. Delvolvé, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

N. R. F.

R. F.



R. F.